U d'/of OTTAWA
39003012609888

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/monpremiernm00riou

Canadiana C 4

2343-

DR. J. F. RIOUX, CHEVALIER DU ST-SÉPULCRE.

Médecin du Séminaire, etc., etc.—Président du Monument National.

MON

PREMIER NÉ.

MÉLANGES

PAR

D'ARRIOULES.

[i.e. J. F. Rioux]

SHERBROOKE, QUEBEC.

Janvier 1907.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

FC
3949
.5485
Z49725
1907

Introduction.

A la demande d'un certain nombre d'amis, je me suis décidé à réunir en brochure les quelques petits *écrits* qui suivent. Je reconnais d'*avance* que c'est un *pêle-mêle* plus ou moins facile à *débrouiller*, il sera donc inutile de venir me le dire après coup, puisque le *mauvais coup* sera fait. Cependant, je compte sur l'indulgence du lecteur *pour un pauvre médecin*, qui aurait bien mieux fait, je l'avoue, de s'occuper exclusivement de ses pilules et de ses élixirs, que d'écrire des balivernes, mais à chacun sa marotte !

Demandez au jeune père de famille ce qu'il pense de son premier-né ! Comme il le *soupèse*, le *mange* du regard et des lèvres ! C'est bien *à lui* ce poupon rose qui vient de pousser son premier vagissement en entrant dans la vie ! Ah ! combien et combien de fois n'ai-je pas été témoin attendri de ces petites scènes, qui me faisaient sourire de bonheur pour les jeunes époux, et pleurer *en dedans* de me voir privé de cette joie *incomparable d'être père !* Une maison sans enfant, si belle qu'elle soit, est un jardin sans pluie et sans soleil ! Ah ! je comprends les plaintes que le poëte a mises sur les lèvres du " Masque de fer " : " Que je serais heureux de la voix d'un enfant ! " Non, jamais le doux babil d'un *tout petit* bien-aimé, jamais les plaintes qui demandent protection, jamais les questions naïves et enfantines d'une autre moitié de moi-même ne raisonneront à mes oreilles ! Jamais !....

Me pardonnerez-vous maintenant d'avoir fait voir le jour à un *nouveau-né*, si laid qu'il soit, oui, n'est-ce pas ? Il ne remplacera pas l'*autre*, mais au moins j'en aurai presque la douce illusion. Je compte donc sur votre sympathie, lecteur bienveillant, pour ne pas m'en priver au nom de votre *premier-né !*

D'ARRI.

A propos de réquisition.

M. le rédacteur,

En signant l'autre jour la réquisition adressée à M. L. E. P., j'avais fait suivre mon nom du mot "Indépendant" et j'avais spécialement attiré l'attention de MM. L. D. et O. D. sur ce mot, mais je m'aperçois que ces messieurs l'ont rayé ou fait rayer; ou bien encore que ce mot a été omis en imprimant votre journal; dans tous les cas, je désire que cette omission, volontaire ou non, soit rectifiée.

Je ne suis ni conservateur, ni libéral, cependant j'ai signé la réquisition de M. P., non parce que ce monsieur est conservateur, mais parce que je le crois honnête et capable de représenter dignement la ville de Sherbrooke. J'aurais également signé une réquisition adressée à un honnête libéral.

En vous remerciant, monsieur le rédacteur, veuillez croire à ma haute considération.

N.B.—Les temps sont changés, mais je suis resté le même "Indépendant" et *un peu frondeur! beaucoup, diront des malins* que je connais—Je ne les contredirai pas "*dans ma candeur naïve.*" Quoiqu'il en soit, je pense que c'est le parti le plus sage, pour quiconque n'*aime* pas les luttes politiques, mais qui préfère parfois à frapper *d'estoc et de taille*, histoire de passer le temps.

Fleurs Champêtres.

Je viens de lire et relire, avec plaisir, un charmant petit volume intitulé : " Fleurs Champêtres," par Françoise, de Montréal.

C'est un recueil de nouvelles et d'historiettes vraies, écrites dans un style pur, facile, enchanteur. Ici, l'auteur nous fait rire jusqu'aux larmes ; là, elle nous en fait verser de véritables, tant elle met d'âme dans son récit.

Il y a un petit chapitre, intitulé : " Poëme en prose " bien court, bien mignon, juste deux pages et demie, mais que de belles choses en peu de mots !

" Fleurs Champêtres," tel est donc le titre de ce livre, d'audelà deux cents pages, que j'appellerai plutôt un long " poëme en prose," tant il renferme de poësie ! Je n'essaierai pas d'en faire l'analyse, car je me crois incapable de le faire dignement, mais je suis certain que tout bon Canadien voudra en possèder un exemplaire dans les rayons de sa bibliothèque, il pourra juger de son mérite par lui-même.

L'auteur, qui est une jeune fille, a vécu à la campagne ; elle connait tous les membres de notre société canadienne, depuis le bûcheron, qui vit heureux dans sa chaumière, jusqu'au *richard* dans son palais. Elle peint si bien les mœurs, les usages, les manières et jusqu'au langage énergique de nos campagnards, qu'elle évoque dans nos cœurs de doux souvenirs.

Les principales scènes de ses récits se déroulent sur les bords de notre fleuve géant, en bas de Québec. Comment ne pas peindre sur le vif avec un pareil tableau et une âme comme la sienne ! Qui lira verra.

Le Bazar de 1892.

Encore le bazar ! Toujours le bazar ! Oui, amis, toujours le bazar tant qu'il y aura des orphelins, des malades, des infirmes, des aveugles et en général tous les malheureux qui encombrent notre hospice du Sacré-Cœur. Mais n'y a-t-il pas toujours de bonnes Sœurs de Charité qui se dévouent, qui dépensent leur noble vie à avoir soin de nos nécessiteux ? Ces bonnes Sœurs nous font-elles le reproche : "Toujours des malades, des affligés, c'est ennuyeux !" Non, les malades sont les amis que le bon Dieu leur envoie, elles les aiment, les soignent avec sollicitude, les guérissent souvent grâce à leurs soins intelligents.

Pourquoi nous plaignons-nous de la fréquence du bazar ? Il y a douze longs mois que les bonnes Sœurs économisent, renouvellent chaque jour pour ainsi dire le miracle des pains et des poissons pour nourrir leur nombreuse famille, qui est une véritable sainte famille celle-là ! Ah ! si tout le monde savait ce qu'il faut de calculs aux Sœurs *pour joindre les deux bouts*, plusieurs qui les critiquent aujourd'hui les louangeraient demain. On dit :—Il y a d'autres institutions dans notre bonne ville qui méritent toutes nos sympathies.—Certes, oui, il y en a, mais pendant que nos braves Sœurs des pauvres combattent vaillamment dans la plaine, d'autres bonnes religieuses, nouveaux Moïses, tendent leurs mains suppliantes vers le Ciel pour demander grâce pour tous les pécheurs, vous et moi. Mais les œuvres

des unes valent celles des autres. Le travail étant une prière continuelle, quelle somme incroyable de mérite les Sœurs de la Charité n'amassent-elles pas d'un bazar à l'autre? car elles travaillent *toujours et toujours nuit et jour.* Pourquoi vous dire toutes ces choses que vous connaissez comme moi; vous les voyez à l'œuvre, et vous savez bien que ce n'est pas pour elles qu'elles nous demandent l'aumône, mais pour nos pauvres.

Allons donc au bazar en foule; délions le cordon de notre bourse, si mince qu'elle soit; donnons ce que nous pouvons, mais donnons de bon cœur.

Je finis en vous répétant les paroles du poëte qui vous toucheront plus que les miennes, j'en suis convaincu:

"C'est la petite mendiante,
"Qui vous demande un peu de pain;
"Donnez à la pauvre innocente,
"Donnez, donnez, car elle a faim.
"Ne rejettez pas ma prière,
"Votre cœur vous dira pourquoi.
"J'ai six ans, je n'ai plus de mère
"J'ai faim! ayez pitié de moi!"

"N'allez pas croire que j'ignore,
"Que dans ce monde il faut souffrir;
"Mais je suis si petite encore!
"Ah! ne me laissez pas mourir!
"Donnez à la pauvre petite,
"Et pour vous comme elle priera.
"Elle a faim, donnez, donnez vite,
"Donnez, quelqu'un vous le rendra!"

Je vous l'atteste, oui, quelqu'un vous le rendra, n'en doutez pas. Celui qui ne laissera pas un verre d'eau sans récompense n'oubliera pas ce que vous aurez fait pour ses membres les plus chers, les petits orphelins, les pauvres et les malades! Lui, le Grand Dispensateur de toutes les richesses, vous rendra au centuple ce que vous aurez fait pour le plus *petit* des siens.

Au revoir, au bazar.

Les Célibataires.

M. le rédacteur d'un journal de cette ville, dans son article d'hier : " Soyons prudents et vigilants," terminait par les quelques lignes suivantes :

" Il y a aussi un autre abus qui a une grande influence sur les mœurs, c'est le peu de confiance qu'ont en général les célibataires dans la femme, etc." (Textuel).

C'est édifiant ! Célibataires, mes frères, vous voilà voués aux gémonies, il n'y a plus de salut pour vous, ou mariez-vous, et dépêchez-vous encore avant que M. le rédacteur ait une autre occasion de reparler de vous. On dirait vraiment que notre charmant confrère a jadis pêché en eau trouble ou cueilli des fruits dans le jardin de son voisin, tant il parle avec assurance du temps passé qui n'est pas encore loin ! Par exemple, je vous dirai bien intimement que, malgré toute ma confiance en son savoir-faire, dans les charmes de sa personne, ses attraits irrésistibles, je crois qu'il se vante, le malin ! Il en est bien capable, allez, j'en suis même convaincu ; car, pour ma part, j'ai trop bonne opinion de nos femmes pour croire un moment à ses succès. Rétractez-vous, M., ou tous les célibataires vont vous tomber dessus, c'est certain ; par galanterie pour les dames d'abord, et peut-être un peu aussi par un sentiment d'amour-propre bien légitime.

Pauvres célibataires, n'êtes-vous pas déjà assez malheureux de passer votre triste existence privés des soins as-

sidus, des bons conseils, de la douce société d'une charmante femme (comme elles sont toutes d'ailleurs, c'est mon opinion personnelle) sans vous faire calomnier par un M. qui vient de déserter vos rangs?

Comme le succès rend fat ! Je ne l'aurais jamais cru. M. se marie, et vlan ! Une volte-face complète ; il me rappelle ce diablotin devenu vieux qui se fit moine. Bannissez toute crainte de votre esprit, cher ex-copain de la noble confrérie des vieux garçons ; il y a des fruits rares que l'on conserve précieusement sans y goûter, et des fleurs exotiques dont on ne respire les parfums qu'à distance !

L'évangile ne dit-il pas quelque part : " Mariez-vous, vous faites bien, ne vous mariez pas, vous faites encore mieux." Donc, tant que j'aurai l'évangile de mon côté, je me *ficherai* pas mal des *on dit*, mais je tâcherai toujours de respecter le beau sexe, comme je l'ai fait jusqu'à présent ; d'ailleurs, voudrais-je faire le contraire, que je n'y réussirais pas, c'est sûr, je n'ai pas la fatuité du susdit rédacteur.

Et voyez ce vantard qui sort de notre camp en secouant la poussière de ses souliers, que va-t-il faire dans l'autre ? Eh ! bien, c'est simple, tâcher de se faire pardonner ses fredaines passées. Il est habile diplomate, c'est pourquoi je lui pardonne de bon cœur. Je conseillerais aux plus anciens maris de placer leur nouvelle, prudente et vigilante recrue en sentinelle. Alors, vieux garçons, prenez garde à vous !

Badinage à part, je me trouve bien dans ma bonne confrérie, mais je la changerai volontiers pour l'autre quand l'occasion se présentera.

Le Bazar de 1893.

J'ai froid ! J'ai faim ! La charité, s'il vous plaît, pour l'amour de Dieu ! Il faudrait avoir un cœur de bronze pour résister à cette touchante prière du pauvre, de la veuve, de l'orphelin. Cette prière nous est adressée en ce moment par ces nobles femmes qu'on nomme Sœurs de Charité. Est-ce pour elles qu'elles réclament ainsi notre aumône ? non, c'est pour les nôtres, c'est pour les nécessiteux de notre ville, de nos cantons, *du monde entier*, si la chose se pouvait, car leur cœur est plus gros que leur maison, puisqu'elles ne peuvent y admettre tous ceux qui s'y présentent, malgré leur désir.

Les temps sont durs, l'ouvrage est rare, l'hiver approche avec ses frimas ; qui donc pourvoira aux besoins des pauvres ! Mais c'est Dieu, le grand Dispensateur de toutes les richesses, c'est Dieu par ses aides de camp : le clergé, les *bonnes* Sœurs de Charité, les membres dévoués de la St. Vincent de Paul, etc.

Bien souvent, dans le monde, on ne comprend pas la noble mission des Sœurs.—Quoi ! ces jeunes filles ont tout abandonné : parents, famille, amis, bel avenir ! elles sont douées de talent comme vous, mesdames, mesdemoiselles ; elles avaient vos aspirations, vos goûts peut-être, mais à un moment donné, elles ont entendu l'appel de Dieu : " Abandonnez tout et suivez-moi ! " Ont-elles hésité un instant ?

Non.—"Me voici, Seigneur, faites de moi ce qu'il vous plaira, j'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut, pour faire votre volonté et celle de mes Supérieures." Leur cœur se dilatait au contact de leurs amis, de leur famille ; elles avaient un père, des frères, des sœurs, une mère, une tendre mère qui les a élevées chrétiennement. Elles quittent tout, elles renoncent elles-mêmes à ce doux titre de mère pour celui plus beau encore d'épouse du Christ ! Mais que dis-je ? mères dévouées elles le sont par le cœur ; une famille c'était trop peu pour leur zèle pour leur dévouement, il leur fallait la grande famille des déshérités de la terre : les idiots, les infirmes, les muets, les sourds, les aveugles, les orphelins et tous ces malheureux qui peuplent nos asiles de charité !.. ...

Pendant les maladies contagieuses, les épidémies de picote, de fièvre, de choléra, avez-vous jamais vu une Sœur de Charité fuir le danger ? Non, mille fois non, le sacrifice de sa vie est fait depuis longtemps ! On a vu plus que cela, même sur les champs de bataille, au milieu des combats sanglants que se livrent des nations ennemies ; la Sœur de Charité est là, suivant l'ambulance, la croix sur la poitrine, la robe de bure trouée par les balles et la mitraille, mais le sourire aux lèvres et l'espérance au cœur !

Qui panse les plaies les plus dégoûtantes ? la Sœur de Charité ! Qui colle sur les lèvres déjà glacées du moribond, la croix du Christ, symbole de notre rédemption ? la Sœur de Charité ! Qui prie pendant que le monde rit et danse ? la Sœur de Charité ! Qui prie pour ceux qui pleurent ? la Sœur de Charité ! Mais quelle est donc cette femme sublime : " Cet ange envoyé du ciel pour calmer la souffrance," comme dit le poëte ? C'est votre sœur, c'est la mienne, c'est la fille du peuple que Dieu a anoblie et qui porte gra-

vées sur son blazon : Pauvreté, Chasteté, Obéissance ! ce sont là ses titres de noblesse.....

Eh bien ! mes bons amis, voilà quelques-unes de ces nobles Femmes que je vous présente aujourd'hui. Ce sont elles, ou plutôt leurs délégués, les Dames et les jeunes Demoiselles de la ville, qui viendront implorer votre assistance au bazar, le 17 courant et les jours suivants. Ces Dames sont très unies, surtout lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre— car elles savent que " l'union fait la force." Elles oublient les petits désagréments, les piqûres d'épingles qui sont plus sensibles que des coups de lance, quelquefois, je le sais. Mais, je n'ai encore aucun doute que toutes vont s'unir et qu'alors tout ira à merveille, comme toujours d'ailleurs lorsque ces dames entreprennent quelque chose d'utile. Pour ce qui suit, je ne m'adresse ici qu'à quelques-unes d'entre elles, car depuis la magnifique soirée du " Club Ste. Cécile, ou des Demoiselles, ou de Mme B., ou de qui sais-je, moi ? " il y a eu quelques *passes* d'échangées bien inutilement à mon point de vue. Cette soirée a été très bien sous tous les rapports : chacune des actrices ou autres a très-bien rendu son rôle respectif ; en un mot, c'était parfait, pour des jeunes amateurs. C'est au public à en juger, n'est-ce pas ? on n'est pas juge dans sa propre cause. Bien souvent, plus on discute certaines choses, plus on s'emballe, il vaut donc mieux oublier le passé, s'il y a quelque chose que les Dames qui sont en cause doivent oublier ; quant à moi, je me rappellerai toujours de cette soirée avec plaisir. Ainsi, unissons-nous toutes et tous (car ici *tous* ne sont pas exclus) pour faire réussir notre bazar.

L'Hospice du Sacré-Cœur est depuis longtemps déjà beaucoup trop étroit pour recevoir tous nos malades, il faut nécessairement un local plus spacieux. Sous le rapport de

la propreté, de la bonne tenue, on ne peut rien voir de mieux que notre hôpital ; il serait à désirer que toutes les maisons des particuliers fussent sur ce pied—je reviendrai sur ce sujet dans une autre causerie sur l'hygiène. Donc, le 17 courant, en foule au bazar, dans la grande salle de l'Union St. Joseph, maison Murray. Que chacun fasse ce qu'il pourra,—l'obole du pauvre sera reçue avec autant de reconnaissance que l'offrande du riche.

Rappelons-nous que celui qui donne aux pauvres prête à Dieu à gros intérêt.

La Langue Française.

L'histoire nous apprend que Dieu, irrité contre les hommes, confondit tellement leur langage que ne pouvant plus se comprendre, ils laissèrent inachevée la tour de Babel que, dans leur fol orgueil, ils avaient résolu de construire afin d'échapper à un nouveau déluge. On peut déduire de là que, primitivement, tous les hommes parlaient la même langue. Il est malheureux que les francophobes de nos jours n'aient pas vécu à cette époque reculée, leurs chatouilleuses oreilles n'auraient pas été blessées par l'accent français.

Les langues modernes, qui se parlent maintenant sur la surface du globe, n'étaient pas connues alors; ce n'est qu'à la suite des siècles et après beaucoup de tâtonnements que les différents peuples qui composent la grande famille humaine arrivèrent à se créer, pour-ainsi dire, un langage particulier, en perfectionnant petit à petit l'idiome primitif. La langue la plus parlée de notre temps est la langue chinoise que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais que je ne méprise pas parce que je l'ignore, car si je vivais avec les Chinois, je tâcherais d'apprendre leur langage tout comme j'apprends l'anglais par exemple pour m'en servir dans l'occasion. Je ne veux pas dire par là que je me ferais Chinois, que je porterais la *longue couette* traditionnelle de ce peuple, que je renierais mon beau nom de Canadien-français, ni ma belle langue française! Oh! non, car je suis

trop fier de ces deux faveurs du Ciel : d'être Français et par conséquent de parler français, pour désirer d'être Chinois, Allemand, Russe ou même Anglais ! Aussi, je ne puis m'expliquer pourquoi des Canadiens-français aiment tant à parler une langue étrangère en dépit du bon sens !

Je comprends que dans la position où nous sommes, nous, Français, habitant un pays conquis, il est nécessaire pour nous d'apprendre l'anglais, puisque nous avons chaque jour des rapports d'intérêt, d'amitié ou autres avec messieurs les Anglais ; mais de là à renier sa langue, il y a loin ! Quelques écervelés français trouvent plus *chic* de parler l'anglais que le français ! ils vont même jusqu'à traduire leur nom en anglais ! et quelle traduction !....

Qu'ils sont à plaindre, mon Dieu ! pauvres gens, ils ne savent ce qu'ils font ! Ils sont la risée des autres peuples et ne s'en aperçoivent point. Heureusement que ces choses ne se rencontrent que parmi un certain nombre d'individus pour la plupart indignes du nom français ; après tout, c'est un bien pour eux et pour nous, vrais Canadiens-français, car leur conduite nous exempte de les renier pour nos frères, puisqu'ils l'ont déjà fait eux-mêmes.

Quoi ! cette belle langue française, que des phalanges d'hommes éminents ont parlée et parlent encore, cette langue harmonieuse que chacun de nous a appris à bégayer sur les genoux de sa mère, cette langue dont se servent les plus grands potentats de l'Europe pour transiger les affaires des royaumes et des empires, c'est cette langue que des renégats français rougissent de parler ! C'en est trop, mon Dieu ! Ce ne sont plus des Canadiens, ni des Anglais, ces gens, mais ce ne sont que de misérables ilotes ! !

Il y a un certain nombre de ces détraqués parmi toutes les nations du globe, il ne faut donc pas s'étonner s'il s'en

trouve parmi nous ; mais il incombe à la classe dirigeante et aux classes instruites en général de donner le bon exemple, afin de faire comprendre à ces pauvres égarés combien ils sont ridicules aux yeux de tout homme sensé.

Comme je le disais plus haut, la langue française a l'honneur d'être la langue diplomatique ; aussi tous les grands personnages : le Saint-Père, les rois, les princes et toutes les hiérarchies des nobles tiennent à honneur d'apprendre le français. Tous nos gouverneurs généraux, par exemple, savent très bien répondre en français aux adresses qu'on leur présente en cette langue. Si on connait l'arbre à son fruit, on connait aussi l'homme à son éducation, à ses belles manières. J'ai quelquefois l'occasion de faire cette distinction quand j'adresse la parole en français à certains petits industriels, commerçants ou employés anglais, (je ne dis pas à tous, mais à quelques-uns) leur air cocasse me fait sourire de pitié.... *J'a comprenne pas voa*.... il n'y a pas de mal *à ne pas comprendre moa*, mais c'est leur air, mais c'est leur air protecteur ! Tant pis, butor, si vous ne me comprenez pas, suis-je tenté de leur dire, mais il faut être plus poli que ces grands sires qui se croient plus que la Reine d'Espagne, parce qu'ils parlent anglais !

Laissons-leur leurs sottes prétentions et tirons le rideau.

Le Bazar de 1894.

Bazar, mot arabe, qui signifie en Orient marché, trafic. En Europe, ce mot représente un endroit où l'on vend toutes espèces de menus objets. Le vingt-trois du présent mois, nous n'aurons pas besoin d'aller en Orient, ni même en Europe, pour voir un bazar ; il y en aura un, et des plus beaux, je vous en *réponds*, aux salles de l'Union St. Joseph. Mais, me direz-vous, encore un bazar, c'est ennuyeux, ça se répète si souvent ; au contraire, mes amis, c'est très gai, c'est un véritable plaisir d'aller passer d'agréables soirées auprès de charmantes dames et demoiselles, tout en offrant notre aumône pour soulager quelques misères humaines. Pour ma part, je voudrais que le bazar durât toujours, pour avoir le privilège de polir mes manières au contact du beau sexe.

J'ai dit en commençant que bazar signifie marché ; n'est-il pas vrai que c'est en effet un marché et un bon marché pour plusieurs, car pour cinq ou dix centins, on y gagne quelquefois des objets utiles qui valent deux, cinq et même dix piastres ? Voilà un gain matériel ; mais il y en a un autre qui prime celui-là : il y a le gain spirituel, fruit de la charité.

Le mot bazar veut aussi dire trafic ; or trafiquer c'est échanger un objet contre un autre, et quel est l'objet que nous aurons en échange pour notre aumône ? Eh bien ! d'abord, nous aurons peut-être la chance, vous ou moi, de gagner un des beaux articles qui seront *tirés* le vingt-trois et les jours suivants ; ensuite, nous aurons surtout part aux

prières de tout le personnel de l'Hospice du Sacré-Cœur : des bonnes Sœurs, des malades, des infirmes et des petits orphelins ! N'est-ce pas là un bon marché, un excellent trafic ?

L'hiver nous arrivera bientôt avec son cortège de misères annuelles, l'hôpital est là pour recevoir les pauvres du bon Dieu, qui n'ont pas d'autre refuge en ce monde ; les bonnes Sœurs sont là ; prodiguant les soins les plus assidus aux pauvres malades, aux déshérités de la terre ! Elles attendent notre obole pour faire face aux dépenses considérables de leur établissement. Oh ! si elles pouvaient renouveler le miracle des pains et des poissons, comme Notre-Seigneur dans le désert, elles ne viendraient pas si souvent solliciter notre aumône. Si ces bonnes Dames ne rassasient pas cinq mille personnes avec cinq pains et trois poissons, elles font un autre miracle à mon point de vue, car elles trouvent moyen de vêtir très confortablement, de nourrir convenablement, avec les seuls revenus de la charité pour ainsi dire, audelà de cinquante petits orphelins et orphelines, près de soixante malades, tant vieillards qu'infirmes, les serviteurs de l'hospice et vingt-une sœurs ! c'est un véritable prodige pour moi, car je ne comprends pas qu'on puisse faire tant avec si peu ! A part cela, combien de pauvres veuves, de malades, d'infirmes, d'orphelins manquant de tout qu'elles ne peuvent recevoir chez elles faute d'espace, mais qu'elles soulagent en apportant à l'une un petit gâteau, à une autre une douceur quelconque avec leurs bonnes et sympathiques paroles ! Notre-Seigneur a dit que l'aumône couvre une multitude de péchés ; alors, mes bons amis, garçonnets, jeunes gens et hommes, allons offrir notre obole au bazar, donnons généreusement, suivant nos moyens, bien entendu, mais donnons si nous voulons qu'il nous soit beaucoup pardonné. Les pauvres honnêtes sont les amis du bon Dieu ; soulageons leur infortune, si nous voulons avoir part à leur récompense.

L'Ivrognerie.

L'ivrognerie.... je devrais dire l'ignoblerie ! en effet, y a-t-il quelque chose de plus ignoble, de plus dégoûtant, de plus vil qu'un ivrogne ? L'homme ivre défigure l'image de Jésus-Christ ; il a bien encore quelques traits humains, mais que se passe-t-il dans ce cerveau échauffé par l'alcool ? Les nobles facultés dont Dieu l'a doué disparaissent pour ainsi dire sous l'influence des boissons enivrantes. Le front devient sombre et ridé ; les yeux sont hagards et sans cesse agités dans leurs orbitres ; la bouche se contracte et ne s'ouvre que pour *lancer* des blasphèmes ; les narines se dilatent et semblent humer avec délices l'odeur piquante de la boisson ; tous les mauvais instincts de notre pauvre nature déchue se déchaînent à la fois. L'homme, que les philosophes appellent un animal raisonnable, c'est-à-dire doué de raison, perd toutes ses nobles facultés dans l'ivresse ; il devient plus *brute* que la brute elle-même, puisqu'il ne connaît plus ni parents, ni amis. Sa démarche est chancelante, incertaine ; sa tête vacille et semble tourner sur ses épaules, tant elle est alourdie par les vapeurs du vin ; ses pieds se heurtent au moindre objet ; tout son corps enfin, qui n'est plus guidé par les facultés de l'âme, chancelle et s'abat lourdement n'importe où il se trouve, même dans la fange.... quel triste spectacle !

Entrez un moment avec moi dans la maison d'un ivrogne.— Est-ce bien une maison, ce bouge, ou n'est-ce pas

plutôt un enfer? Voyez cette pauvre femme en pleurs, amaigrie par les veilles, les jeûnes forcés et bien souvent par les mauvais traitements de son bourreau; contemplez ces malheureux enfants en haillons, demandant du pain, le pain qu'ils ont cependant droit d'exiger de leur misérable père; oh! ils en manquent bien souvent, allez, les pauvres petits! "Du pain, du pain, répond la brute, tu en auras demain, maud.... en attendant, viens prendre un coup de whiskey...." J'ai été témoin moi-même de cette scène, une fois, une seule fois, heureusement, car ça soulève le cœur de dégoût!!!

J'ai dit que l'ivrogne perd l'usage de sa raison. Un fait entre mille: la semaine dernière, dans une paroisse près de Montréal, un homme ivre, après avoir battu son enfant avec une barre de voiture, le jeta dans un tonneau à déchets; une bête féroce ferait-elle une chose semblable à ses petits? non, mille fois, non!

Consultez les annales judiciaires et voyez si l'ivrognerie n'est pas la cause des trois quarts des crimes qui se commettent dans le monde. Continuons.—A la moindre contrariété, l'homme ivre entre en fureur; il prononce, en blasphémant, les Saints Noms de Dieu, de Jésus, de la Vierge Immaculée, du Saint Baptême; il lance loin de lui tout ce qu'il trouve sous sa main: tables, chaises, ustensiles; il brise tout dans sa rage alcoolique, heureux encore s'il ne blesse pas sa femme ou ses enfants, comme l'a fait le père dénaturé dont il était question tout à l'heure. Voilà le portrait, mais bien incomplet encore, de l'ivrognerie.

Que dirais-je maintenant de la femme ivrogne? hélas! hélas! ma plume se refuse à décrire la conduite de cette bacchante!! Que devient celle que les poëtes appellent "le chef-d'œuvre de Dieu?" Que devient-elle sous l'influence

de la boisson ? Une tigresse, une furie, un monstre sans nom ! Avez-vous jamais eu la douleur d'en voir une ? Si oui, je vous plains et je plains encore plus la malheureuse qui s'enivre.—Mais quel est donc ce philtre trompeur qui fait ainsi perdre la raison à l'homme créé à l'image de Dieu ? Je vais vous le dire en deux mots, mes chers amis : c'est un poison lent qui s'infiltre goutte à goutte dans tout votre corps—" c'est l'alcool, dit Littré, liquide inflammable, bouillant à 78°, d'une saveur âcre et chaude, incolore, d'une odeur piquante et aromatique, produit de la distillation des liqueurs sucrées et fermentées : vin, jus de betterave, moût résultant de la transformation de la fécule en glucose, etc." Je n'ai pas le temps de vous donner de longs détails dans cette petite causerie ou autres semblables, je craindrais d'ailleurs d'abuser de la complaisance de M. le rédacteur, mais je crois que je vous en ai dit assez pour vous faire réfléchir sur les tristes conséquences de l'ivrognerie.

En terminant, permettez-moi de vous dire d'écouter vos pasteurs, ces bons médecins de vos âmes, qui vous répètent si souvent que l'ivrognerie vous conduit à la damnation éternelle ; écoutez aussi les médecins de vos corps qui vous disent que vous ruinez infailliblement votre santé par l'usage immodéré des boissons enivrantes.

Courage, pauvres ivrognes, un petit verre de moins chaque jour et je vous promets que vous serez bientôt sobres ; alors la paix reviendra dans votre ménage, vous élèverez vos enfants chrétiennement, et vous serez doublement heureux vous-mêmes, en voyant le bonheur des autres.

Le Bazar de 1895.

Les jours, les mois, les années se succèdent avec leur lente monotonie pour le pauvre, avec leur cortège de plaisirs pour le riche. Dieu, dans sa divine sagesse, a donné les biens de ce monde à celui-ci pour qu'il aide et secoure celui-là.

Malheur au riche, nous dit l'Evangile, s'il ne fait un bon emploi de ses richesses ! Je connais trop bien les riches de Sherbrooke pour douter un instant de leur charité. Chaque année, d'ailleurs, ils n'ont pas manqué de faire leur aumône pour notre hôpital ; la même occasion se présente de nouveau : une fois par an, ce n'est pas trop, n'est-ce pas ? Les revenus de l'hospice du Sacré-Cœur diminuent au lieu d'augmenter, mais le nombre des malades, des orphelins, des vieillards, augmente toujours par exemple ! Comment voulez-vous que nos *bonnes* Sœurs de charité puissent faire face à tant de besoins avec presque rien ! Il serait urgent d'agrandir l'hôpital, mais il n'y a point ou presque point de *fonds*.—Les malades, les infirmes, les orphelins et les vieillards comptent sur vous, citoyens de Sherbrooke et des environs ! A l'œuvre, mes amis ; si "noblesse oblige," "charité oblige aussi."—Soutenons notre réputation des années dernières, donnons libéralement, suivant nos moyens.

"Oh ! vous qu'un heureux sort place dans l'opulence,
Vous qui vivez joyeux au sein de l'abondance ;
Vous qui, bien calfeutrés dans un tiède salon,
Du coin de votre feu regardez l'aquilon

En spirales, rouler les flocons que la nue
Laisse tomber sans bruit sur les grès de la rue ;
Vous qui, des longues nuits pour charmer les loisirs,
Du bal et des festins avez tous les plaisirs ;
Qui, pour lire ou causer, pouvez devant votre âtre
Rester, ou bien courir en voiture au théâtre !
Vous, puissants, entourés de mille soins, d'égards,
Sur le pauvre, en ce jour, arrêtez vos regards !
Contemplez un moment la hideuse détresse
De ses réseaux d'acier l'envelopper sans cesse !
Voyez-le, par ce temps, en proie à la douleur,
Sous la neige, accomplir un pénible labeur ;
A demi nu, mouillé, presque sans nourriture ;
La nuit, dans son réduit, couché sans couverture !
La faim chassant souvent loin de lui le sommeil,
Ou, s'il s'endort, hélas ! quels songes, quel réveil?
Un réveil inquiet où, dans son étendue,
La triste vérité se dresse toute nue !
Quel tableau déchirant lorsque sans feu, sans pain,
Un homme entend ces mots : papa, j'ai froid, j'ai faim !....
Que doit-il se passer dans le cœur de ce père?
Souvent des pleurs, parfois la haine et la colère !
Aucun crédit ! plus rien ! mon Dieu, que devenir?
Un crime ! ou le charbon ! quel sinistre avenir?
Ah ! songez aux vieillards, à cette jeune mère
Dont le sein amaigri n'est qu'une source amère ;
Songez à ces enfants, le soir tendant la main,
Tout transis, vous disant : M., soyez humain !
Songez combien l'hiver amène de misères
En privant de travaux des familles entières,
Et vous trouverez tous, car elle est dans vos cœurs,
La douce charité qui calme ces malheurs !
Sur son trône éclatant, l'Auguste Providence,
Des honneurs et des biens seule à son gré dispense ;
Mais Elle recommande, en donnant ses trésors,
De verser le travail et l'aumône à pleins bords !
Bons riches, soyez donc le grenier d'abondance
Qui va donner du pain et rendre l'espérance
Au pauvre, à l'orphelin, à tous ces malheureux
Que dévoue à la mort un hiver rigoureux ! "

Sois béni, ô poëte, pour ces bonnes et touchantes paroles ! Tu as su trouver le chemin de nos cœurs par cet amour de l'infortune qui déborde du tien !

Oui, oui, nous donnerons à tous ces malheureux qui souffrent et du froid et de la faim, nous donnerons, dis-je, un peu de superflu ; nous retrancherons même quelque chose du nécessaire, afin de soulager quelques-unes des nombreuses misères qui nous entourent ! Ah ! si tous connais-

saient les angoisses du pauvre, privé de tout, grelottant de froid et dont l'estomac, tiraillé par la faim, est en proie aux spasmes déchirants qui le torturent ! Si les riches, égoïstes surtout, pouvaient pénétrer (je voulais dire, devraient pénétrer) dans ces tristes mansardes où une pauvre femme étiolée est entourée d'enfants rachitiques couverts de haillons ! Il me semble qu'à cette vue, leurs cœurs, endurcis par la bonne chair et les plaisirs de toutes sortes, seraient un peu émus et viendraient en aide à ces malheureux !

Les *bonnes* Sœurs de la charité connaissent toutes ces tortures dans les visites qu'elles font chaque jour dans les quartiers pauvres de notre ville. Elles les soulagent dans la mesure de leurs forces, mais il leur manque souvent les moyens nécessaires.

Elles font un bazar chaque année pour nos pauvres qu'elles reçoivent à l'hospice et pour ceux qu'elles aident chez eux. Elles sont nos mandataires, donnons-leur généreusement au bazar qui s'ouvrira le 19 courant. Elles font des merveilles avec si peu !

Qui donne aux pauvres, prête à Dieu !

Au revoir, au bazar.

Les Ecoles du Manitoba.

Lors de la conquête, en 1760, les vainqueurs garantirent aux vaincus l'usage de leur langue, de leurs lois, de leur religion, etc., non seulement pour la province de Québec, car le pays n'avait pas ses divisions actuelles, mais pour toute l'étendue du Canada.

Qu'exigeait l'Angleterre en retour de ces libertés? Fidélité à sa couronne. Or, parmi tous les éléments disparates qui habitent le Canada, y a-t-il un peuple plus fidèle à la couronne que le peuple canadien-français? Les tentations ont été fortes cependant. En 1775, les Etats-Unis déclaraient leur indépendance et invitaient les Canadiens-français à se joindre à eux pour secouer le joug de l'Angleterre, et qu'ont faits ces Canadiens, cette race *inférieure* (sic) comme on l'appelle par dérision, qu'a fait ce peuple? Il a conservé à la Couronne Britannique cet immense pays qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique, du Pôle Nord à la ligne 45; c'est peu, n'est-ce pas?

Continuons—En 1812, nos voisins, voyant d'un œil jaloux la prospérité de notre pays, tentèrent de nouveau de nous attacher à leur cause. Là, encore, si nous avions voulu nous serions citoyens de la république voisine. Ah! bien non, le Canadien-français avait juré foi et hommage au Souverain d'Angleterre et, malgré les mauvais traitements de quelques gouverneurs francophobes, ils gardèrent leur serment! Oh! alors, si l'un de nos braves héros canadiens,

l'immortel de Salaberry, ce nouveau Léonidas, eut tourné son génie et ses armes contre l'Angleterre, c'en était fait encore une fois de la puissance d'Albion sur ce continent ! En 1857, quelques esprits aigris des longues luttes qu'ils avaient soutenues pour défendre leurs droits, firent de l'agitation et soulevèrent une partie du pays avec le triste résultat que l'on sait. Mais là encore, si tous les Canadiens-français se fussent soulevés comme un seul homme et eussent fait appel aux Etats-Unis, que serait-il arrivé ? Probablement la perte du Canada pour les Anglais.

En 1866, qu'ont fait les Canadiens-français ? Ils ont *volé* à la frontière menacée par les *Féniens !* Est-ce là de la trahison ? En 1870, même tentative de la part de nos ennemis, même défense de la part de tout le peuple canadien : Anglais, Irlandais, Français, etc. Plus récemment, en 1885, l'infortuné chef des Métis réussit à soulever une partie de ses frères qui se croyaient lésés dans leurs droits ; qu'ont fait les Canadiens-français ? Toujours fidèles au drapeau qu'ils avaient promis de défendre envers et contre tous, ils sont accourus à la voix de leurs chefs et ont étouffé la rébellion, de concert avec leurs frères d'armes, les Anglais. Est-ce là de la trahison ? Des traîtres, il n'y en a pas parmi nous, car on ne peut appeler traître un homme qui défend ses droits. Dans toutes les différentes circonstances dont j'ai parlé, qui apaisait les esprits soulevés contre le pouvoir établi ? L'homme de la paix, l'homme de la prière, le prêtre enfin. Oui, messieurs les Anglais, si vous êtes encore les maîtres ici, vous le devez à notre clergé.

Est-ce pour cela que quelques-uns des vôtres, des fanatiques, j'en conviens, abreuvent de chagrin, sur ses vieux jours, le vénérable prêtre, l'illustre prélat, le digne et noble archevêque de St. Boniface ? Ah ! qu'il est dur pour un bon père de voir ses enfants en butte aux attaques des mé-

chants ! C'est le triste spectacle que nous avons sous les yeux aujourd'hui. Et ces enfants, que sont-ils ? des sujets fidèles du gouvernement. On se moque des traités et des serments, on fait semblant de vouloir rendre justice ; dérision que tout cela ! qu'a-t-on besoin de juge, puisqu'il n'y a pas de cause ; qu'on nous laisse nos écoles, notre langue et nos lois : que demandons-nous de plus que nous avons. Ah, les fanatiques ! ils savent bien ce qu'ils veulent, allez ; l'école, c'est là que se continue l'éducation chrétienne que l'enfant a reçue sur les genoux de sa mère : retranchons l'école catholique et nous anglifierons plus facilement *cette race inférieure*, nous en ferons des apostats. Arrière, brandons de discorde ! respectez les droits de la minorité là-bas, comme nous respectons ceux des vôtres dans la province de Québec. Ai-je dit minorité dans le Manitoba ? Oui, mais c'est cette minorité qui a ouvert ces immenses contrées à la civilisation.

Ce sont nos missionnaires catholiques, entendez-vous, qui ont pacifié les peuples sauvages de l'Ouest ; ils ont lutté et souffert courageusement pour implanter la foi parmi les tribus sauvages, tout en préparant les voies à la civilisation. Ce sont nos hardis voyageurs et pionniers Canadiens-français qui vous ont fait connaître les immenses richesses dont vous jouissez maintenant, et quelle récompense leur préparez-vous, MM. les francophobes ? Il est bien dommage qu'il n'y ait plus de place pour expatrier nos frères du Manitoba comme l'ont été les infortunés Acadiens.

De puissants empires ont déjà croulés et disparus parce qu'ils n'ont pas connu l'équité et la justice. Relevez la tête, Canadiens-français, faites valoir vos droits pacifiquement ; vous n'êtes pas un peuple d'ilotes, conservez votre langue et votre religion, suivez la Croix du Christ : *In hoc signo vinces*,—vous vaincrez par ce signe. *Væ victis*,—

malheur aux vaincus ! Non, non, je ne puis croire que cette maxime trouvera son application dans notre Canada ; j'ai trop de confiance au *fair play* britannique pour croire que nous pourrons l'appliquer au peuple canadien-français, et je dirai avec ce meunier du temps de Frédéric : "Vous prendrez mon moulin, oui, mais il y a des juges à Berlin." Oui, il y a des juges à Londres aussi et j'ai confiance qu'ils rendront justice à un peuple dévoué et plein de respect pour leur Souveraine, si les choses en viennent jusque là. L'Angleterre doit trop aux Canadiens-français pour ne pas leur rendre justice, si leurs droits sont inconnus dans leur propre pays. Je sais qu'il ne convient pas de rappeler un bienfait, mais comme il s'agit d'une question vitale pour nous, il est bon qu'on rappelle à qui de droit ce qu'on nous doit, puisqu'on semble l'oublier si facilement.

Encore une fois, Canadiens-français, mes frères, soyons unis ; *Sursum corda*, haut les cœurs ! Suivons nos pasteurs qui, comme d'habiles pilotes, sauront nous faire éviter les écueils de la mer orageuse sur laquelle vogue à voiles déployées notre barque fragile. Rappelons-nous que nous sommes les fils de héros et les frères des martyrs qui ont versé leur sang pour leur patrie et leur Dieu. Vous savez que nous avons pour devise : "l'union fait la force," et cette autre : "fais ce que dois, advienne que pourra." Eh bien ! soyons unis plus que jamais, respectons notre clergé qui a tout fait pour nous, et respectons-nous réciproquement si nous voulons l'être par nos citoyens d'autre origine. Malheureusement, nous avons un peu la manie de la chicane, nous avons hérité du tempérament bouillant de nos ancêtres ; ce qui était une qualité au siècle passé peut être un défaut dans le siècle où nous vivons. Si nous avons hérité des défauts de nos aïeux, nous avons aussi hérité de leurs grandes vertus ; tachons de les conserver intactes avec notre religion, notre langue et nos lois.

Le Bazar de 1896.

Le bazar annuel des révérendes Sœurs Grises s'ouvrira le 30 courant, à la salle Murray. Nous sommes tous invités, petits et grands, pauvres et riches, à offrir notre obole pour le succès de cette bonne œuvre. Nos pauvres, nos orphelins sont plus nombreux que jamais ; par contre, les revenus de l'hospice sont très-modestes ; il faut donc que chacun y mette la main et verse son aumône dans la caisse commune. Que celui qui n'a que cinq centins à donner les donne de bon cœur ; les petits ruisseaux font les rivières : et les rivières les grands fleuves, qui vont eux-mêmes se perdre dans l'océan immense. Ainsi, l'offrande du riche, grossie de l'obole du pauvre, formera un montant considérable qui, bien administré, soulagera un grand nombre de misères en passant par le cœur de Dieu, océan incomparable de charité ! La charité, la vraie charité évangélique, ne connait ni patrie, ni religion, ni race, ni couleur ; il lui suffit de savoir que celui qui la réclame est créé à l'image de Dieu, pour recevoir ses soins empressés, fût-il du Groënland ou de la Patagonie, que lui importe, c'est Jésus-Christ qu'elle soulage dans les pauvres ! Si le hasard, ou plutôt la Divine Providence, jette à sa porte un malheureux, mourant, sans abri, la charité, "cette vierge pure et féconde," comme dit le poëte, le recueillera, le réchauffera dans son sein, à l'exemple du bon Samaritain. Ah ! si tous ceux qui gaspillent follement les biens qui leur sont confiés, en

employaient une faible partie à soulager tant de misères semées sur leur chemin, quelles jouissances ne se procureraient-ils pas ? Eh bien ! voici une bonne occasion qui est offerte à tous, acceptons-la avec empressement ; donnons, donnons beaucoup : l'aumône efface les péchés.

Prêtons au bon Dieu, en donnant à ses pauvres ; Il nous le rendra au centuple.

St. Fabien, (Rimouski).

A nos Vaillants Cultivateurs.

Voulez-vous savoir, mes bons amis, ce que peuvent la constance et l'industrie ? lisez les quelques lignes qui suivent.

D'abord, laissez-moi vous dire que celui qui vous écrit n'est ni *rouge* ni *bleu* ; c'est un type à part, indépendant de tous les partis politiques si vous le voulez—et vous aurez dit juste. A mon point de vue, et pour moi bien entendu, c'est le parti le plus sage. Ceci étant bien compris, revenons à notre sujet :

Je viens vous parler aujourd'hui de la jolie petite paroisse de St. Fabien, située sur les bords du St. Laurent, dont elle est séparée par une chaîne de montagnes ; cette paroisse est aujourd'hui très prospère. Le courant d'émigration aux Etats-Unis l'a *effleurée* sans doute, mais, malgré tout, je ne crois pas qu'il y ait une seule terre veuve de son propriétaire ; sans parler de l'église qui est un petit bijou, de tous côtés s'élèvent de jolies maisons et des granges spacieuses, preuve que le sol est productif et cultivé avec soin et intelligence. La paroisse possède, depuis quelques années déjà, une fromagerie qui a amplement remboursé ses actionnaires et contribué à mettre presque tous les cultivateurs dans une honnête aisance. Une beurrerie est en pleine

opération depuis quelque temps et donne satisfaction aux intéressés. Il s'y construit dans le moment une boulangerie. Le moulin à scie et à farine, bâti à quelques arpents de la gare de l'Intercolonial, paie bien son propriétaire des déboursés qu'il a faits.

Presque tout le monde est sobre à St. Fabien ; par contre, on n'y boit de bien bonne eau. Plusieurs cultivateurs ont un robinet dans leur maison et même dans leur écurie ; ils y conduisent l'eau d'excellentes sources de 4, 5, 10 et même 15 arpents ; vraiment c'est à s'y tromper, on se croirait en ville, tant ces gens ont de confort, mais pas à Sherbrooke, par exemple, où l'on ne boit que l'eau sale et malsaine de la rivière Magog.

Il y a 3 ou 4 ans à peine, je crois, une partie des terres de la paroisse, sur un parcours d'une lieue, à peu près, était chaque printemps inondée par la crue des eaux ; qu'ont fait les habitants ? Ils se sont assemblés et, par corvées volontaires et un peu d'aide du gouvernement, m'a-t-on dit, ont creusé un nouveau lit à cette rivière ; maintenant ce terrain improductif autrefois est une des meilleures parties de leurs terres.

Le 15 août courant, j'avais le bonheur de fouler de nouveau ce sol béni. Ah ! que mes pas étaient légers, mais mon cœur saignait, il est vrai, car pour aller rendre visite à mon père et à ma mère, il me fallait franchir la porte du cimetière, antichambre de l'éternité qui effraie tout mortel ! Après une fervente prière sur leur tombe, je fus rendre visite au Rév. M. P. Audet, chanoine, curé ; c'est au patriotisme, au zèle, à l'intelligence de ce prêtre dévoué que cette paroisse doit ce qu'elle est aujourd'hui. Je suis heureux en ce moment de pouvoir publiquement rendre hommage à son dévouement. Ah ! si tous les hableurs politi-

ques, à quelque parti qu'ils appartiennent d'ailleurs, si chacun, d'eux dis-je, faisait pour sa paroisse natale seulement ce que fait ce digne curé, notre belle province de Québec serait plus prospère qu'elle ne l'est.

Ici, il n'y a pas ou point de dettes, chacun vit paisiblement sur le coin de terre que lui a légué son père ; tout le monde est content de vivre sous la houlette de ce bon Pasteur. Je m'arrête, car je craindrais de blesser sa modestie.

Allons, vous tous cultivateurs, pionniers, défricheurs, courage, restez aux champs ; il y a près de vous aussi un des membres de notre noble clergé, (quoiqu'en disent les méchants) prêt à bénir votre union, à baptiser vos enfants, à vous soutenir, à vous encourager dans les épreuves de la vie, à prier et souffrir avec vous ; enfin, à vous absoudre au dernier moment, à votre départ de cette terre d'exil pour notre véritable patrie à tous....le Ciel !

Amis, au revoir.

Le Bazar de 1897.

Hourra pour les pauvres !

Bon début, hier soir, à la partie de cartes : cent vingt couples se pressaient dans la grande salle de l'Union St. Joseph décorée avec goût et gracieusement mise à la disposition des Dames patronnesses, par les membres de cette belle et charitable société. De jolis prix furent distribués aux heureux gagnants.

Comme c'est beau de faire l'aumône, puisqu'on en est récompensé, même en ce monde ! Quand vous allez au théâtre, vous vous attendez de payer au moins vingt-cinq sous, n'est-ce pas ? mais le plus souvent cinquante, cent et même plus ; et dire que pour dix sous, seulement dix sous ! prix d'entrée au bazar tous les soirs, cette semaine, vous aurez la bonne fortune d'entendre du beau chant, de la belle musique et même des petites pièces théâtrales bien réussies, je n'en doute pas, et tout cela en faisant la charité pour les pauvres, les vieillards, les infirmes et les chers petits orphelins ! Comme chacun de ceux qui auront contribué à cette bonne œuvre devra retourner chez soi, après chaque soirée, le cœur gai, heureux de ce qu'il aura vu et entendu, tout en donnant son obole pour le soulagement de quelques misères des nôtres !

Comme les petits orphelins devront faire de beaux rêves cette semaine, car les bonnes Sœurs, comme de vraies mères,

ont promis à chacun, *pour après* le bazar, un bel habit neuf, bien confortable, bien chaud pour les froids qui commencent ! Quelle joie pour ces chers petits ! quel plaisir pour ces bonnes Sœurs de la leur procurer ! Et pour nous tous donc, quelle jouissance de pouvoir faire tant d'heureux à la fois !....

Ceux qui veulent se payer le luxe d'un fin souper n'auront que vingt-cinq sous à débourser, souper qui en vaut bien deux, trois et même quatre fois autant. N'ayez pas peur, vous ne paierez que vingt-cinq sous, et pour tous les plats, cette fois. A propos de plats, ça me rappelle une petite anecdote : Etant de passage à Paris avec un mien ami, après avoir visité toute la journée, nous retournions à notre hôtel bien fatigués, lorsque j'avise un superbe restaurant— j'entre malgré mon copain et demande le prix du souper— trois francs par personne, me répondit-on. Oh ! très bien, c'est bon marché, hein ? Nous nous mettons à table et nous nous faisons servir de bons plats. *Qui mange bien rira jaune !*—Je me rends au comptoir et demande la note. La caissière crayonne un bon cinq minutes, puis se tourne vers nous en minaudant : " Seulement cinquante-cinq francs, messieurs," soit onze piastres ! Je n'avais pas compris que notre marmiton avait voulu dire trois francs par plat et par personne. Imaginez notre stupéfaction !.... La magie blanche ou noire de mon compagnon n'y put rien changer. Il fallut payer !

Vous n'aurez rien à craindre de cette espèce au bazar ; encore une fois, vous n'aurez que vingt-cinq sous à payer pour votre repas.

En foule donc, aux excellents soupers de Mme la présidente et de ses aides, qui sont aussi bonnes cuisinières que charmantes dames de salon.

Les Journaux.

Mes chers amis, les pauvres, c'est à vous que je m'adresse encore aujourd'hui ; vous qui *peinez* du matin au soir pour gagner votre pain de chaque jour, vous n'avez pas le temps de lire plusieurs journaux, ni le moyen de les payer, mais choisissez-en un bon, consultez votre curé à ce sujet. Il vous faut avant tout, à vous catholiques, un journal catholique, c'est entendu, qu'il soit *rouge* ou *bleu*, pourvu qu'il soit bon. Mais même parmi les journaux catholiques, il y en a quelques-uns qui publient des romans peu moraux ; ne recevez pas ceux-là, ce sont des loups, affublés de la peau de l'agneau, qui cherchent par ce moyen à s'introduire dans votre troupeau qui est votre petite famille. Il y a encore des journaux qui vous arrivent chaque jour avec une longue critique acerbe contre tel prosateur ou tel poëte ; ceux-là ne vous conviennent pas non plus, je crois.

Permettez-moi une petite digression.—Vous, prosateurs ou poëte, finissez-en donc une bonne fois,—croyez-vous que vos critiques acérées sont de nature à instruire le peuple ? Mais point du tout, car vous nous arrivez, le plus souvent, avec des vers et des phrases tronqués ; qu'est-ce que *les masses* peuvent bien comprendre à ce grimoire ?

Si vous avez réellement des talents, employez-les donc à quelque chose d'utile, et non à vous critiquer les uns les autres, pour un mot un peu ancien, ou une rime un peu louche.

Il y a certainement beaucoup de jalousie chez nous, car je ne puis appeler autrement cette manie, de quelques écrivains de nos jours, à se lancer des coups d'épée, à tort et à

raison, pour assouvir leur petite rancune, sans penser au supplice de ceux qui les lisent ! Pour ma part, j'en suis dégoûté !....beaucoup de gens le sont comme moi,—on le serait à moins, grand Dieu !

Nous avons certainement des hommes de grands talents dans notre pays, mais parce qu'ils ne sont pas parfaits, sous tous les rapports, est-ce une raison pour les dénigrer ? Ce qu'il y a de malheureux, c'est que, bien souvent, ce sont ces mêmes hommes qui s'attaquent les uns les autres, tandis qu'ils devraient profiter des talents que le bon Dieu leur a donnés, non pour s'injurier, mais pour instruire leurs semblables moins bien doués qu'eux sous le rapport de l'instruction. Sous le fallacieux prétexte de corriger M. un tel, on fouille dans ses écrits, tâchant d'y découvrir quelques grains de sable pour en faire une montagne ; ce n'est pas édifiant cela, messieurs, ce n'est pas édifiant !.... Maintenant, quelle confiance peut avoir un jeune homme qui sort du collège, quelle confiance peut-il avoir en lui-même, s'il veut embrasser la carrière des Lettres ? Il lit les journaux politiques ou autres qui s'attaquent et se déchirent à qui mieux mieux ; le pauvre garçon, eût-il les plus grands talents de prosateur, de poëte ou d'orateur, n'osera pas se *lancer*, comme on dit, son amour propre le retiendra, il ne fera pas valoir ses talents, dans la crainte d'être critiqué, dénigré à son tour.—A qui la faute ?

Allons, mes chers amis, les pauvres, je m'aperçois que ma digression a été trop longue pour m'entretenir plus longtemps avec vous aujourd'hui, mais permettez-moi de vous donner un dernier conseil avant de vous dire "au revoir :" Si vous avez un de vos fils au collège, continuez à faire des sacrifices pour lui, s'il a du talent—et vous, jeunes gens, ne vous effrayez pas de ce que peut dire de vous M. un tel ou un tel, tracez bravement votre sillon, mais marchez toujours dans le chemin de l'honneur et du devoir.

Le Bazar de 1898.

LA SŒUR DE CHARITÉ.

"A l'hôpital, sombre demeure,
"Un soldat mourant et blessé
"Voyait venir sa dernière heure ;
"Son front s'était déjà glacé,
"Mais par bonheur, une Sœur Grise
"A son chevet était assise,
"Et l'ange providentiel
"De sa main lui montrait le ciel.

"La voix comme l'âme attendrie,
"Le soldat disait à la Sœur :
"Mon sang versé pour la patrie
"Va féconder le champ d'honneur....
"Mais dans notre pauvre chaumière,
"Qui pourra consoler ma mère?
"Et l'ange providentiel
"De la main lui montrait le ciel.

"Mourir, ma Sœur, c'est peu de chose,
"Je n'ai rien à me reprocher....
"Mais faudra-t-il que je repose
"Si loin de notre vieux clocher ?
"Mourir !....hélas, pensée amère !
"Je ne verrai donc plus ma mère !.....
"Et l'ange providentiel
"De la main lui montrait le ciel.

"Et dans la main de la Sœur Grise,
"La croix semblait étinceler,
"La croix qui nous immortalise
"Et seule peut nous consoler.
"Le soldat de sa lèvre humide,
"Baisa trois fois la sainte égide....
"Puis l'ange providentiel
"Vit une âme monter au ciel !....

Oh ! que je voudrais mourir ainsi ! mais il n'est pas donné à chacun de nous de verser son sang pour la patrie,

et il y a mille autres manières de se rendre utile à son pays —témoin cette vraie Sœur de Charité qui vient de recevoir le dernier soupir du bon soldat mourant. Il n'y a pas beaucoup de soldats à Sherbrooke, mais par contre il y a beaucoup de vieillards, d'infirmes, de pauvres et d'orphelins qui ont besoin d'un asile et d'un *ange providentiel* qui leur montre le ciel ! L'asile existe au milieu de nous et l'ange providentiel aussi. J'ai vu de mes yeux, et je vois tous les jours, le travail immense de la charité. Vous qui me lisez et qui aviez dans votre famille un vieillard en enfance, ou une pauvre vieille perclue, venez les voir aujourd'hui à l'hospice du Sacré-Cœur ; le contentement et la joie rayonnent sur leurs traits ridés et flétris, ils sentent qu'ils sont entourés de petits soins qu'ils n'avaient même pas au sein de leur propre famille. La tombe est entr'ouverte sous leurs pas chancelants, mais ils hésitent à s'élancer dans le sein de Dieu, avec les anges célestes, tant ils sont bien ici avec les anges terrestres qu'on appelle vraies Sœurs de Charité ! J'ai écrit le mot terrestre, hélas ! pendant notre court séjour dans cette vallée de larmes, il nous faut nous garantir contre les rigueurs des saisons, il nous faut vêtir ce corps qui, privé d'une nourriture suffisante, s'émacie, dépérit et meurt : c'est la loi commune. Or, à l'hôpital, il ne manque rien aux pauvres comme aux riches ; les pauvres ont les vêtements, le logement, la nourriture et les soins médicaux gratis. Ceux qui ont les moyens dédommagent les bonnes Sœurs—dédommager de *vraies* Sœurs de Charité ! allons donc ! qu'ont-elles besoin de dédommagement ? Non, ceux qui ont beaucoup donnent pour ceux qui ont moins, ceux qui ont moins donnent encore un peu pour ceux qui n'ont rien du tout, voilà ! Ce n'est pas aux Sœurs que nous donnons, mais aux pauvres du bon Dieu ! Autrement, com-

ment voudriez-vous nourrir et vêtir tous ces pauvres et ces orphelins, si ceux qui le peuvent n'y mettent la main?

Voici une nouvelle occasion qui se présente, et qui ne se présente qu'une fois par année, pour plusieurs ; voici le bazar enfin qui aura lieu le 17 courant et les jours suivants. On l'attend depuis un an ; c'est là que les bourses se délient, c'est là que l'on montre un peu de reconnaissance à nos Sœurs qui se sacrifient pour nos pauvres, en procurant à ces nouveaux St. Vincent de Paul les moyens de faire un peu de bien, non pas tout le bien qu'elles voudraient faire, car l'espace leur manque, mais au moins tout ce qui leur est humainement possible de faire dans les circonstances. Eh bien ! oui, n'hésitez pas, faites l'aumône aux membres souffrants de Jésus-Christ, donnez de votre superflu, donnez même un peu du nécessaire.

"Donnez à qui prie et demande,
"Car au seuil de l'éternité,
"Il n'est qu'un mot que l'ange entende
"Et qui fasse ouvrir : CHARITÉ !

Hygiène du Bain.

Dans un récent voyage aux eaux, j'ai constaté avec plaisir que l'usage du bain devient de plus en plus à la mode. Sur les bords du grand fleuve St. Laurent, le pauvre comme le riche peut prendre ses ébats.

Je n'ai pu m'empêcher de faire de tristes réflexions. A Sherbrooke, me disais-je, nous avons de l'eau en abondance : d'un côté le St. François et de l'autre le Magog ; mais les pauvres en jouissent bien peu. Les gens qui veulent prendre des bains à grande eau, sont obligés d'aller de un demi à un mille de la ville, afin de ne pas être molestés par les gardiens de la paix qui, soit dit en passant, font très-bien leur devoir. Nous n'avons pas de bains publics, ce qui pourrait se faire cependant avec tant de facilité. Nos braves employés des manufactures ont besoin, plus que tout autre, d'un bon lavage général, au moins une fois la semaine ; vaudrait mieux tous les soirs, car le bain donne du *ton*, de la vigueur, de la souplesse aux membres fatigués d'une longue journée de travail, peut exempter, même guérir, quelques petites maladies de la peau. La municipalité pourrait faire construire un, deux ou trois bains publics, et elle ferait de bons profits en ne chargeant que cinq centins par tête ; mieux vaudrait les avoir gratis, mais il y aurait peut-être des abus.

Le riche, lui, a son bain dans sa somptueuse demeure,

il peut payer pour l'eau de l'aqueduc ; mais le pauvre, avec sa nombreuse famille, bien souvent logé dans quatre, trois et même deux misérables chambres, ne peut se payer ce luxe qui n'en est pas un cependant, puisque ce n'est que de la propreté. Le pauvre peut se laver comme le riche, me direz-vous ; bien certainement, mais il lui faut de l'espace et de l'eau. Allons, messieurs du Conseil, qui ne manquez de rien, pensez un peu au *pauvre monde* ; dépensez pour lui, pour l'hygiène, 100 à 200 piastres au lieu de dépenser $10,000 pour un parc tout à fait inutile : nous avons des parcs naturels à dix pas de la ville.

En attendant, mes bons amis les pauvres, un bon lavage, au moins une fois la semaine, avec l'eau de la rivière que vous charroyez dans de grands tonneaux, ou avec celle que le bon Dieu vous envoie par les dalles de vos maisons. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? cela me suffit, car c'est pour vous que j'ai écrit ces lignes.

Au revoir.

Le Bazar de 1899.

PREMIÈRE LETTRE.

On entend là-bas, sur la colline, le tintement lugubre et lent du beffroi. Ecoutez....; mais c'est un glas! Oui, c'est la cloche de l'hôpital du Sacré-Cœur qui annonce à la ville qu'une âme vient de quitter la terre pour le grand voyage, d'où l'on ne revient jamais! Ah! mais qui donc est mort? C'est un vieillard qui fut jadis heureux dans le monde et selon le monde. Des revers de fortune l'ont conduit à l'hôpital, où il a coulé en paix les cinq dernières années de sa vie. Les bons exemples des Révérendes Sœurs de Charité, leurs douces exhortations, leurs incessantes prières ont ramené dans le droit chemin cet homme, qui vivait éloigné de son Créateur depuis de nombreuses années! Et combien d'autres meurent ainsi à l'hôpital!....

"O charité, c'est l'un de tes miracles!
O charité, plus douce que le miel!
Philtre sacré prédit par les oracles,
D'un lieu d'exil tu peux former un ciel!"

Continuez, mes Sœurs, continuez votre œuvre de salut. Priez pour moi, priez pour nous, priez pour tous. Vous avez choisi la meilleure part, bien qu'elle puisse vous paraître lourde parfois; aidez vos frères en Jésus-Christ, soulagez les misères du pauvre, de l'orphelin et du vieillard sans asile. Nous viendrons à votre aide, nous donnerons suivant nos moyens, au bazar, le 17 et les jours suivants, afin que vous puissiez étendre votre œuvre déjà si belle, si noble et si méritoire aux yeux de Dieu, et si édifiante aux

yeux des hommes de foi. Votre bonne volonté et votre dévouement ne suffisent pas, mais courage, mes Sœurs, vous aurez ce qu'il vous faut. Ce sont les citoyens de Sherbrooke et des environs qui viendront à votre secours. Vous ne les importunez pas souvent, il me semble ; aussi, comment pourraient-ils vous refuser, ou plutôt refuser à leurs pauvres ce que vous ne leur demandez qu'une fois par année, au nom du Dispensateur de tous les biens ! Non, non, ne craignez pas de refus, tous s'empresseront de faire une petite aumône aux "Anges du bon Dieu," pour ses meilleurs amis, les bons pauvres. L'obole sera reçue avec la même gracieuseté que la riche offrande.

"Divin Jésus, bénissez cette ville
Où les festins sont pour les indigents !
Divin Jésus, bénissez cette asile
Qui vous reçoit dans vos membres souffrants.
Les orphelins trouvent ici des Mères,
Le pauvre un lit moins dur que ses grabats.
Oui, ceux dont l'or guérit tant de misères,
Ceux-là, mon Dieu, ne les oubliez pas !"

SECONDE LETTRE.

Hourra pour le bazar ! Vive les bonnes Sœurs ! *Hourra* pour les pauvres ! N'est-ce pas que c'est un beau début ? Comment voulez-vous qu'il en soit autrement après la belle soirée d'inauguration d'hier soir ? Quarante tables autour desquelles se pressaient cent soixante personnes des deux sexes, la plus grande partie de l'élite sherbrookoise ! Tout le monde a joué avec entrain plusieurs parties de *cuchre progressif*, en faveur des indigents de la ville et du diocèse. Mais quel trouble tout cela ne donne-t-il pas aux Sœurs et aux dames patronnesses ?

Ça ne paraît pas, cependant, car toutes ces dames, malgré la fatigue, les ennuis, etc., reçoivent leurs hôtes avec un agréable sourire, signe évident du contentement qu'elles ressentent de se voir si bien seconder par la plus *laide por-*

tion de l'humanité. Pendant deux heures, les messieurs s'en donnèrent à qui mieux mieux ; ils étaient vraiment heureux de trouver une fois de plus, chez nos dames et demoiselles, outre le dévouement pour les pauvres, un esprit cultivé, des manières aimables qui font reconnaître, de prime abord, la vraie femme accomplie. N'allez pas croire que ces dames ne sont pas bonnes cuisinières, vous vous tromperiez grandement. Leur excellent café (nectar des dieux, mais non des vilains ivrognes), et leurs délicieux gâteaux le prouvent suffisamment. Venez souper tous les soirs au bazar et vous m'en donnerez des nouvelles. A la fin de la soirée, six magnifiques prix ont été donnés aux plus forts joueurs.

Vous voyez bien que les dames du bazar savent joindre l'utile à l'agréable. Vous n'avez qu'à venir ce soir et tous les soirs de la semaine pour vous en convaincre. Pour 5, 10 ou 20 centins, que vous aurez le bonheur de donner aux pauvres du bon Dieu, vous aurez une chance de gagner un article de prix. Encore ici, ça sera joindre l'utile à l'agréable. En effet, y a-t-il un plus grand bonheur pour un riche que de soulager son semblable dans le malheur ? Non, c'est une véritable jouissance de partager avec les infortunés les biens que Dieu nous donne, et qu'il aurait aussi bien pu donner à ceux de ses enfants qui sont moins bien partagés.

Mais ce n'est pas tout encore, il y aura concert chaque soir ; pour la modique somme de dix centins d'entrée, vous aurez le plaisir d'entendre plusieurs chanteuses et pianistes distinguées. Vraiment, vous nous gâtez, mesdames ; impossible de résister à tant d'attraits—aussi préparez-vous à subir un siège en règle tous les soirs.—Je vous avertis que le mot d'ordre est donné au ban et à l'arrière-ban de tous les hommes valides de Sherbrooke et des environs. Par contre, messieurs, votre bourse sera assiégée à son tour, et tant mieux !

A bon entendeur, salut ! Au revoir, au bazar, et que tout le monde fasse son devoir.

Conte de Noël.

C'était en l'an de grâce 1850, quelque part au sud de notre majestueux St. Laurent, en bas de Québec. Une pauve jeune femme, veuve seulement depuis un mois,—son mari s'était fait tuer par la chute d'un arbre, à quelques arpents de son habitation—une pauvre femme, dis-je, âgée de trente ans à peine, se mourait de consomption. Comme elle avait lutté, la pauvrette, comme elle avait lutté contre l'impitoyable maladie qui ne pardonne pas. La mort prématurée et tragique de son époux l'avait tellement abattue que tout son courage s'en était allé avec lui ; il lui restait bien ses chers enfants : Marie, âgée de sept ans et Jean, âgé de neuf ans, mais que peut une pauvre femme dans la forêt, seule avec deux jeunes orphelins?.... Ses parents demeuraient à soixante lieues de là et les communications par voie ferrée étaient inconnues à cette époque. Le brave compagnon qui l'avait précédée dans la tombe était le dernier d'une famille de douze enfants. Son vieux père, qui était alors nonagénaire, n'avait pu l'établir près de lui ; il avait conseillé à son fils bien-aimé, son Benjamin, d'aller ouvrir une terre dans un autre canton, et ce fils soumis était parti avec la bénédiction de son vieux père et les baisers brûlants de sa vieille et sainte mère. Il avait connu et aimé une belle et jeune fille de vingt ans, institutrice dans son village, qui avait consenti à devenir la compagne fidèle de ce hardi *pionnier*. Ils étaient partis tous deux depuis

dix ans. La crainte de Dieu, leur amour mutuel et l'espoir dans l'avenir les avaient soutenus jusque-là ;—mais, voilà que tout-à-coup la divine Providence, qui a ses vues sur chacun de nous, vint briser ce bonheur fragile de la terre. Une certaine aisance commençait à succéder à la gène, quand arriva la catastrophe. La jeune mère souffrait depuis trois ou quatre ans, mais cachait son état précaire le plus qu'elle pouvait, afin de ne pas contrister son fidèle compagnon. Elle se sentait atteinte mortellement, mais, cependant, elle voulait faire son devoir jusqu'au bout, en attendant des nouvelles de sa famille. Le soir du 24 décembre, malgré ses souffrances morales et physiques, elle avait elle-même préparé un arbre de Noël où elle avait accroché un petit Jésus de cire, des images et des petits anges aux ailles dorés, reliques de son enfance. Elle avait placé et caché le tout dans un coin de la chambre des enfants, espérant bien leur causer une agréable surprise à leur réveil, le grand jour de la naissance du Sauveur. Cependant, la maladie qui la consumait depuis longtemps et qui s'était beaucoup aggravée depuis la mort de son mari, augmenta tout-à-coup : elle eut une forte hémorrhagie des poumons. Sentant sa fin prochaine, elle éveilla ses enfants et leur dit : " Allons, mes bien-aimés, mon cœur de mère saigne à la pensée de vous voir sortir par cette tempête, mais il faut absolument que vous alliez chercher le Père missionnaire et le docteur ; le petit Jésus qui doit naître cette nuit vous protégera : Il est le protecteur de l'innocence ; ses bons anges vous accompagneront et je suis certaine que vous me reviendrez."

Il était onze heures du soir, le vent soufflait au dehors avec violence, la neige tombait par gros flocons. Les pauvres petits, à peine habillés pour la saison des froidures, se mettent aussitôt en route. Ils se pressent l'un contre l'autre, pour se réchauffer, et pour ne pas être séparés par la

bourrasque; ils avancent péniblement dans la neige aux genoux.—" J'ai froid, petit frère," dit Marie.—" Courage, chère petite sœur, notre mère nous a dit qu'elle prierait le petit Jésus pour nous et que les bons anges du Paradis nous accompagneraient." Le vent déchaîné sifflait à travers les grands arbres qui faisaient entendre des craquements sinistres! Mais au milieu de ces bruits, formidables pour des enfants, ils entendirent tout-à-coup le son argentin de clochettes.—" Jean, j'ai peur!" " Ne crains rien, Marie, ne suis-je pas là, moi!" "Ne craignez rien, mes petits amis, je viens audevant de vous." Ces paroles étaient prononcées, d'une voix suave, par un adolescent qui conduisait un beau cheval attelé à une jolie carriole, et qui venait effectivement à leur rencontre.—"Montez dans ma voiture, je vais vous conduire chez M. le curé." Les enfants obéissent aussitôt, sans se rendre compte de la présence de ce beau garçonnet dans ce lieu désolé, et à cette heure avancée de la nuit. Une douce chaleur se répand bientôt dans leurs membres engourdis par le froid, et ils s'endorment à l'instant sous la protection des saints anges.

Leur guide arrête bientôt sa monture à la porte du docteur, réveille les enfants et leur dit de se hâter de faire la commission de leur mère. Le médecin ouvre vite la porte, et n'est pas peu surpris d'apercevoir les deux beaux enfants de la veuve qui demeure à plus de trois lieues du hameau. Mis au courant de ce qui se passe, il fait au plus vite atteler son bon cheval, compagnon de ses courses, à sa grande berline et fait avertir son vieil ami, le père missionnaire—son ami d'enfance et de cœur.—Ils avaient suivi ensemble les mêmes cours; plus tard, l'un voulut être médecin des âmes et l'autre, médecin des corps: deux nobles apostolats s'il en fut! Et comme ils restèrent toujours unis, pour faire un peu de bien autour d'eux, ces deux braves cœurs! Nés

pour briller sur un plus grand théâtre, ils préférèrent accomplir leur humble et noble mission, en encourageant et en suivant pas à pas nos braves colons, qui ne craignaient pas de s'enfoncer dans la forêt.

Le prêtre, le docteur et les enfants arrivent enfin chez la veuve. Le médecin, en jetant un coup d'œil sur la malade, s'aperçoit bientôt que son art ne peut plus rien pour cette pauvre femme, dévorée par la fièvre, minée par la maladie et les privations. Il prend à part le missionnaire et lui dit de se hâter, que l'agonie va bientôt commencer. La malheureuse a tout compris aux regards échangés entre les deux seuls amis qui lui étaient restés fidèles après la mort de son cher mari.

"—Mon cher père, dit-elle au missionnaire, et vous, M. le docteur, merci d'être venus. Je vais partir bientôt, je le sens là aux élans de mon pauvre cœur qui bondit dans ma poitrine, il me semble qu'il va éclater ! Je vous ai toujours connus si bons tous deux,....ayez pitié, oui, ayez pitié, pour la dernière fois, d'une pauvre mère qui priera bien pour vous, allez ! Promettez-moi, s'il vous plaît, d'envoyer mes chers enfants à leur grand'père, et je mourrai heureuse !" Le missionnaire et le médecin, émus jusqu'aux larmes, prennent chacun un des enfants par la main, s'agenouillent avec eux près du lit de la mourante, et lui jurent qu'avec la grâce de Dieu, ses chers petits ne seront point abandonnés.— "Oh ! merci, mon Père, merci docteur ; maintenant, veuillez m'absoudre, M. le curé, je me sens mourir."

Ego te absolvo in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti, dit le prêtre.—*Amen*, répond le médecin. Les enfants sanglotaient ! Leur mère leur jette un tendre regard, cherche des yeux le père missionnaire et le médecin, sourit à tous tendrement en murmurant : "Adieu ! Jésus.... Ma-

rie.... Joseph...." Un soupir, un souffle s'exhale de sa poitrine oppressée et sa belle âme s'envole sur les ailes des anges!

Les enfants et les deux dignes témoins de cette scène touchante entendent au dehors ce chant harmonieux accompagné d'une musique céleste: "*Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ volontatis.*"—Oui, ils l'entendirent tous ce beau cantique de Noël, chanté par les anges dans l'étable de Bethléem, il y a 18 siècles. C'est encore le même chant qui se répète, dans cette nuit du 25 décembre 1850, dans une forêt du nouveau monde, en présence du cadavre d'une sainte, de deux petits orphelins et de deux dévoués apôtres! *Gloria in excelsis!*—Mais où donc est le guide des enfants? Ah! il est invisible maintenant aux yeux des mortels, mais sa voix doit se mêler à celle des anges....*Gloria*, *Gloria*.... *Gloria in excelsis!*....

Il fallut cependant songer au retour. Après une courte consultation, vu la tempête qui augmentait toujours d'intensité, et vu la longue distance qui séparait la maisonnette des habitations des autres pionniers, il fut décidé de ramener le cadavre au village, pour lui donner une sépulture convenable.

Le jour de Noël au matin, les braves villageois, au lieu d'un joyeux carillon, ne sont pas peu surpris d'entendre le glas des morts sonner au beffroi! Que veut dire ceci? Tout le monde se connait dans le petit hameau, et personne n'a appris la maladie grave d'un des leurs. Tous se rassemblent bientôt dans la petite chapelle pour entendre la messe. Le père missionnaire, encore très-ému, recommande aux prières des fidèles l'âme de la pauvre veuve que tout le monde connaissait et aimait. Son cadavre était exposé dans la maison du docteur.

Vous êtes probablement curieux, mes petits amis, de savoir ce que sont devenus Marie et Jean ? Voici : le missionnaire garda Jean près de lui, lui donna des leçons, dont il sut si bien profiter, qu'il fut en état d'entrer au séminaire au bout de deux ans. Il se distingua toujours par ses talents, sa piété et sa conduite exemplaires. Il voulut lui-même marcher sur les traces de son cher protecteur et devint, à son tour, un saint prêtre et un apôtre zélé des missions. Sa petite sœur Marie demeura huit ans chez le docteur, dont l'épouse dévouée l'éleva comme sa fille. Elle fut ensuite envoyée dans un couvent, dont elle devint une des élèves les plus distinguées. Enfin, cinq ans après, elle prit le voile de postulante, devint bientôt sœur professe et puis supérieure d'une des meilleures maisons d'éducation de notre beau et cher Canada.

Le Bazar de 1900.

S'il plaît à Dieu, j'assisterai au bazar pour la dix-huitième fois, le 22 courant et les jours suivants. Dix-huit ans ! que c'est long et court tout à la fois ! long pour les pauvres qui souffrent de faim et grelottent de froid pendant les longs mois d'hiver ; court pour les riches qui jouissent de tous les plaisirs....

Depuis dix-huit ans que de belles figures sont disparues : Mgr Racine, de sainte mémoire, et son grand-vicaire, le Rév. M. Dufresne, qui avaient tant à cœur le succès du bazar ; heureusement que leurs dignes successeurs ont hérité de leur zèle pour les bonnes œuvres. Et parmi les laïques, je pourrais les compter par douzaines ; mais c'est inutile, car tous se rappellent qu'ils étaient toujours les premiers quand il s'agissait d'œuvres de charité. Il est bon de rappeler le souvenir de nos morts qui ont passé en faisant le bien, afin d'être leurs dignes émules.

Depuis dix-huit ans, l'inconstante fortune a souri aux uns et tourné le dos aux autres—et c'est le plus grand nombre—plusieurs sont restés ou devenus indigents—ainsi le veut la divine Providence—mais il incombe aux riches, et même à ceux qui n'ont qu'un peu plus que le nécessaire, de secourir leurs frères malheureux—et ils sont légion. Parmi eux, les uns travaillent péniblement pour procurer le pain à leur famille ; d'autres, frappés par la maladie, lan-

guissent sur un grabat, mais sont au moins secourus par la société admirable de la St. Vincent de Paul ; les autres enfin sont envoyés à l'hôpital, où les bonnes sœurs les reçoivent à bras ouverts : riches comme pauvres, savants comme ignorants, tous sont bienvenus à l'hospice du Sacré-Cœur. Malheuresement, l'espace fait défaut, et chaque année on espère pouvoir agrandir cet asile pour nos pauvres. Si la recette du bazar est bonne, comme toujours d'ailleurs, les autorités compétentes se décideront probablement à construire un nouvel édifice, plus digne de l'importance de Sherbrooke et plus en rapport avec les besoins de la ville et du diocèse. En effet, chaque semaine et même chaque jour, les Révdes Sœurs se voient dans la triste nécessité de refuser des malades, des infirmes ou des orphelins, parce qu'elles n'ont pas de place pour les loger. Il va sans dire que ces Dames sont elles-mêmes bien à l'étroit, et les médecins qui font le service n'ont pas un petit appartement pour délibérer ; ils sont obligés de se réunir dans la salle d'opérations.

Maintenant, faisons un peu de statistiques pour l'année dernière. Au mois de janvier 1900, il y avait à l'hôpital 20 sœurs, 6 domestiques, 17 malades, 42 orphelins et orphelines, 41 invalides, hommes et femmes. C'est donc un grand total de 126 personnes qu'il a fallu nourrir et vêtir pendant 12 mois. Pendant la même période, il est passé dans l'hôpital 411 malades, infirmes ou orphelins. Sur ce nombre, 200 n'ont rien payé du tout, 111 ont payé demi-pension, et une centaine seulement, pension régulière. Pensez-vous que l'hôpital peut s'enrichir à ce commerce ? Encore, pendant le même laps de temps, nos bonnes sœurs ont visité 800 malades à domicile, secouru 120 familles dans le besoin et ont donné 200 repas aux pauvres.

Du 1er janvier 1899 au 1er janvier 1900, les dépenses de cette maison ont été de ($8,500.00) huit mille cinq cents

piastres ! Avec quoi les Sœurs ont-elles pu payer cette somme énorme pour leurs revenus ? Je me le demande sans pouvoir y répondre ; mais ce que je sais bien, c'est qu'il s'est fait des prodiges d'économie, pour *attacher les deux bouts*, comme on dit, et il n'y a que des Sœurs, et des Sœurs de Charité, pour accomplir ce tour de force ! Ce matin, en ouvrant une Revue, j'ai remarqué un très joli tableau de Coomans : " Pour les pauvres."—Deux riches, belles et jeunes Patriciennes tendent la main ; non pour elles, assurément, mais pour les malheureux.—C'est vous dire que de tout temps, il y a eu des pauvres et des riches, mais de tout temps aussi, il y a eu des âmes charitables qui ont su compatir aux douleurs de leurs frères malheureux. On nous prouvera, au bazar, qu'il y a aussi à Sherbrooke des jeunes Patriciennes qui ne rougiront pas de tendre la main pour les déshérités de la fortune. Ne les repoussons pas, mais donnons de grand cœur ce que nous pourrons, suivant nos moyens. Je ne crois mieux finir ce petit article, qu'en citant la belle chansonnette suivante, qui rend si bien toute ma pensée :

" Voici l'hiver et son triste cortège,
Les malheureux souffrent beaucoup l'hiver.
Contre leurs maux il faut qu'on les protège,
Il fait si froid dans leur foyer désert !
Accomplissons l'ordre de la nature,
Donnons, donnons pour les êtres souffrants.
Comme aux oiseaux Dieu donne la pâture,
Donnons surtout pour les petits enfants.
La charité, du pauvre entend la plainte,
Elle console et calme ses douleurs,
Et poursuivant sa tâche noble et sainte,
Du malheureux elle sèche les pleurs,
Imitons-la, secourons la misère.
Tout est compté là-haut, rien n'est perdu ;
Et ce qu'on donne au malheureux sur terre,
Au ciel un jour par Dieu sera rendu !
Va, charité, vierge pure et féconde,
Va, cours porter tes bienfaits en tout lieu...
Et que ta voix répète par le monde :
Qui donne aux pauvres prête à Dieu ! "

Un mot d'Hygiène.

J'ai été très flatté d'avoir été nommé, dernièrement, au bureau de direction qui s'occupe des embellissements de notre ville, déjà si "*joliette.*" Cependant, avant de tracer de beaux parcs, planter des arbres et des fleurs, il y a trois choses principales qu'on devrait faire sans délai et qui sont, à mon avis, d'une importance majeure. Et d'abord, il faudrait *de toute nécessité* faire disparaître une des plus grandes nuisances de la ville, nuisance qui menace la santé de tous les citoyens—je veux parler des fosses d'*aisance* ouvertes—et il faut bien en parler *ouvertement*, puisqu'elles existent encore dans une ville progressive comme la nôtre, pourtant ! En passant par certaines rues, en pénétrant dans plusieurs ruelles, on est presque asphyxié par les odeurs méphitiques qui s'échappent de ces cloaques pestilentiels ! Et on ne fait que passer !....que dire donc des malheureux locataires qui vivent à dix pas de cette infection ? Vraiment, c'est révoltant ! Je ne comprends pas qu'un propriétaire *humain* puisse posséder de telles immondices !....

En second lieu, il est grand temps que la ville fasse ériger des bains publics. C'est si facile ici, puisque nous sommes presque entourés d'eau. Il devrait y en avoir au moins trois : deux sur le St. François, un dans le quartier nord et l'autre au sud ; le troisième, sur la rivière Magog, dans le quartier ouest. Je concède que les gens riches, qui ont des baignoires dans leurs maisons, peuvent s'en passer ; d'ailleurs, qui les empêche de pousser une *pointe* vers les

plages *fashionables* de nos nombreux lacs, du St. Laurent, et même de l'Atlantique? Mais les prolétaires, les misé-reux, tous les pauvres enfin, qui vivent à l'étroit avec leurs familles, souvent nombreuses, dans deux, trois ou quatre petits appartements, pensez-vous que ces braves gens n'ont pas besoin de prendre de bains? Ce sont eux surtout qui, après une journée de labeur, dans les manufactures, les usines, les boutiques, etc., devraient se laver à *grande eau* tous les soirs.

Troisièmement, en arrivant à Sherbrooke, surtout du côté de Brompton, les étrangers sont étonnés, *épouvantés* même, m'a-t-on dit, car ils s'imaginent approcher de la montagne Pelée! En effet, ils aperçoivent les longues cheminées des usines qui lancent des tourbillons de fumée; ils entendent les cris stridents des *sifflets* de nombreuses manufactures et, "horribile visu!" ils voient des *déchets* de toutes sortes qui encombrent les terrains qui bordent la voie ferrée, depuis les petites poudrières et presque jusqu'à la gare! Ont-ils raison de craindre une *éruption* quelconque? Plusieurs se hâtent de continuer leur route; si quelques-uns s'arrêtent quelque temps *chez nous*, ils ne sont guère rassurés quand ils font un *tour* de ville, car certaines rues surtout sont littéralement couvertes de pierres plus ou moins concassées. Il y a certainement négligence quelque part de ce côté-là. Notre ville est bâtie sur le roc, je n'en doute pas, mais une fois que les rues sont aplanies, il me semble que les voitures de la corporation ou autres ne devraient pas semer, à droite et à gauche, une quantité innombrable de gros cailloux.

Je ne ne veux pas déprécier la ville que j'habite, depuis 21 ans, et comme dit la chanson: "C'est là que je veux vivre, aimer et mourir!" mais que chacun fasse sa quote-part et que tout le monde se donne la main pour l'embellir.

Lettre d'Europe, 1900.

Mon cher rédacteur,

Fidèle à la promesse que je vous ai faite, à mon départ pour l'Europe, je vous envoie quelques mots par la première malle.

Rien d'intéressant pour vous et vos lecteurs dans le trajet de Sherbrooke à New-York.

A 10 h. a. m., le 28 juin, nous nous embarquons pour la France, à bord du magnifique bateau français "L'Aquitaine." Ce navire, construit par les Allemands, portait autrefois le nom de "Normania." Il fut vendu au gouvernement espagnol, pour le transport des troupes à Cuba, pendant la guerre hispano-américaine. La Compagnie Française-Transatlantique, qui en fit ensuite l'acquisition, l'a repeint et emmenagé à neuf. Il ne reste plus guère que les peintures à fresques du salon qui rappellent encore son origine allemande.

Nous sommes à peu près neuf cents passagers à bord, à part les 360 employés, qui tous, du commandant au marmiton, sont d'une exquise politesse. La nourriture est excellente et le bon vin français en abondance. Après deux jours, tout le monde se connaît à bord. J'ai eu le plaisir de faire la connaissance de plusieurs personnes distinguées de presque toutes les parties du globe : M. Maritche, Français de cœur comme moi, mais émigré à la Nouvelle-Orléans, Son Honneur le juge Rost, le Dr. LaRue et Mme LaRue, M. Novion, tous du même pays ; le Dr. Renaud, de Détroit ; le Dr. Durant, de New York ; M. J. Fernand Pons,

riche planteur de Cuba, qui s'est pris d'amitié pour les petits Canadiens ; Son Excellence M. Cambon, ambassadeur de France aux Etats-Unis, qui a joué un rôle proéminent en signant, pour l'Espagne, le traité de paix de Washington ; M. Gibson, du département du trésor des Etats-Unis ; M. Teplow, consul russe à New York, et le général Pargond. Du Canada, j'ai connu les Révds MM. Magnan et Dequoy ; M. Filteau, de *La Patrie*, Montréal ; M. Champagne, député des Deux Montagnes, tous gais compagnons, et combien d'autres ! Mais, *the last but not the least*, MM. les délégués boers, avec lesquels j'ai parlé bien souvent du Transvaal. A notre départ de New York, un comité des citoyens est venu souhaiter " bon voyage " à ces messieurs, en présentant à Mme Fisher, qui accompagne son mari, un immense panier de fleurs surmonté des drapeaux américain, transvaalien et orangien. Amère dérision ! voilà tout ce que ces bons Boers rapportent de la libre Amérique : quelques roses qui seront fanées demain, des souhaits de " bon voyage " avec les sympathies du peuple, mais du gouvernement !... rien !

M. Wessels, oncle du président Styn, avec lequel j'ai beaucoup causé, m'a montré plusieurs photographies de Mafeking, Ladysmith, Prétoria, Bleomfontein, etc.; il parle très-bien l'anglais, il m'a dit que les Boers n'avaient jamais eu plus de 35,000 hommes à opposer à 250,000 Anglais. Nous mourrons jusqu'au dernier, avant de perdre notre liberté, me dit-il. Si nous, citoyens du Canada et sujets britanniques, ne pouvons prendre fait et cause pour ces hommes, dont l'énergie fait l'admiration du monde entier, nous ne pouvons nous empêcher de rester étonnés devant ces héros qui ont osé tenir tête au lion britannique ! M. Wessels est un colosse aux traits énergiques, aux yeux noirs perçants qui doivent ressembler à des yeux de tigre des jun-

gles, dans l'ardeur du combat. Eh bien ! le croiriez-vous ? je l'ai vu pleurer durant la traversée.—Qu'avez-vous ? lui demandai-je un jour.—" Ah ! me répondit-il, voyez-vous ces deux fillettes assises là-bas avec leur mère ? elles me rappellent beaucoup mes enfants bien-amées," et il éclata en sanglots. C'était à fendre le cœur, et je crois que nous avons fait chorus, Leblanc, Dastous et moi ; c'était une faiblesse bien pardonnable, n'est-ce pas ? Un quart d'heure après cette petite scène, je croisai mon nouvel ami boer à tribord, le sourire aux lèvres et un regard de tendresse dans les yeux.

Dans la nuit de samedi à dimanche, par un épais brouillard, tout à coup nous entendons le cri de détresse de la sirène. En un instant tout le monde est sur le pont ; l'anxiété est peinte sur toutes les figures. Qui a-t-il ?—Nous venons d'échapper à un grand désastre, nous dit un des matelots ; nous avons failli venir en collision avec un autre paquebot. En effet, nous traversions en ce moment le sillage du navire qui avait dû passer à 50 pieds de nous. S'il nous eût touchés, nous aurions probablement eu une répétition du désastre de la " Bourgogne." N'est-ce pas que nous l'avons échappé *belle ?* Après cet incident, je n'ai pas dormi de la nuit. Comme j'aurais voulu me voir couché bien chaudement, dans mon lit, dans ma chère ville de Sherbrooke !

" Vaste océan, solennelle étendue,
Immensité des vagues sans repos !
Combieu de fois ma pensée éperdue
S'est élancée au-delà de tes flots."

Oui, c'est beau l'océan, mais c'est effrayant parfois ; je regarde autour de moi : rien, rien que l'immensité ! notre gros bateau de près de 600 pieds de longueur n'est qu'une coquille ballottée par les vagues sans cesse en mouvement ! au-dessus de nos têtes, l'immensité aussi des espaces sans fin ! Pauvre humanité, qu'es-tu donc en présence de toutes ces grandeurs ?

PROP. DES
PÈRES OBLATS
EGLISE ST. PIERRE
MONTRÉAL

Excursion de la Presse.

DE SHERBROOKE À HALIFAX.

Mon cher rédacteur,

Inutile de vous dire que je suis forcément obligé d'être laconique dans les quelques notes que je vous envoie,—quitte à vous donner force détails à mon retour, si le cœur vous en dit.—Parti de Sherbrooke, le 13 au matin, par notre ligne favorite, le "Québec Central," avec les membres de l'excursion de la presse de nos beaux Cantons de l'Est, j'arrivai à Lévis à 1 h. p. m. Le Grand Tronc entra en gare quelques minutes après, avec son contingent de Richmond, à la tête duquel était notre ami, le populaire député de Richmond et Wolfe, M. Stenson, Mme Stenson, et M. Lance, du *Times*, digne président de l'Association. Un magnifique dîner nous attendait au restaurant de Lévis, où nous fîmes la rencontre de M. Price, agent des voyageurs de l'Intercolonial, qui nous guide et nous accompagne tout le long du voyage. Les autorités de l'Intercolonial ont mis un magnifique *char palais* à la disposition de nos membres, et ont poussé la complaisance jusqu'à nous faire accompagner par un de leurs plus aimables employés qui se multiplie pour nous rendre le voyage plus agréable. A Trois-Pistoles, M. Lavigne, restaurateur émérite, nous avait préparé un souper digne de Gargantua. De Trois-Pistoles à Métis, le trajet est vraiment superbe. Notre train file à toute va-

peur, en serpentant le long de notre majestueux St. Laurent. A Métis, on quitte le fleuve géant pour entrer bientôt dans la province sœur, le Nouveau-Brunswick, et de là vers le pays aimé d'Evangéline.—Le temps se passe très agréablement ; chacun est obligé, qui, de chanter une chanson, qui, de faire un petit discours de circonstance, qui, de raconter une bonne histoire ou de....je vous le donne en quatre, je vous le donne en cent : " go dry ! " c'est-à-dire que celui qui ne peut ni chanter, ni raconter, doit rester *à sec—sine vino.*

Enfin, le 14, vers 11 h. a. m., on aperçoit le second " Gibraltar canadien," car, malgré certaines prétentions, je ne puis concéder que Québec ne vient pas au premier rang. Cependant, Halifax est admirablement bien située et défendue par des fortifications imposantes. Sur l'île George et l'île McNab se trouvent d'excellents forts surmontés de canons modernes, paraît-il, qui pourraient *semer la mort* sur des vaisseaux ennemis qui voudraient entrer dans la rade. Cette baie, comme le havre de Québec, peut contenir la plus grande flotte du monde. La citadelle, qui se trouve presque au centre de la ville, occupe une très *forte* position ; elle ressemble un peu à celle de Québec par ses tranchées, ses bastions, etc. Il y a une garnison de trois mille hommes. On croit ici qu'Halifax est imprenable. C'est une ville admirablement située, mais qui a une apparence un peu *antique.* Elle compte 45,000 habitants. Les maisons de briques, de pierre ou de bois ont un air de vétusté et sale qui fait mal à voir. Le charbon mou qu'on y brûle fait perdre beaucoup à la beauté des édifices (car il y en a de vraiment beaux), sur lesquels il dépose une couche de suie. La cathédrale St. Patrice, où j'ai été entendre la messe, ce matin, est superbe ; c'est une magnifique construction en pierre de taille jusqu'au clocher inclusivement. Le parlement est aussi

un bel édifice. La Chambre du Sénat renferme plusieurs portraits à la peinture à l'huile, grandeur naturelle, de personnages célèbres : Lord Cornwalis, fondateur d'Halifax ; des reines Charlotte, Caroline et Victoria ; du roi Guillaume I, du roi Edouard II, etc. Le bureau de poste est aussi un superbe monument. Le jardin public est féerique ; on prétend ici qu'il n'y a rien de mieux à New York. Un collége catholique, un orphelinat, un hospice pour vieillards et infirmes, tenus par les Sœurs du Mont St. Vincent. L'hôpital général est magnifiquement situé et très-complet ; on y a pris des idées pour notre cher hôpital de Sherbrooke.

Il y a un système parfait de tramways électriques.

J'aurais encore une foule de choses à vous dire, mais je suis harrassé et vos lecteurs le seront peut-être encore plus que moi quand ils m'auront lu. Je vous écrirai de Sydney ou de Charlottetown.

A *reviderlo !*

DE HALIFAX À SYDNEY.

Dans ma dernière lettre, j'ai oublié de vous dire que j'ai vu "l'Indiana," le plus grand vaisseau de guerre américain, dans le bassin de radoub d'Halifax. On dit que le gouvernemet des Etats-Unis paie $800.00 par jour pour l'usage du bassin. J'ai remarqué à Halifax, dans la salle du Sénat, une plaque commémorative de la prétendue découverte du Canada par Cabot. C'est vraiment drôle de voir comme ces bons Anglais cherchent à tout s'approprier. Ici, cependant, ils ont réfléchi 400 ans avant de croire qu'ils étaient réellement les *découvreurs* du Canada ; ils n'ont pas coutume de tant se gêner.

All on board ! Tout le monde *en voiture* pour Sydney ! Notre même char de Lévis, bien capitonné, bien propre, nous attend à la gare. MM. Lyons et Price, de l'Intercolonial, font admirablement bien les choses ; impossible d'être plus aimables que ces messieurs. Je dois ici féliciter les autorités de l'Intercolonial de l'urbanité de ses employés en général, et de ces deux messieurs en particulier. Nous voyageons en vrais Pachas, quoi ! Le sifflet de notre locomotive fait entendre son cri strident aux hospitaliers habitants de Truro, jolie ville de 6,000 habitants, où nous passons 1 ½ heure à visiter. Un *hourrah* frénétique nous salue à notre arrivée. Les messieurs de la presse locale avaient télégraphié d'avance qu'ils nous feraient faire une promenade en voiture, à travers leur ville et leur admirable parc naturel. Truro est à 215 milles de Sydney. Il y a un grand nombre de jolis villages et de petites villes échelonnés le long de la route que nous suivons : New Glasgow, Antigonish, siège d'une évêché catholique, etc.

A 105 milles de Truro, on rencontre Tracadie, et à un mille plus loin, Monastery Station, où est le monastère des Trappistes, petite construction en bois, couverte et lambrissée en bardeaux, comme sont d'ailleurs la plupart des maisons de la Nouvelle-Ecosse et du Cap Breton, et même d'Halifax. A côté d'une construction de ce genre, et souvent en ruine, s'élève un superbe édifice en pierre, c'est curieux. En passant près du monastère, nous apercevons 7 ou 8 pères et frères travaillant à la moisson. Nous les saluons, mais eux ne lèvent pas même la tête et continuent leur travail, sans plus s'occuper de nous. Que sommes-nous pour ces hommes vertueux qui ont tout quitté pour cette solitude ? Que leur importe les vains bruits de la terre ? Nous continuons notre course vagabonde à toute vapeur, pendant qu'eux marchent lentement, mais sûrement vers le ciel !

Priez, hommes de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. Au revoir, là-haut, où j'espère vous rencontrer un jour !

A 6 h. p. m., nous arrivons à Mulgrave, jolie ville sise sur le détroit de Canso, que nous traversons en bateau jusqu'à la Pointe Tupper,—notre char, placé sur une espèce de chaland ou radeau, remorqué par le traversier qui nous transporte sur le rivage du Cap Breton, j'allais dire sur la rive Bretonne, hélas ! Quatre-vingt-douze milles nous restent à parcourir avant d'arriver à Sydney. De la Pointe à Tupper à Grand Narrows, où nous soupons, le pays paraît bien pauvre ; par-ci, par-là, on aperçoit une assez jolie ferme, mais le plus souvent on ne voit que de pauvres cabanes. C'est presque la même chose jusqu'à Sydney. Mais de l'eau, mais de l'eau, qu'il y en a, mon Dieu ! des lacs partout, semés d'îlots à profusion. Nous arrivons à Sydney à 9 h. p. m., harrassés, moulus *sur tous les sens*. Ce n'est pas surprenant, après une course échevelée de près de mille milles, presque s'en désemparer. Sydney, bâtie sur une presqu'île, est une belle petite ville de 4,000 habitants, possédant de bons hôtels, entr'autres l'hôtel Sydney et l'hôtel Cabot, bâtis sur un quai ; un palais de justice, une belle église catholique, un couvent des Sœurs des SS. Anges, un bureau de poste qui ne le cède en rien à celui de Sherbrooke, un hôpital de marine, etc. Malheureusement, il n'est guère facile de visiter, car il pleut à torrents ; on se croirait aux jours *néfastes* du déluge. Le vent souffle avec violence ; les vagues viennent, en mugissant, frapper le pied de l'hôtel Cabot, qui tremble sur ses fondations. Quelqu'un, effrayé de cette tempête, nous dit : " Nous allons périr ici ! " " Que craignez-vous ? " lui dis-je, " l'hôtel Cabot n'abrite-t-il pas le représentant du *Progrès de l'Est* de Sherbrooke ! "

Demain, nous filerons à toute vapeur sur le célèbre lac

Bras d'Or, qui sépare l'île du Cap Breton en deux parties, par le canal St. Pierre.

Au revoir, à Charlottetown.

DE SYDNEY À CHARLOTTETOWN.

Avant de continuer mes notes de voyage, je dois faire apologie aux habitants du Cap Breton, pour ce que j'ai dit de leur pays ; l'Intercolonial parcourt la plus triste région de l'Ile. A notre départ de Sydney, par le bateau "Marion," nous traversons à North Sydney, jolie petite ville de 3,500 habitants. On voit là tout un système de petits chars, d'élévateurs, etc.; ces élévateurs, chars, etc., ont coûté $2,000,000, paraît-il. C'est une des plus grandes mines à charbon du monde entier ; on travaille sous la baie jusqu'à deux milles de distance. Notre bateau "Marion" tourne bientôt le cap et entre dans le fameux lac Bras d'Or. Je ne puis vous décrire convenablement ce lac enchanteur dans le peu de temps que j'ai à ma disposition. C'est plutôt une succession de grands lacs couverts d'îles innombrables. Souvent on longe les côtes, sur lesquelles on voit de jolis villages et des terrains qui paraissent très-bien cultivés. Un révérend abbé, que je rencontre sur le bateau, me dit que la population de l'Ile est d'à peu près 100,000 âmes, dont environ 60,000 catholiques—la plupart descendants d'Acadiens.

Nous arrivons à Mulgrave à 8 h. p. m. Le lendemain matin, à 10 h., nous montons sur le magnifique steamer "Halifax" et nous filons vers Charlottetown, sur l'Ile du Prince Edouard. Nous sortons bientôt du détroit de Canso, pour entrer dans la baie St. Georges et de là dans le détroit de Northumberland. Nous avons une journée magnifique. —Vous ai-je dit, qu'avant de quitter le détroit de Canso, on aperçoit sur la rive des jalons qui nous montrent où passe

le cable transatlantique ? Sydney est le poste le plus avancé de cet immense *serpent* océanique.—L'Atlantique est calme comme un miroir. Notre vapeur laisse derrière lui un sillon blanc, qui produit un joli effet sur cet immense nappe d'eau bleuâtre. O mon Dieu, que vous êtes grand dans vos œuvres ! qu'on se sent petit sur cette mer sans fin ! Que serait-ce donc si votre juste colère soulevait cet abîme ? Nous arrivons à Charlottetown à 6 h. p. m. Charlottetown est une très-belle ville de 12,000 habitants. Les rues sont très-larges et bordées d'arbres magnifiques. L'évêché catholique est un superbe édifice en pierre, à cinq étages. Nous allons, mon confrère et moi, faire une visite à Sa Grandeur Mgr McDonald, qui nous a très-bien reçus et fait visiter sa cathédrale en construction qui, terminée, coûtera 150,000 piastres. Il y a ici un joli petit hôpital tenu par les *sœurs* de nos bonnes Sœurs grises de Sherbrooke, même costume, même affabilité, c'est à s'y tromper. J'ai remarqué, entr'autres édifices, les bâtisses du parlement, en pierre grise, qui occupent le centre d'un immense carré rempli de fleurs et d'allées superbes ; de chaque côté du parlement, mais dans le même carré, s'élèvent le bureau de poste et de la douane et, de l'autre, le palais de justice ; ces deux derniers bâtisses sont en pierre rougeâtre. Les autorités de la ville nous ont fait faire une longue promenade en voiture, dans leur parc, jusqu'au réservoir qui se trouve à trois milles plus loin. Un peu en deça, se trouve l'engin qui sert à pomper l'eau du réservoir et à la refouler ensuite vers la ville. Tout ce système a coûté $200,000 ; cependant l'eau est à très-bon marché. Ce qui coûte $20 à $25 par année à Sherbrooke, ne coûte ici que $12 à $15. Nos bons édiles de la capitale des Bois Francs feraient bien de venir étudier, sur place, la manière de fournir à leurs commettants de la bonne eau à *bon marché*.

Nous partirons demain matin pour St. Jean, N. B., par les chars de l'Ile du Prince Edouard, P. E. I. RR., qui traversent l'île d'un bout à l'autre.

Au revoir ! à St. Jean, N. B.

DE CHARLOTTETOWN À ST. JEAN.

Encore une de mes épîtres, que vous devez trouver bien ennuyeuses, mais c'est la dernière avant mon retour à mon "cher chez moi." Il fait bon de voir du pays, mais on pense souvent aux absents, je vous l'assure.

Nous partons de Charlottetown, Ile du Prince Edouard, à 6½ h. a. m., le 21, par les chars de l'Ile, qui nous transportent à Summerside. De là, nous montons sur le magnifique bateau à vapeur, le "Northumberland," pour traverser le détroit du même nom, jusqu'à Pointe du Chêne, au Nouveau-Brunswick. A la Pointe, nos mêmes chars palais, "Miramichi" et "Dalhousie," sont traînés par un train spécial qui nous mène à toute vitesse jusqu'à St. Jean.

St. Jean est réellement une très belle ville. Les rues sont spacieuses, bordées d'arbres et très-bien éclairées à la lumière électrique. La cathédrale catholique a une belle apparence extérieure, mais l'intérieur est sombre. Le palais épiscopal serait un ornement pour n'importe quelle ville.

Il y a ici de beaux édifices : la banque du Nouveau-Brunswick, la banque de Montréal fait honneur au nom qu'elle porte, la banque de la Nouvelle-Ecosse, le palais de justice, le bureau de poste, mais surtout la douane, style renaissance, est une bien belle construction.

J'ai visité l'hôpital civique, construit sur un plan nouveau, surmonté d'une haute tour, avec escalier en spirale, au sommet de laquelle nous avons une vue splendide, car

cette tour domine toute la ville. De magnifiques panoramas se déroulent devant nous, n'importe de quel côté que se dirigent nos regards. Ici, c'est le port avec de nombreux vaisseaux de tous genres ; là, des villas féériques, demeures des heureux de ce monde ; là-bas, abrité par un bosquet, comme pour faire une tache au tableau, on aperçoit une longue construction de brique, asile des misères humaines : "c'est la maison des pauvres." Heureuse soit la ville qui donne un asile à l'infortune ! Béni soit le riche qui secoure la misère d'autrui !

J'ai été visité le magnifique pont suspendu, pour voitures et piétons, qui se trouve à côté du pont du Canadien Pacifique, et qui a 450 pieds entre les deux arches.

Les Sœurs de la Charité ont un orphelinat ici ; il y a aussi un couvent des Sœurs du Sacré-Cœur.—Somme toute, St. Jean est une bien plus jolie petite ville qu'Halifax.

Il ne me reste que quelques notes à ajouter avant de fermer cette dernière lettre. Savez-vous qu'à l'Ile du Prince Edouard, si justement appelée "le jardin du golfe St. Laurent," on mangeait des fraises cueillies le 20 courant ? il paraît que les fraises se récoltent du 25 juin à la fin d'août ; c'est incroyable.—L'Ile du P. E. possède un beau collége classique, catholique, bien entendu, le collége de St. Dunstan, affilié à l'Université Laval. J'y ai rencontré un prêtre canadien-français, le Rév. M. Gauthier.

Il me fait peine de quitter les Provinces Maritimes sans avoir vu Louisbourg, qui n'est qu'à 40 milles de Sydney, et Grandpré, d'où ont été chassés nos malheureux Acadiens. Mais, heureusement, j'ai acheté tous les pamphlets et gravures qui parlent si éloquemment de ces deux endroits, si chers à tout cœur canadien-français.

Il me reste à remercier, au nom du journal que je représente, si mal, hélas ! il me reste à remercier, dis-je, les autorités de toutes les lignes de chemins de fer, de bateaux, etc., etc., qui nous ont reçus avec tant d'affabilité, transportés pendant ce long voyage de trois mille milles quand nous serons de retour à Sherbrooke.

Nous partons cet après-midi pour une excursion sur la fameuse rivière St. Jean, N. B. Ce soir, nous prendrons l'Intercolonial pour retourner chacun dans nos pénates.

Au revoir !

ÉCHOS DE L'EXCURSION AUX PROVINCES MARITIMES.

Dans ma quatrième et dernière lettre, datée de St. Jean, N. B., je vous disais "adieu," il me semble ; mais en rappelant mes souvenirs, très-agréables d'ailleurs, je m'aperçois que j'ai fait plusieurs *gros oublis*.

Permettez-moi d'abord de remercier M. D. McMananmy pour son généreux envoi de *médecines patentées* qui, prises modérément, ont conservé tout notre monde en parfait état de santé, le long du voyage. Je dois aussi un *gros merci* à M. W. R. Webster pour ses superbes cigares "El Presidente" et "Jose ma Garcia," que nous avons reçus à titre gracieux. L'arôme de ces purs havanes, joint au parfum des "Pharaohs," de M. Payne, de Granby, n'ont pas peu contribué à chasser l'air méphitique de la vapeur et à chatouiller agréablement le nerf olfactif des messieurs, et même des dames qui nous faisaient souvent le plaisir d'une visite dans notre *Eldorado*.

Nous n'avons rencontré partout que gracieusetés ; tout le monde semblait s'être donné la main pour nous combler de politesses. M. W. A. Brennan, éditeur-propriétaire du *Journal* de Summerside, Ile du Prince Edouard, nous a ac-

compagnés une partie du voyage, ainsi que M. Logan, M. P. pour le comté de Cumberland, et Madame Logan.

M. le maire de St. Jean, N. B., M. le lieutenant-colonel Markham, M. Richard O'Brien, etc., ont été très-affables pour les excursionnistes. Ces messieurs, avec les membres de la presse locale, nous ont fait faire une magnifique excursion sur la rivière St. Jean, et nous ont servi des cigares et des rafraîchissements à bord.

Il y a, à St. Jean, un splendide club où tous les membres de *notre parti* avaient leurs entrées libres. Plusieurs des excursionnistes ont profité de cette bonne aubaine.

M. Ellis, M. P., de St. Jean, nous a donné, dans sa magnifique résidence, une grande réception, le soir de notre départ. Mme Ellis, M. le député, son mari, et leurs fils nous ont reçus royalement. C'est là qu'ont eu lieu les présentations de petits cadeaux, offerts par les membres de l'excursion de la presse, à MM. J. M. Lyons, G. W. Robinson, W. J. Price, de l'Intercolonial, et à l'affable conducteur de nos chars palais, M. Hughes. M. le maire de St. Jean était présent et nous a fait un joli discours ; il a été particulièrement flatteur pour les Canadiens-français.

Notre voyage n'a été qu'une série d'ovations, d'une province à l'autre et d'une ville à l'autre.

La tempête que nous avons eue, à Sydney, nous a empêchés d'aller visiter Louisbourg, mais je vous assure que nous y avons passé le temps agréablement. Les jeunes se sont mis dans la tête de faire subir un procès à notre joyeux et digne président, M. Lance, parce qu'il avait laissé faire un peu trop de tapage dans notre char, et pour plusieurs *autres chefs* d'accusation. L'hon. M. Murray, premier-ministre de la Nouvelle-Ecosse, était le juge en chef, assisté de MM. M. T. Stenson, W. E. Jones et E. R. Smith, comme

juges adjoints. M. L. A. Bélanger était le shérif ; M. Paquette, greffier ; M. E. J. Bédard, habile avocat de Richmond, agissait comme substitut du procureur général ; M. l'avocat Logan, M. P., défendait l'accusé. Le jury avait été choisi parmi les dames mariées, à la demande de l'accusé, qui voulait être jugé par *ses pairs*. Mesdames Lyons, Ball, Stenson, Chalmers, Morehouse, Bélanger, Shurtleff, Lance et Shearer trépignaient du plaisir d'avoir enfin l'occasion de juger *un mari*. Le prisonnier, à la barre, protesta énergiquement de son innocence qui, d'ailleurs, était empreinte sur sa bonne grosse figure réjouie. Plusieurs témoins furent entendus qui, tous, parlèrent en faveur de l'acquittement immédiat de l'accusé ; mais le jury semblait l'avoir condamné d'avance, car, malgré l'habile défense de M. le député de Cumberland, M. Lance fut déclaré coupable de trop de galanterie envers les demoiselles de l'excursion, etc., etc. M. Bédard, dont l'éloquence est bien connue, n'a pas peu contribué à faire rendre ce verdict si peu attendu ; ses traits d'esprit, ses fines réparties ont fait rire l'auditoire jusqu'aux larmes.

Après douze jours de promenade, d'excursions et d'amusements de tous genres, il fallut enfin penser au retour. Mon brave compagnon, qui avait eu pour moi une sollicitude toute paternelle, ne paraissait pas bien désireux de revenir au pays ;—ça se comprend, puisqu'il n'avait pas, comme moi, *quelqu'une* qui épiait son retour. Cependant, j'acquiesçai à sa demande de bonne grâce et nous décidâmes de visiter les amis de la Rivière-du-Loup ;—j'espérais qu'il y découvrirait quelque joli minois qui lui tomberait dans l'œil,—ce qui n'a pas manqué d'arriver, *soit dit entre nous*. Comment pourrait-il en être autrement, quand on connaît les charmantes demoiselles de Fraserville ? Nous avons été visiter la " Pointe " et Cacouana, les deux endroits les plus

fashionables des bords du St. Laurent, la " Pointe " surtout, couverte de jolis cottages, où l'aristocratie de Québec, Montréal et Ottawa vient passer la belle saison. Mon *vieux* compagnon était tout émerveillé de ce qu'il *voyait*, et je le *voyais rajeunir à vue d'œil*, surtout quand il jetait un regard du côté de sa charmante compagne de gauche. Bref, je crois que mon vieil encroûté de célibataire est *bien pris* cette fois ! Chut ! ne lui dites pas.

Au revoir !

Concert.

Mercredi prochain, le 18 courant, nous aurons la bonne fortune d'entendre, à la "Salle des Arts," un joli concert préparé sous l'habile direction de Mme C. Beaudoin, notre "Albani sherbrookoise." On chantera, entr'autres jolies choses, un petit opéra tout-à-fait mignon, inédit à Sherbrooke : "Une promenade de Marie Stuart," l'infortunée reine-martyre, la belle et douce Marie de France, devenue reine d'Ecosse pour son malheur !

Cet opéra a été chanté devant plusieurs têtes couronnées : la dernière fois en 1885, devant Leurs Majestés François-Joseph d'Autriche et sa malheureuse épouse, qui fut depuis si bêtement assassinée !

J'ai lu cette belle composition et assisté à une répétition ; je puis donc vous garantir que personne, même sans goût prononcé pour la musique, ne s'y ennuiera : c'est beau du commencement à la fin, mais il y a surtout des scènes charmantes et tout-à-fait pathétiques.

Il faut encourager nos jeunes amateurs qui se donnent tant de trouble pour nous amuser. C'est le dernier concert de la saison ; profitons-en, avant d'aller prendre nos ébats, qui à Montjoie, qui aux eaux salées, qui au petit lac Magog, à Hatley-Nord ou ailleurs. Nous passerons une agréable soirée, tout en contribuant à une œuvre de charité, car je sais que c'est le but de ce concert.

Liberté, Fraternité, Egalité.

Trois mots magiques qui ont fait verser bien des pleurs et aussi bien du sang !.... Ah ! je les ai vus gravés en lettres flamboyantes au frontispice du palais Bourbon, le capitole de la ville lumière, de la ville incomparable, Paris la belle ! Leurs rayons lumineux devraient se répandre sur la France entière pour dire à tous ses enfants : vivez heureux, soyez libres, la République vous protège ! Mais, amère dérision, suprême ironie ! cette liberté tant vantée n'est, pour un grand nombre de citoyens, et des meilleurs, que le plus dur des esclavages !

Est-ce vrai ? veuillez me répondre, bonnes Sœurs des pauvres, qui faites si généreusement le sacrifice de votre vie ; petits Frères ignorantins (*sic !*) qui enseignez, cependant, avec tant d'abnégation aux fils de vos bourreaux à les aimer, à les respecter ! Daignez me répondre, clergé modèle, qui, à l'exemple du Divin Maître, irez quand même absoudre vos persécuteurs au moment suprême !

Que se passe-t-il donc dans la Patrie de nos ancêtres que j'ai appris à aimer sur les genoux de ma mère ? Ah ! voilà qu'un nouveau fléau de Dieu passe sur la belle France pour la purifier sans doute ! Quelques vandales, armés de haches et de piques, enfoncent les couvents et les cloîtres ! Honte et déshonneur à ces dignes fils d'Attila, qui sèment feu et flammes et qui s'attaquent surtout à de saintes femmes sans défense ! Ah ! les braves *chevaliers !*....

Est-ce que tout citoyen en France n'a plus droit à un coin de terre, à un asile quelconque ? Oui, mais pas les prêtres qui suivent leurs frères pas à pas, du berceau à la tombe, les aidant, les encourageant à supporter les épreuves de la vie ! Pas les sœurs qui savent si bien adoucir les derniers moments des malheureux qui agonisent !

Quels sont donc ces monstres à face humaine qui prennent ainsi plaisir à martyriser leurs concitoyens ? C'est le renégat *Peigne* et consorts qui trônent un moment ! Mais j'entrevois déjà leur chute, qui sera ignominieuse, quand se réveillera la nation, la plus chevaleresque du monde. Les héroïques Bretons, dont j'ai l'honneur de descendre, se lèvent comme un seul homme pour défendre leur religion outragée ! Honneur à vous, fiers enfants de l'Armorique, défendez vos autels, le Dieu des Francs est avec vous !

Loin de moi de vouloir prêcher la révolte contre l'autorité établie de par la volonté du Dieu des armées ; non, non, mais peut-on appeler *francs* Français, ces Nérons modernes qui se plaisent à tyranniser leurs frères au nom de *Liberté*, *Fraternité*, *Egalité !* . . . .

Lors de mon passage à Paris, j'ai été témoin d'un petit incident assez drolatique : Un gamin des rues se disputait avec un garçonnet de son âge venant d'Alsace. A bout d'arguments, le petit Parisien dit à l'autre—suprême injure :—" Un Français, toi, jamais ! *t'es Prussien !* " . . . .

Et moi, je dirai aux infâmes qui font pleurer leur Mère, la fille aînée de l'Eglise : des Français, vous, jamais ! nouveaux boxeurs, vous êtes des. . . .des *chenapans !* Ainsi vous juge l'univers entier.—J'ai dit.

Excursion de la Presse.

DE SHERBROOKE À MUSKOKA.

Mon cher rédacteur,

Je voulais venir vous dire bonjour avant aujourd'hui, mais le temps *m'a fait défaut ;* belle excuse, n'est-ce pas ?

Notre brave chapelain vient de réciter le chapelet avec sa petite colonie ; je m'empresse de vous écrire un mot avant le dîner, car nous devons chanter les vêpres à 3 h. p. m. Nous n'avons pas entendu la messe, *faute* d'église.

Partis de Sherbrooke à 3 h. p. m., vendredi, nous prenions possession de notre char palais "Nubie" à 10½ h. p. m. Il n'y avait guère de *Nubiens* à bord, si ce n'est mon *copain* et moi ; mais, Dieu merci, nous ne sommes pas des noirs bien dangereux.

La pensée des grévistes m'a bien un peu empêché de dormir, cependant nous n'en avons rencontré aucun. En me réveillant, vers les 4 h., j'aperçus, par la fenêtre de ma cabine, une magnifique nappe d'eau qui s'étendait à perte de vue. De prime abord, je croyais rêver, je me frottais les yeux. Où suis-je donc ? me dis-je ; tiens, c'est mon beau St. Laurent *d'en-bas* de Québec ! Mais ne voilà-t-il pas que j'entends une voix rauque qui me crie : "Arrive-t-on à Toronto ?" C'était encore mon vieux *copain* qui *jasait* en rêvant ; pour le coup, je reprends mes sens. Cette

mer que je vois n'est qu'un *fournisseur* de notre fleuve géant, c'est le fameux lac Ontario, que notre train, lancé à toute vapeur, longe en serpentant jusqu'à la belle ville de Toronto, rivale de Montréal.

Nous arrivons à notre deuxième étape par un temps radieux. L'hôtel Arlington, où nous logeons, est vaste et bien emménagé, les employés sont polis. Après le déjeûner, nous prenons le chemin de ceinture qui fait le tour de la ville, en passant par les rues Sherbourne, Queen, King, Yonge, etc., qui sont très longues et plantées de beaux arbres. La cathédrale catholique est un magnifique temple en briques blanches, avec coins en pierre de taille qui produisent un très-joli effet. Parmi les beaux édifices sont le Knox College, l'Université de Toronto, l'hôpital, le Temple Building des Forestiers Indépendants, les bâtisses du Parlement, etc., etc. En somme, je crois que les Torontoniens ont droit d'être fiers de leur belle cité.

A 11.30 h. a. m., nous prenons le train rapide pour Gravenhurst, d'où nous nous embarquons sur le bateau "Medora," de la compagnie de Muskoka. Du quai à Port Cockburn, au fond du lac Joseph, on compte 45 milles en droite ligne, mais quels détours nous faisons ! à peu près 75 milles.

Après le dîner, à bord, nous ne pouvions nous lasser d'admirer le magnifique panorama qui se déroulait devant nos yeux éblouis. Sur les lacs Muskoka, Rosseau et Joseph, que nous traversons successivement, s'élèvent ici et là, des îlots enchanteurs de 3, 4, 5, 10, 15 ou 20 acres, couverts d'arbres magnifiques, à l'ombre desquels on a construit de jolis cottages, résidences d'été des heureux de Toronto. Et ne croyez pas qu'il n'y en a que 3 ou 4, mais on les compte plutôt par centaines. C'est vraiment féérique.

Outre les beautés des paysages qui se succèdent sans cesse, nous trouvions le moyen de nous amuser sur notre bateau. Nous avions un feu roulant de bons mots et de fines réparties, tantôt en anglais, tantôt en français. Les chansons dans les deux langues, chantées en chœur, avec entrain, émerveillaient les employés du bateau. Avant d'arriver à Port Cockburn, on entonne l'*Ave Maris Stella ;* il était 10½ h. du soir. De loin, on voyait les nombreuses lumières de l'hôtel, qui, comme un phare lumineux, servaient de guide à notre pilote.

On a rencontré ici, aujourd'hui, un ancien député, M. Cockburn, qui a donné son nom à la jolie place d'eau où nous sommes maintenant. Ce monsieur nous fera visiter demain différentes villas jusque près de la Baie Georgienne. Il a mis son yacht à notre disposition ; vous voyez que nous sommes chanceux.

Je regrette de ne pouvoir mieux représenter votre intéressant journal. Malgré l'air des lacs, que je respire à pleins poumons, je suis un peu fatigué après notre voyage de deux cents lieues, sans désemparer.

Je vous tire ma révérence et vous dis au revoir, aux chutes Niagara.

BEAUMARIS.

Je ne puis m'empêcher de vous écrire un mot, avant de de me rendre aux chutes, où je vous avais donné *rendez-vous*. Comme je vous l'ai dit, je crois, le premier des lacs Muskoka est à une distance de près de 120 milles au nord de Toronto. La compagnie du Grand Tronc, qui a si gracieusement mis un de ses meilleurs chars-palais à la disposition des excursionnistes, de Sherbrooke à Toronto, nous a conduits jusqu'à Gravenhurst, où nous avons pris le joli "Muskoka," un des nombreux bateaux de la compa-

gnie de navigation des lacs du même nom. A bord de ce bateau, nous faisons connaissance du gérant-général, M. Cockburn, ex-M. P., dont les manières distinguées font tout de suite deviner l'*homme du monde*. Je n'entreprendrai pas de vous décrire ces lacs merveilleux ; Muskoka, *Rosseau*, ou mieux Rousseau, et Joseph, mais je vous dirai seulement que c'est une succession de nappes d'eau parsemées d'îles et d'îlots, sur lesquels on compte plus de 400 cottages habités pendant la belle saison par des *Américains*, des Torontoniens et des touristes de presque toutes les parties des Etats-Unis et du Canada.

Outre ces cottages, il y a un grand nombre d'hôtels très confortables, entr'autres ; l'hôtel "Summit," sur la pointe Cockburn, propriété de MM. Fraser & Fils, qui sont de vrais *gentlemen*. C'est là que nous avons passé le dimanche et chanté les vêpres, le 18 courant, dans la grande salle du vaste hôtel, en présence de nos amis de croyances différentes. Lundi, nous nous rendions à l'hôtel "Monteith," dirigé par les MM. du même nom, à une distance d'à peu près 15 milles, je crois. Nous y passons la nuit. Le lendemain, grâce à l'amabilité de M. Cockburn, nous nous remettons en route *sur l'eau* pour aller visiter Bracebridge, fameux village de 3,000 habitants, situé sur la rivière Muskoka, près de jolies chutes qui forment un pouvoir d'eau splendide, aussi puissant que celui de la rivière Magog, à Sherbrooke. M. le secrétaire de la municipalité, au nom du maire absent, entouré de nombreux citoyens, nous présente une jolie adresse. Le Rév. Père Cullins, curé catholique, nous est présenté et nous accompagne plus tard jusqu'à Beaumaris, à l'hôtel où nous sommes dans le moment, à 12 milles de Bracebridge. Une douzaine de voitures avaient été mises à notre disposition pour visiter la ville,

qui possède les plus grandes tanneries de l'Amérique et un moulin à scie modèle.

Après avoir visité toutes les industries de Bracebridge, nous retournons à notre bateau ancré dans le port. Il paraît que les fameux lacs Muskoka étaient jadis une partie du pays des Hurons, qui seraient bien étonnés, j'en suis sûr, s'ils pouvaient revenir voir le changement qui s'est opéré, depuis que les hommes pâles se sont emparés de leurs terres.

L'hôtel Beaumaris, où nous sommes logés, est la propriété de M. E. Prowse, qui est peut-être Proulx, en *canayen*, mais passons.

Muskoka est un nom qui vient évidemment des sauvages hurons. Le nom de lac *Rosseau* vient, dit-on, d'un nommé Rousseau, qui a osé le premier s'établir sur le bord de ces lacs sauvages. Ça ne serait pas surprenant, car les nôtres ont pénétré partout, bien avant les autres nationalités : témoins, nos hardis voyageurs qui ont parcouru toutes les vastes régions de l'Ouest. Le lac Joseph, lui, porte le nom d'un de nos nombreux missionnaires infatigables qui quittaient tout : parents, amis, pays civilisé, pour s'enfoncer dans de sombres forêts, parmi les bêtes sauvages, et au milieu de peuplades plus sauvages encore, pour les évangéliser.

A une heure p. m., nous reprenons les chars au quai de Muskoka pour revenir à Toronto, en longeant le fameux lac Simcoe. Sur la Baie, est bâtie en amphithéâtre la jolie ville de Barrie, qui ressemble beaucoup à notre Sherbrooke.

Au revoir.

TROISIÈME LETTRE.

Je vous disais, dans ma dernière lettre, que nous étions en route pour revenir à Toronto, après avoir parcouru en tous sens les fameux lacs Muskoka. A notre retour à l'hô-

tel Arlington, où nous avons nos quartiers-généraux, M. J. T. Johnston, le spirituel et habile gérant de la "Toronto Type Foundry Co.," nous propose de nous conduire dans un magnifique yacht, au club nautique "Royal Canadian," sis sur une petite île enchanteresse, à peu près deux milles de la ville. Il va s'en dire que la proposition est acceptée avec enthousiasme par tous les membres de l'excursion. Ce club spacieux, splendidement emménagé, est entouré de plates-bandes ornées de fleurs rares et protégé, le jour, des rayons trop ardents du soleil, par de magnifiques arbres qui, le soir, tamisent agréablement l'éclat trop brillant des nombreuses lumières électriques qui éclairent le môle, le port et la ville. Ce club est certainement un des plus beaux de l'Amérique du Nord. Il y eut musique, chansons, discours et un goûter superbe. Les touristes canadiens-français chantèrent "La Marseillaise" et "Brigadier" avec entrain, et les amis de Toronto d'applaudir à outrance.

A 7 h. a. m., le 22, nous prenons passage à bord du vapeur "Chippewa" pour les chutes. Le lac Ontario est une des plus petites mers intérieures, cependant il a une largeur de 45 milles! De l'autre côté du lac, nous montons en chars électriques qui longent la rivière Niagara jusqu'aux chutes du même nom. Le monument de Brock, héros de la guerre de 1812, s'élève majestueux sur le sommet de la falaise de Queenston. L'électrique part à toute vitesse, en suivant les sinuosités de cette rivière unique au monde, encaissée entre deux blocs énormes de calcaire et de granit, et dont les eaux verdâtres se précipitent, en mugissant, comme pour se frayer un chemin plus *vaste* dans ces *vastes* gouffres taillés par les cyclopes d'antan, *mythologiquement* parlant.

De loin, on aperçoit une bande sombre qui a l'apparence d'une corde immense reliant les deux rives. A mesure

qu'on approche, cependant, cette illusion fait place à la réalité ; ce qui paraissait comme un gros câble, d'abord, se dessine mieux et on reconnaît bientôt le fameux pont suspendu, œuvre du génie de l'homme, faible étincelle du génie du Créateur. Mais quelle est cette vapeur blanche qui flotte là-bas sur les flots verts ? Ah ! quel aspect ! quelle grandeur et quelle majesté ! Que l'homme se sent petit en présence de cette merveille : les chutes Niagara !.....

Notre char s'arrête sur le bord d'un rocher gigantesque, surplombant le gouffre sans fond ! On descend aux pieds des chutes au moyen d'un ascenseur. Il y a là un petit bateau, " Maid of the Mist," (La fille des brouillards) sur lequel les touristes, avides d'émotions, vont faire une promenade sur cet abîme sans cesse agité. Quel beau spectacle, mais quel serrement de cœur on doit éprouver ! Je ne me sentais pas la force d'entreprendre ce périlleux voyage, malgré les instances de mon compagnon ; je me contentai donc d'admirer en silence ! Avant de descendre, on revêt un costume spécial en caoutchouc et il faut être accompagné d'un guide. C'est grandiose ! on a devant soi le gouffre, et au-dessus, à une faible distance, une masse d'eau énorme qui nous éclabousse en tombant. Quel beau, mais quel terrifiant spectacle ! Un faux pas, et tout serait fini ! Devant cette merveille de la nature, je ne puis que répéter avec le poëte :

" L'immensité, les cieux, les monts, la plaine,
" L'astre du jour qui répand sa chaleur,
" Les sapins verts dont la montagne est pleine
" Sont ton ouvrage, ô divin Créateur !
" Humble mortel, devant l'œuvre sublime,
" A l'horizon quand le soleil descend,
" Ma faible voix s'élève de l'abîme,
" Monte vers Toi, vers Toi, Dieu tout-puissant !
" Je crois en Toi, Maître de la nature,
" Semant partout la vie et la fécondité.
" Dieu tout-puissant qui fis la créature,
" Je crois en ta grandeur, je crois en ta bonté !

Nous revenons à Toronto, le soir, à 8 heures. Le lendemain matin, à 9.30 heures, nous allons visiter la ville en compagnie des échevins Steiner et Graham, qui avaient mis plusieurs voitures à la disposition des touristes. Nous visitons d'abord l'hôtel de ville, qui sera sans contredit, une fois achevé, un des plus beaux du continent ; il devra coûter entre 2 et 3 millions. M. le maire de Toronto nous y attendait pour nous souhaiter la bienvenue. Les bâtisses du parlement local forme un corps de bâtiments très-imposants. L'Ecole Normale est certainement un modèle du genre ; les avenues qui y conduisent et les magnifiques parterres qui l'environnent, sont de toute beauté. Cette école possède un musée superbe qui ne le cède guère à celui de New York.

Mon confrère et moi allons, dans l'après-midi, visiter l'Hôpital-Général, qui est très-vaste et très-bien entretenu. L'Hôpital St. Michel, tenu par les Sœurs St. Joseph, est plus petit, mais aussi sur un bon pied.

A 9.30 h. p. m., nous reprenons le train pour Gananoque, d'où nous repartons, le lendemain, à 6 h. a. m., par le vapeur " Corsican," pour descendre le fleuve jusqu'à Montréal. Ici, encore, on se trouve en présence d'une belle nature, embellie, si possible, par les mains de l'homme. En effet, sur les Mille-Iles, à travers lesquelles passe fièrement (il n'est pas Corse pour rien !) notre joli vapeur de la compagnie Richelieu, s'élèvent ici et là, non plus des villas comme sur les îles des lacs Muskoka, mais de véritables châteaux du moyen-âge et même *fin-de-siècle*, car chaque heureux propriétaire de ces palais, tout en pensant au confort, a aussi visé à l'originalité.

Vers les 7 h. p. m., nous sautons les fameux rapides de Lachine, après avoir passé ceux des Cèdres, etc. C'est vrai-

ment *émotionnant !* Enfin, nous voilà encore une fois dans notre bonne ville de Montréal, où nous prenons un excellent souper à l'hôtel Queen, puis nous nous remettons en route pour Sherbrooke. Hourrah pour *chez nous !*

J'aurais voulu vous donner plus de détails sur cette belle excursion, mais le temps me fait défaut. On vous en reparlera d'ailleurs dans les " Echos " du voyage.

Le Bazar de 1901.

L'année dernière, à pareille époque, la bonne Sœur St-Charles, que tous ont connue et aimée, trottinait allègrement ici et là pour le bazar. Elle n'est plus ; mais, du haut du ciel, elle doit connaître les besoins des membres souffrants de Jésus-Christ et intercéder pour eux auprès de ce bon Maître. Le vide causé par sa mort a été rempli, de nouvelles ouvrières travaillent avec ardeur à leur œuvre si noble et si belle : le soulagement des misères inhérentes à notre faible nature. Les pauvres et les malades de la ville ont revu la même robe de bure pénétrer dans leurs foyers, le même cœur tendre et compatissant s'informer, avec sollicitude, de leurs besoins. Il y aura toujours des Sœurs St-Charles tant que durera la religion, et cette religion divine, fondée par Dieu lui-même, ne mourra jamais ! Mais il y aura toujours aussi des pauvres et des riches, c'est une des lois fondamentales et nécessaires pour l'harmonie qui doit exister dans la grande famille humaine ; diront ce que voudront les *égalitaires* et les *utopistes* de toutes sortes. Mais, s'il doit y avoir des riches et des pauvres, il incombe à ceux-ci le devoir, oui, le devoir impérieux de secourir ceux-là.

La saison des fleurs vient de finir, elle a été bien courte, hélas ! surtout pour les pauvres. Ces malheureux vont souffrir encore cet hiver ; le charbon et le bois seront rares pour eux qui n'auront pas toujours l'argent pour se les pro-

curer ! Gravons bien dans nos cœurs ces belles paroles d'un poëte :

" Voici l'hiver et son triste cortège,
Les malheureux souffrent beaucoup l'hiver ;
Contre leurs maux il faut qu'on les protège,
Il fait si froid dans leur foyer désert !
Accomplissons l'ordre de la nature,
Donnons, donnons pour les êtres souffrants.
Comme aux oiseaux Dieu donne la pâture,
Donnons surtout pour les petits enfants !

La charité, du pauvre entend la plainte,
Elle console et calme ses douleurs,
Et, poursuivant sa tâche noble et sainte,
Du malheureux elle sèche les pleurs !
Imitons-la, secourons la misère.
Tout est compté, là-haut, rien n'est perdu ;
Et ce qu'on donne au malheureux sur terre,
Au ciel un jour par Dieu sera rendu ! "

Oui, ce qu'on donne aux pauvres nous sera rendu par Dieu, n'en doutons pas. Ce Dieu puissant, qui a créé toutes les richesses que nous voyons, ne peut-il pas les distribuer à ceux qui s'efforcent de faire un peu de bien à ses membres souffrants ?

Ecoutons cette autre plainte d'un malheureux vieillard :

" Pauvre abandonné sur cette terre,
L'âge m'oblige à tendre la main....
Prenez en pitié ma douleur amère ;
Donnez, donnez au vieillard un morceau de pain !
Vous qui vivez, vivez dans l'opulence
Regardez quelle est ma souffrance !....
Souvenez-vous que pour les cieux,
Qui donne aux pauvres prête à Dieu !.... "

Oui, prêtons à Dieu pendant qu'Il nous en donne encore le temps. Y a-t-il une plus grande jouissance sur terre que celle que procure la charité ? pour moi je n'en connais point.... et je voudrais être riche, oui, riche à millions, pour soulager ces milliers, et même ces millions d'êtres humains qui endurent chaque jour, de par le monde, les affreux tiraillements de la *faim !* Quelle douleur angoissante que celle causée par la *faim* inassouvie ! il n'y a pas de dou-

leur comparable à celle-là !.... Et dire que chacun de nous pourrait, avec un peu de son superflu, soulager la misère de cette pauvre mère, épouse d'un mari ivrogne et dénaturé, de ces chères petites créatures qui souffrent et agonisent sur leur grabat, dans un infect taudis !

Tous les citoyens d'une ville ne sont pas toujours au courant des souffrances qu'endurent ses plus pauvres habitants ; mais qu'ils demandent au clergé, aux prêtres et aux médecins, qui pénètrent un peu partout, et ils leur diront les drames de misère qui se passent souvent à côté des palais !

Ces citoyens ne peuvent pas toujours faire l'aumône avec discernement ; car, il faut l'avouer, à la honte de l'humanité, il y a de mauvais pauvres à *face humaine* qui volent, ivrognent et font pis encore !

Nous avons, au milieu de nous, de nobles femmes qui tendent chaque jour à la perfection, qui visitent aussi bien la mansarde que la somptueuse demeure ; qu'elles soient nos mandataires, donnons-leur généreusement, au bazar, le 21 courant et les jours suivants.

Elles ne viennent à peu près qu'une fois l'an nous demander l'aumône pour nos pauvres, et nous sommes certains qu'elles ne dépenseront pas follement l'obole que nous leur donnerons.

Au bazar, en foule....au bazar ! au bazar ! que ce soit le cri de ralliement de toute la ville de Sherbrooke pendant la semaine du 21 octobre.

Feue Sœur St. Charles.

Entendez-vous ? le glas funèbre sonne lentement au beffroi ! Mais, c'est le glas des morts ! Oui, c'est le glas de cette femme de bien que tous ont connue et aimée. C'est le glas de Sœur St. Charles ! O mort impitoyable ! tu n'as donc d'égard pour personne ? Pourquoi avoir ravi sitôt cette bonne mère aux pauvres, aux malades et aux orphelins ! *Transiit bene faciendo ;* oui elle a passé en faisant le bien. Qui comptera jamais tous les pas que cette bonne Sœur a faits pour les pauvres, si ce n'est son ange gardien ? Que de familles dans la détresse elle a soulagées, que d'orphelins elle a recueillis, pendant ses quinze ans d'apostolat dans notre bonne ville de Sherbrooke !

Tous les jours, pendant le beau temps ou la tempête, on rencontrait Sr. St. Charles, sa besace d'une main, remplie de petites délicatesses pour ses pauvres et ses malades —et son chapelet, de l'autre, implorant la miséricorde divine pour un malheureux *endurci.* Cette bonne Sœur pénétrait partout où il y avait des souffrances à soulager, dans la somptueuse demeure comme dans la mansarde. Les douleurs morales, qui sont parfois les plus cuisantes, la touchaient autant que les douleurs physiques : aussi, avait-elle toujours un bon mot d'encouragement pour toutes les misères inhérentes à notre pauvre nature.

" C'est une Mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie
Ses bras qui les ont bercés ! "

Oui, bonne mère St. Charles, du haut du ciel, veillez sur vos petits orphelins qui le sont doublement aujourd'hui ; veillez sur vos pauvres qui ne vous verront plus ; veillez sur les malades que vous avez tant de fois consolés ; veillez sur tous les malheureux auxquels vous enseigniez si bien la résignation chrétienne.—Et vous, courage, bons pauvres, le Seigneur a rappelé à lui sa Servante, mais il reste encore de ces femmes héroïques qui soulageront vos douleurs. La robe de bure de la Sœur Grise que vous avez appris à respecter vous restera familière. Une brave est tombée sur le champ d'honneur, mais dix se lèvent déjà pour la remplacer.

Ainsi se renouvellera la phalange sublime tant qu'il y aura des misères à soulager.

R. I. P.

Disgracieux.

Généralement, chacun aime à vanter son pays et ses belles, et je suis un de ceux-là ; mais, enfin, il y a des bornes à la patience humaine ! Je dis donc, sans autre préambule, que les rues de la ville sont dans un état disgracieux, oui, tout à fait disgracieux ! au point que les étrangers qui la traversent n'en reviennent pas de leur surprise, et avec raison. Où sont donc nos édiles qui ont signé le célèbre *pacte* avec la Compagnie des chars urbains ? Sont-ils à cinq pieds sous la neige, sous le fameux *remblai* qui borde, dans toute sa longueur, le non moins fameux chemin de ceinture ?

Que dire du talus sur le chemin de Lennoxville ? Ce chemin servait autrefois de promenade fashionable à nos bons citadins ; il est aujourd'hui impraticable, surtout en hiver.

J'ai vu, de mes yeux *vu*, que, pour aller à Lennoxville, il fallait absolument passer sur la voie des chars urbains, ou sinon *embourber* son cheval, voilà ! Pareille chose ne serait tolérée dans nulle autre ville qu'à Sherbrooke. Que dire aussi des environs de la gare " Union " ? Qui est responsable de l'état de choses actuel : les compagnies de chemins de fer, la ville, ou la Cie des chars urbains ? Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir, mais je constate *de visu*, que deux voitures ne peuvent se rencontrer de front, et pour cause : banc de neige qui borde le trottoir de la gare, d'un

côté, et ligne urbaine de l'autre. Cela est encore disgracieux pour les *responsables*. On répondra peut-être : il faut s'attendre à ces désagréments, après une tempête de neige. Après une tempête, soit ; mais non pendant trois semaines ou un mois de beau temps. Il n'y a pas d'excuses qui tiennent ; il faut être *décents partout*, *surtout* dans les rues, comme dirait M. le Chef. Allons, citoyens, vous payez vos taxes, je suppose, puisque notre généreux conseil augmente le salaire de ses employés assez souvent, et se paye même le luxe de faire des cadeaux à vos dépens ? Eh bien ! alors, vous avez droit que l'on ne nous fasse pas casser le cou, chose qui arriverait cent fois par jour, sans l'extrême prudence des conducteurs de voitures. Si le nouveau conseil ne fait pas plus pour nos rues que son ou ses aînés, qu'on le change ; qu'on n'élise que des *automédons* et nous aurons le *règne* des beaux chemins.

A bon entendeur, salut !

Le Bazar de 1902.

Encore le bazar ! Mais oui, mes bons amis, toujours le bazar qui aura lieu à la salle St. Joseph, dans la semaine du 13 octobre courant. Est-ce trop d'une fois par année, quand il s'agit de faire un peu de bien à nos pauvres, à nos malades, à nos infirmes nécessiteux ?.... Non assurément ; aussi, suis-je certain que chacun de nous voit arriver cette semaine d'aumônes et d'amusements avec plaisir. Nos bonnes Sœurs Grises vont jubiler, elles aussi, car elles savent par expérience qu'elles ne font pas en vain appel à notre charité ! Leurs cœurs de femmes et de *mères* vont tressaillir de joie, en pensant à tout le bien qu'elles pourront faire, pendant l'hiver qui nous menace déjà, avec l'obole du pauvre aussi bien qu'avec la belle offrande du riche. A l'œuvre donc, mesdames, sous la direction de votre habile présidente ; un petit sourire à droite et à gauche, un de ces sourires gracieux qui délie le cordon de la bourse de vos maris, de vos frères et même de vos simples connaissances. Je sais par moi-même que la plus *laide* portion de l'humanité ne peut résister aux charmes de la plus *belle*. Ne vous gênez pas, "demandez et vous recevrez," je ne vous dit que ça, certain d'avance que les hommes, avec leur galanterie proverbiale, ne me feront pas mentir.

Il y a de ce temps-ci, à l'hôpital, beaucoup d'êtres souffrants, et combien d'autres y seraient admis, si les Révérendes Sœurs pouvaient seulement les loger ; mais il n'y a pas

de place : la maison est remplie du rez-de-chaussée aux mansardes, il faut donc nécessairement bâtir au plus tôt. Que tout le monde offre son obole, et plus tard, quand nous aurons le magnifique hospice projeté, chacun de nous pourra dire : " J'ai aidé, moi aussi, à construire cet asile où tant de misères sont et seront soulagées ! " N'est-ce pas que nous serons fiers de notre œuvre ?....

J'ai été témoin, ces jours-ci, à l'hôpital, d'une petite scène bien touchante : un petit orphelin s'en va mourant ; l'ange de la mort plane déjà sur son petit lit blanc, si bien entretenu par une bonne Sœur, qui a pour ce cher déshérité une vraie tendresse de mère. L'enfant souffre sans se plaindre—la Sœur lui a dit d'imiter le petit Jésus !—Ce petit *homme* pourrait, sur ce point, faire la leçon à bien des hommes ! il disait à la Sœur : " Ma Sœur, vous dites que le ciel est bien beau, je veux bien y aller moi aussi, au ciel, pour connaître ce petit Jésus que vous m'avez appris à aimer, et pour revoir petite maman ; mais, s'il vous plaît, ma Sœur, gardez-moi toujours avec vous, je ne veux pas qu'on me porte en terre, j'aurais trop froid cet hiver !...." O candide naïveté de l'enfance, comme son bon ange devait sourire en entendant ces mots, et comme il devait déjà tresser la couronne de ce petit martyr ! Il est mort depuis. Qui a appris à ce pauvre petit *bossu*, perclus dans tous ses membres, endurant parfois des souffrances atroces, qui lui a appris, dis-je, à se résigner ainsi ? Une Sœur Grise, une de ces nobles femmes qui ont tout quitté pour consacrer leur vie à adoucir les souffrances de leurs semblables ! Allez, mes Sœurs, continuez l'œuvre si belle que vous avez entreprise ; laissez les méchants ou plutôt les sots vous calomnier, soyez toujours le bon Samaritain qui console ceux qui pleurent. Méprisez, non, plaignez plutôt les malheureux qui vous injurient ; un jour viendra peut-être (il est déjà venu !) où un

prétendu heureux de la terre, un de vos détracteurs,—châtiment ou plutôt clémence du ciel—viendra expirer sur un lit d'hôpital ! Oh ! c'est alors que la chance sera belle de vous venger !....Que dis-je ?....oui, oui, de vous venger ! mais de vous venger à votre manière, le crucifix à la main, le sourire aux lèvres, le regard tourné vers le ciel et le pardon *dans* le cœur !.... Vous êtes de la grande famille humaine, mes Sœurs, vous n'avez donc pas une nature angélique et il n'est pas surprenant que la chair se révolte quelquefois, mais comme vous travaillez généreusement à la dompter ! Je dis cela pour ceux qui répètent : " Bah ! les Sœurs, ce sont des femmes comme les autres ! avec elles, il faut de l'argent et toujours de l'argent !...." Et pour qui donc cet argent, s'il vous plaît ? Pour nourrir et vêtir nos pauvres, pour élever en chrétiens les petits malheureux qui n'ont plus de mère !....et je vais vous le prouver. Voici, à peu près, le nombre considérable de personnes qui ont été admises à l'hôpital depuis le dernier bazar : vingt-sept invalides ; deux cent cinquante-trois malades ; trente-neuf orphelins ; cent trente-deux malades pensionnaires ; de plus, 767 repas donnés aux pauvres, et 2,169 visites faites en ville par les Sœurs, aux pauvres comme aux riches ! Jugez vous-mêmes de la somme de travail que tout cela a nécessité ! et il a fallu nourrir tout ce monde ; pour moi, c'est merveilleux !....

Appelez-vous cela "l'amour de l'argent ?" Voyons, soyons sincères. Une Sœur est toujours bien mise ; voulez-vous dire par-là qu'elle porte des robes de soie ou de satin ? non, non, moi qui coudoie les Sœurs tous les jours, je vois souvent mille reprises dans leurs robes de bure ! Comme elles sont ingénieuses, ces bonnes Sœurs, elles paraissent toujours propres, bien souvent avec une robe de 5, 10, 15 ans et plus ! je le sais....et le jure, entendez-vous ?

Nous avons des Sœurs de quatre ordres différents, en ville ; partout, vous trouverez la même économie, le même esprit de sacrifice, le même dévouement : ne travaillent-elles pas toutes pour le même Maître ?

J'ai entendu dire (peut-être par des femmes !) qu'une femme qui se dévoue vaut dix hommes ; je le crois, (un peu par galanterie).

Eh bien ! messieurs les hommes, faisons comme d'habitude la plus douce part : donnons, donnons généreusement ; qu'y a-t-il de plus doux que de donner quand on le peut, et surtout pour faire des heureux ! Ce faisant, nous prouverons à ces Dames que nous pouvons aussi nous dévouer, *à notre manière.*

En foule donc, au bazar, j'y convoque le ban et l'arrière-ban de toute la population masculine, pour prendre d'assaut la salle St. Joseph, qui sera bien défendue, je vous en réponds. Emparons-nous des listes qui sont si habilement préparées par ces Dames, qu'elles les multiplient à l'infini ! mais avec beaucoup de munitions dans notre gousset et un peu de bonne volonté, nous en viendrons à bout.

Congrès National

À SPRINGFIELD, MASS.

Mon cher rédacteur,

J'avais une bien fausse idée de ce que font les nôtres, aux Etats-Unis, avant de les voir à l'œuvre. Je suis enchanté de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. On se croirait vraiment en plein Montréal, le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Imaginez une procession *monstre* de Canadiens-français de toutes les parties de la Nouvelle-Angleterre ; chaque société a sa bannière et son riche costume particulier. Il y avait une dizaine de fanfares venues des villes voisines.

A 8 heures a. m., Sa Grandeur Mgr Beaven, évêque de Springfield, chanta la grand'messe et M. l'abbé Caisse fit un sermon des plus patriotiques. L'éloquent prédicateur a su toucher les cœurs de son auditoire, en nous parlant de nos frères des bords enchantés du St. Laurent, du respect que nous devons avoir pour le nom que nous portons. "Canadiens-français, noblesse oblige," s'est-il écrié. "Nous sommes les descendants d'une noble race, race de héros s'il en fût ! Nous devons donc nous respecter ; c'est le meilleur moyen de nous attirer les sympathies et le respect des autres races qui composent la grande nation américaine."

Notre *seconde* Albani, Mlle Eugénie Tessier, s'est fait

entendre à l'Offertoire. Elle a chanté délicieusement, assistée d'un chœur puissant.

Après la messe, à 11 heures a. m., tous les délégués se sont rendus à l'hôtel de ville, où l'hon. M. W. P. Hayes, maire de Springfield, leur a souhaité la bienvenue ; il le fit en termes bien sentis. Il rappela les gloires de la France, l'aide puissante que la jeune République a reçue d'elle à plusieurs époques, surtout lors de la déclaration de l'indépendance. "LaFayette et Rochambeau, dit-il, ont été les bras droits de l'immortel Washington." Ce maire américain aime les Canadiens.

J'oubliais de vous dire que la première motion du Congrès fut proposée pour stigmatiser l'attentat odieux commis contre le digne et respecté citoyen américain, le grand McKinley, premier magistrat de son pays.

Très-bien, Canadiens, mes frères, vous avez fait votre devoir de citoyens de notre voisine et vous avez bien mérité de vos amis du Canada. Nous sommes fiers de vous, au pays !

Après ces devoirs accomplis, les différents comités se sont mis à l'œuvre ; je vous tiendrai au courant.

Au revoir.

DEUXIÈME LETTRE.

Tous les journaux quotidiens ont donné des rapports plus ou moins longs des grandes assises nationales qui ont eu lieu à Springfield ; il semble donc que je devrais rester coi et ne pas venir de nouveau vous entretenir de choses qui sont déjà du domaine du passé. Cependant, permettez-moi de vous faire part de quelques-unes de mes impressions.

Et d'abord, j'ai eu le plaisir d'assister au magnifique concert donné par des artistes canadiens-français, dans l'im-

mense salle de l'hôtel de ville, décorée avec un goût exquis. Le drapeau tricolore se déroulait artistiquement, à côté du drapeau étoilé, tous deux abritant dans leurs plis le castor industrieux du Canada et l'aigle majestueux de la grande République. De nombreuses devises, entourées de guirlandes ornaient les murs de la salle. Entr'autres, j'ai remarqué celles-ci : " L'union fait la force ; " " Notre foi, notre langue et nos lois ; " " Franc et sans dol ; " " Se chercher et s'unir ; " " Gesta Dei per Francos ; " " Affirmons-nous ; " " Aidons-nous les uns les autres ; " " Fais ce que dois ; " " Dieu le veut," etc., etc.

Il y aurait bien des choses à dire sur chacune de ces devises, mais le temps me fait défaut.

Dieu le veut ! Oui, il veut que plus d'un million de nos frères soient disséminés dans les différents états qui composent la grande et puissante nation américaine ! Il ne manque pourtant pas de terres fertiles au Canada, réchauffées par les rayons du même soleil ! Plusieurs écrivains ont déjà essayé d'expliquer, avec plus ou moins de succès, cette anomalie de l'émigration des nôtres aux Etats-Unis. Pour ma part je ne ferai aucun commentaire et je me contenterai de dire : Dieu le veut !

Le lendemain, 2 octobre, les différents comités se mirent à l'œuvre et tout marcha rondement sous l'habile présidence du Dr Larue, de Putnam, Conn. On parla d'abord de l'utilité de la naturalisation de nos frères aux Etats-Unis. J'avais toujours cru que c'était une démarche imprudente, mais je crois maintenant qu'ils ont raison de se faire naturaliser ; ils deviennent par là plus influents et peuvent occuper certaines charges importantes, qu'ils n'auraient pu obtenir sans être citoyens américains. Mais ce qui m'effraye pour l'avenir, c'est que, si un jour il y avait conflit en-

tre les Etats-Unis, d'une part, l'Angleterre et partant le Canada, de l'autre, les Canadiens, devenus Américains, seraient forcés de combattre leurs frères du Canada ! Espérons que le Dieu de toute justice ne permettra jamais cet horrible fratricide ! !. . . .

Vint ensuite la question vitale pour nos nationaux de là-bas : " Notre langue et notre religion." C'est une question de vie ou de mort ! Je ne parle pas ici de la vie matérielle, mais bien de la vie religieuse nationale. Dans l'ancien Testament, on lit que Moïse, à la tête des Hébreux, s'efforça de les diriger vers la terre promise. Aujourd'hui, comme en ces temps reculés, il faut au peuple, en outre des souverains temporels, des guides spirituels pour le conduire sûrement au port, à cette terre promise qui n'est pas de ce monde ! Heureusement, ces excellents guides, nouveaux Moïses, n'ont jamais fait défaut à nos chers émigrés. Je pourrais vous citer des centaines de noms de bons prêtres qui ont suivi et qui suivent encore les nôtres pas à pas, mais, pour aujourd'hui, je ne mentionnerai que le nom du vénérable vétéran du clergé canadien aux Etats-Unis, de ce beau vieillard à longue barbe et aux cheveux blancs, ressemblant aux patriarches bibliques, le Rév. Père Gagné, curé de l'église St. Joseph à Springfield, Mass., où a été chantée la grand'-messe de la convention. Cet apôtre, qui évangélise ses frères depuis plus d'un tiers de siècle, est connu et respecté dans toute la Nouvelle-Angleterre. Il y en a bien d'autres qui marchent sur ses traces, *ad majorem Dei gloriam !*

Si quelquefois, par hasard, on sacrifie *au veau d'or* là-bas, ce n'est pas la faute du clergé. *Errare humanum est !* Oui, il est humain de se tromper, mais il est divin de pardonner. Dieu le veut encore ! et toujours vous trouverez des prêtres pardonnant les erreurs des leurs et s'efforçant de les ramener au bercail.

On a voulu insinuer, si je ne me trompe, que les écoles catholiques aux Etats-Unis ne valaient pas les écoles publiques. Je ne partage pas cette opinion, pas plus pour les écoles des Etats que du Canada. Nos grands hommes canadiens-français, orateurs sacrés ou profanes, tant du Canada que de la république voisine, ne le cèdent en rien aux grands hommes des autres nationalités ; ceux-là ont suivi le cours classique de nos collèges, tandis que ceux-ci ont fait leurs classes dans le *High School*. Voyez la différence. Nos femmes écrivains, canadiennes-françaises qui ont étudié dans nos couvents, sont-elles inférieures aux autres qui ont étudié dans les écoles publiques? Non, mille fois non! En général, elles ont plus de religion. Oh! la religion, comme elle est vilipendée un peu partout ; cependant il en faut beaucoup pour supporter les épreuves de la vie! Vous voyez rarement des suicides parmi les bons catholiques. On reproche aux sœurs, aux prêtres, aux frères, d'enseigner trop de catéchisme et pas assez de calcul....Erreur! Enseignez à l'enfant à connaître son Dieu, à respecter les lois de son pays natal ou adoptif, et le reste lui sera donné comme par surcroît, s'il est intelligent.

Il faut autre chose à l'esprit que "*business* et *business*, toujours!" Faites traduire les classiques, enseignez la philosophie au jeune homme : c'est la gymnastique de l'âme. Naturellement, il faut le préparer aux diverses luttes de la vie. Je voudrais bien développer ma pensée plus au long, mais j'y reviendrai plus tard.

Somme toute, je crois que le congrès de Springfield produira de bons résultats.

Il y aurait bien des choses à dire aussi sur les griefs des nôtres contre une certaine partie du clergé irlandais ; je vous en parlerai dans une autre causerie.

Nos pauvres Institutrices !

Est-ce un bon titre ? je le crois....pauvres, elles le sont doublement, les malheureuses jeunes filles vouées à l'enseignement primaire. Je vais vous le prouver.—Prenez une famille d'ouvrier, ou de cultivateur, par exemple, qui, à un moment donné, découvre chez leur fillette un talent plus qu'ordinaire, l'envoie au couvent ou à l'école normale, pendant 3, 4 à 6 ans peut-être ; paie, pour chaque année scolaire de 10 mois, de 100 à 150 dollars, et encore faut-il que la jeune fille soit économe si elle veut attacher les deux bouts, comme on dit. Si cette élève apprend la musique vocale,—pourquoi pas ? *si elle a de la voix*—la musique instrumentale, le dessin, etc., le tout compris peut se monter de 150 à 200 piastres sans *fafiner !* Je parle des couvents ordinaires ; mais si l'on fait le choix d'un couvent *fashionable*, les dépenses se monteront bel et bien de 200 à 300 piastres pour le même temps.—Est-ce vrai ? personne n'osera le nier !....Dans le premier cas, 6 ans d'études égalent $600 à $900 ; dans le second, $1,200 à $1,800.—Ah ! mais c'est sérieux, cela !

Ses études finies, je suppose que notre fille est pourvue d'un diplôme et cherche une position dans l'enseignement. Ah ! pauvre enfant, je vous plains !....fussiez-vous ma nièce, ma sœur, ma fille même, j'aimerais mieux vous voir servante dans une bonne maison à 15, 12, 10 et même 6 piastres par mois, car au moins, en sus de votre salaire, vous

seriez bien nourrie et *blanchie*.—Oui j'aimerais mieux vous voir fille de *charge* qu'institutrice ! Se rend-on bien compte, *en haut lieu*, de ce qui se passe dans la plupart de nos campagnes ? non, je ne le crois pas, ou bien, on ne veut pas s'occuper d'une des classes les plus utiles de la société ! Je voudrais bien savoir pourquoi on ne prend pas les moyens de remédier à un état de choses si révoltant ! On me répondra, je suppose : nous n'avons rien à faire à cela, c'est aux commissaires de chaque municipalité de régler cette question d'intérêt local. Peut-être ; mais s'il y a des commissaires assez inhumains, oui, inhumains, je maintiens le mot, pour faire faire la classe à une pauvre enfant pour 6, 8, 10 à 12 piastres par mois (15 et 18 sont l'exception)—il doit y avoir quelque part dans le pays des hommes qui s'occupent des intérêts scolaires ! Oui il y en a, je le sais, et je sais aussi que ces MM. font quelquefois placer une maison d'école dans un endroit plutôt que dans un autre, etc., etc.; enfin, font les lois que MM. les commissaires sont obligés d'observer. Eh bien ! si ces mêmes hommes ordonnaient aux municipalités de fixer un salaire minimum suffisant pour nos institutrices ou instituteurs, pensez-vous que les commissaires alors n'obéiraient pas à ces ordres ? Assurément oui. . . . Il est plus que temps de remédier à cette criante injustice, si humiliante pour un pays civilisé ! Quoi ! nos jeunes filles, nos jeunes gens instruits se sacrifient à vil prix pour élever et instruire notre jeunesse canadienne et pas une voix ne s'élèvera pour les défendre ? Non, mille fois non ! la mienne n'est guère autorisée, mais je suis citoyen, j'ai mon *franc parler*, et je veux crier aux quatre coins de notre beau Canada : " payez bien les éducateurs de vos enfants ! "

Suivez-moi un instant dans une maison d'école de campagne.—Voici une jeune fille de 18 à 20 ans ; elle sort du

couvent avec son diplôme, après 4 à 6 années d'études ardues ; son instruction a coûté les *yeux de la tête* à ses parents. Va-t-on au moins lui donner un salaire équivalant à ce qu'elle a payé pour s'instruire ? Pas du tout, on lui offre *en général* 70, 80, peut-être 100 piastres pour 10 mois ; sur ce maigre salaire, l'infortunée est obligée de payer 6, 7 ou 8 piastres par mois de pension ! que lui reste-t-il donc ?... rien !... Ou bien, on *l'emprisonne* dans une misérable chambre, dans un coin de l'école, où elle fera sa cuisine après les heures de classe....de cette façon, elle pourra peut-être économiser 1, 2 ou 3 piastres par mois, au détriment de sa santé. Honte !.... Oui, honte aux commissaires d'écoles ! honte à ceux qui, bien logés, bien nourris et bien payés ne *remédieront* pas à cet esclavage !"..... Je n'approuve pas les grèves, mais une grève de tous les instituteurs et institutrices mal payés serait légitime ; j'en appelle à tous les gens sensés.... Pauvre fille, pauvre enfant, pauvre martyre, je te plains de tout mon cœur ! Quoi ! tu passes les plus belles années de ta jeunesse à instruire les enfants (qu'on t'envoie bien souvent pour s'en débarrasser) ; oui, tu te sacrifies corps et âme pour une bouchée de pain, un os qu'on te jette comme à un chien !—le chien au moins est caressé par son maître !—mais toi, chère enfant, tu es souvent vilipendée, si tu n'es pas parvenue à plaire à ton entourage ! Vraiment, les larmes me viennent aux yeux quand je pense à tes souffrances !.... Ah ! courage, pauvre petite, le ciel t'aidera.—Mais dès que l'occasion s'en présentera, abandonne cette ingrate profession ; n'attends pas que les privations de tous genres, les émanations méphitiques de marmots souvent sales et déguenillés t'empoisonnent le sang ! N'attends pas qu'une toux cachectique te conduise à la consomption !.... Ne sacrifie plus ta *jeune* vie, pour des

ingrats qui te donnent à peine le pain nécessaire à ta subsistance !....

Ah ! si j'étais Carnegie, au lieu de donner des bibliothèques, je ferais une pension à tous les instituteurs et institutrices de mon pays, afin de leur permettre de se donner au moins un peu plus de confort, une nourriture saine et abondante, des vêtements bien chauds pour la saison des froidures—je tâcherais de leur rendre la vie moins amère, et ils seraient tous encore plus dévoués qu'ils le sont, si possible, à la belle et sainte cause de l'éducation de la jeunesse ! On pourrait dire de tous : " Mens sana in corpore sano ! "

Le Bazar des Médecins, 1903.

Hourrah pour le bazar ! Nous avons bien failli ne pas en avoir cette année cependant ; aussi, nous devons de sincères remerciements à toutes les Dames de Charité qui ont bien voulu faire un nouveau sacrifice.

Tous ne savent pas la somme de travail que demande l'organisation d'un grand bazar comme ceux que nous avons chaque année. Et, quand une Dame, surtout la Présidente, s'est dépensée pendant 10 à 15 ans au succès de cette grande œuvre de charité, il semble qu'elle s'est acquise la reconnaissance de ses concitoyens et qu'elle devrait prendre un repos bien mérité. Comme de raison, il n'y a pas de doute que, sortant de charge, elle se fera toujours un plaisir de faire profiter de sa longue expérience celle qui la remplacera. Cette année, heureusement, la Présidente qui a bien voulu en prendre la direction, a gagné ses épaulettes dans plus d'un combat pacifique de ce genre.

Le bazar est populaire chez nous ; c'est une preuve que tout le monde, petits et grands, s'intéresse à l'œuvre si humanitaire de l'hôpital. Nous avions besoin d'une institution de ce genre pour nos Cantons ; aussi, Sa Grandeur feu Mgr. Racine, de regrettée mémoire, avait comblé cette lacune en demandant des Sœurs de Charité pour sa ville épiscopale. Son successeur, Sa Grandeur Mgr. LaRocque, continue cette œuvre déjà si belle, mais qui promet encore plus pour l'avenir.

Vous voyez donc que l'autorité nous a montré le che-

min et que nous n'avons plus qu'à apporter notre offrande, chacun selon nos moyens, et qu'à marcher dans le sentier battu depuis longtemps.

Sans doute que, toutes choses égales d'ailleurs, tout n'est pas parfait à l'hôpital, mais où trouver la perfection en ce bas monde ? Heureux encore ceux qui, comme les bonnes Sœurs, (et même un peu comme les médecins, chacun dans sa sphère) font des efforts pour y parvenir ! Un exemple entre mille : voici dans une famille, pauvre surtout, une vieille femme infirme, aveugle, en enfance souvent, et dont elle requiert tous les soins ; la voici. dis-je, admise à l'hôpital. Qui va en prendre soin ? Est-ce une compagne d'infortune ? est-ce une autre femme salariée ? Non, non, c'est la Sœur de Charité qui lui prodiguera tous les soins, même les plus abjects ! Et qu'aura-t-elle pour salaire ? le pain qu'elle mange pour soutenir son existence et sa robe de bure qu'elle porte depuis 10, 15 et même 20 ans !

La *bonne* sœur ne recule devant aucune tâche, si pénible qu'elle soit : le devoir est là, en avant, marche ! Le cœur se gonfle, se révolte parfois, mais la raison commande et le cœur obéit : c'est pour l'humanité, c'est pour Dieu !...

Peut-on maintenant appeler les Sœurs avares, *mauvaises riches*, etc., non, mille fois non ! Elles ramassent quelque chose, c'est vrai, mais c'est pour nos pauvres ; elles bâtiront une maison plus grande, c'est encore vrai, mais c'est pour recueillir plus de nécessiteux, plus d'orphelins, dont les malheureux parents, qui ont peiné toute leur vie, sont partis pour l'"au-delà" et dont la charité seule nous ouvrira les portes !

Donnons un peu de notre superflu, un peu du nécessaire, pour secourir de plus malheureux que nous.

O sainte charité, sois bénie, tu effaces les péchés et unis l'homme à son Dieu et la terre aux cieux !

DEUXIÈME LETTRE.

Le bazar est fini ! c'est-à-dire, oui, fini le travail ardu, l'enthousiasme des Dames, la charité de tous ; tout est déjà dans le domaine du passé ! Est-ce vrai, cependant ? Oui, ordinairement parlant, mais qui pourra jamais oublier le dévouement désintéressé de toutes les Dames de Charité ; le travail énorme qui s'est fait par tout le monde pour la réussite du bazar, dont les magnifiques recettes ont dépassé toutes les espérances ?

Qui pourra jamais oublier les jolis concerts " impromptu " dont nous avons été gratifiés, chaque soir, par le " tout Sherbrooke artistique ; " le joli minois de toutes les solliciteuses qui disaient simplement :—" Un billet pour nos pauvres, s'il vous plaît, monsieur ? " le moyen de résister à cette touchante prière ! aussi personne ne refusait.

Qui pourra jamais oublier les véritables banquets, (oui banquets, c'est le mot), qu'on nous a servis, chaque soir, pour la modique somme de vingt-cinq centins ?

Qui ne se rappellera avec plaisir les joyeux moments passés à la " Tombola," charmante loterie de société, où l'on jouait au *perd-gagne ?*

La table de la " tire," si fréquentée par les petits enfants et beaucoup même par les grands ?

La table de loterie, où il se faisait des pêches si merveilleuses ?

La table du sucre à la crême, du café, de la crême à la glace, où chacun était content d'aller se rafraîchir, après avoir *sué sang et eau* à signer toutes les listes ? Puis le grand marché oriental, où l'on achetait les articles les plus variés, tels que : soieries de Lyon, dentelles de Bruxelles, coussins de Turquie, café de Moka, etc., etc.? (au moins les engageantes marchandes d'occasion nous l'affirmaient, et pouvait-on en douter ?)

Et le département des cigares, dont je soupçonne un peu les gentilles vendeuses d'être complices des Chinois, pour nous faire fumer un tantinet d'opium avec leurs *purs havanes ?*

Inoubliable, aussi, la vendeuse de fleurs italienne, qui vous faisait respirer un moment le parfum embaumé des fleurs des tropiques, mais qui venait vous vendre et *revendre* avec "aplomb," pour la troisième ou la quatrième fois, une rose qu'on avait vu s'épanouir, un moment auparavant, à la boutonnière de son voisin !

Enfin, la fameuse roulette du prince de Monaco, que son Altesse avait expédiée à Sherbrooke spécialement pour l'occasion ; c'est autour de cette fameuse *roue*, qui faisait jusqu'à trois tours à la minute, à cinq centins la palette, qu'il s'en est englouti des *fortunes* samedi soir, et pour cause ! Bravo ! tout cela était bien charmant, surtout quand on pense qu'on a passé une si agréable semaine, en faisant la charité pour les déshérités de la *fortune !*

Merci donc à tous, petits et grands, pour le zèle déployé en cette circonstance. Merci au pauvre qui a offert généreusement son dix centins à la porte, pour avoir le plaisir de jeter un coup d'œil dans la salle ; merci au plus fortuné qui a pu dépenser un peu plus pour les malheureux ; merci au riche qui a si libéralement donné sans compter. Tout cela leur sera rendu au centuple !

Que dire maintenant à toutes les Dames, depuis la présidente jusqu'à la plus *petite râfleuse ?* comment leur exprimer toute notre reconnaissance ? Les mots me manquent.. je sens que mon cœur est très ému, et il ne me vient aux lèvres que ce simple mot : merci !....

Jeudi, le cinq novembre prochain, nous aurons, dans notre bonne petite ville, toujours si généreuse, un spectacle unique : la Compagnie des Chars Urbains a bien voulu

offrir les recettes de la journée, aux dames organisatrices du bazar, mais à condition que ces dames montent sur les voitures à tour de rôle, pour collecter elles-mêmes pour les petits orphelins. Les conducteurs seront à leur poste, comme d'habitude, mais les passagers devront payer aux dames et demoiselles. " Fare, please, for the orphans.—Vos billets, s'il vous plaît, pour les orphelins ! "

Il y aura donc foule, sur les petits chars, jeudi, le 5 novembre prochain.

Maintenant, le Bureau Médical convie d'avance, pour le courant de l'hiver,—le jour en sera annoncé plus tard—convie, dis-je, toutes les Dames de Charité, sans exception, à un goûter, à l'hôpital. C'est là que ces dames verront les merveilles du Rayon X ! Si elles en craignent les effets, elles pourront se faire accompagner par leur seigneur et maître. Je dis donc encore : merci à toutes et à tous. Au revoir, à l'Hôpital !

Réunion Intime.

L'assemblée des Dames de Charité a eu lieu, le 12 courant, à l'Hôpital du Sacré-Cœur. Plus de 80 dames étaient présentes. C'est un joli chiffre par le temps qu'il faisait. La Révérende Sœur Supérieure, ses dévouées compagnes, ainsi que les médecins du Bureau Médical reçurent ces dames *au salon*. Le président, M. le Dr. J. O. Camirand, maire de Sherbrooke, expliqua l'usage des magnifiques stérilisateurs installés depuis quelques jours seulement dans la salle d'opérations. Ces stérilisateurs, qui orneraient n'importe quel hôpital du continent et même de l'Europe, servent à stériliser les pansements, les instruments et tout ce qui, en général, sert aux opérations.

Le secrétaire, le Dr J. F. Rioux, avec son aide, M. le Dr F. A. Gadbois, firent plusieurs expériences avec les *foudres électriques*. Ils firent voir aux dames, avec les rayons X, les os effilés de leurs belles mains, accoutumées cependant aux travaux du ménage, en bonnes ménagères canadiennes qu'elles sont. Ces dames, qui savent si bien faire les honneurs de leur salon, savent aussi réparer, repriser, confectionner même des habits pour les orphelins et les pauvres de l'hôpital.

Notre député, M. le Dr P. Pelletier, que des devoirs d'état retenaient à Québec, manquait à l'appel.

Un superbe goûter avait été préparé par les Révéren-

des Sœurs et fut servi dans la salle de communauté. Après la collation, M. le Dr Camirand remercia les dames d'avoir bien voulu se rendre à l'invitation des médecins, mais surtout d'avoir contribué, pour une large part, au succès du dernier bazar qui a permis d'acheter les splendides machines électriques et les stérilisateurs. Il le fit avec l'éloquence qu'on lui connaît ; mais, de plus, il était ému, car il sait tout le bien qu'on peut faire à l'humanité souffrante avec ces instruments.

Le Dr Rioux fit la lecture du rapport du bazar, et fit connaître aux dames la manière dont se dépensait la magnifique somme de $2,000 qu'elles avaient confiée au Bureau Médical, en octobre 1903.

La présidente, Mme juge Rioux, présenta un joli bouquet au Révérend M. Ponton, qui a tant mérité de tous, en faisant installer, sous son habile direction, les stérilisateurs et les machines électriques.

Mlle Lloyd, photographe amateurer marquable, voulut bien prendre le portrait d'un groupe de dames et de quelques médecins ; ce sera un beau souvenir de cette petite *fête de famille.*

Aux bazars futurs, je dis : *Ad multos annos !*

La St. Jean-Baptiste.

Une température idéale, une foule compacte et enthousiaste, grand'messe solennelle à la cathédrale, sermon de circonstance par M. l'abbé Castonguay, du séminaire ; discours au parc Victoria, dans l'après-midi, par MM. F. H. Hébert, J. O. Masse, G. L. de Lottinville, M. T. Stenson, etc.; grand discours patriotique par M. Bourassa, M. P., au théâtre Clement, le soir ; remarques par le maire, M. le Dr J. O. Camirand, déclamation par M. V. Richard, étudiant, tel est le bilan de la célébration de notre fête nationale.

Plusieurs centaines de citoyens, jeunes et vieux, bannières et oriflammes déployées, défilèrent par quelques rues pavoisées de la ville, dimanche, aux sons joyeux des fanfares.

M. l'abbé Castonguay, dont la renommée n'est plus à faire, nous a charmés pendant trois-quarts d'heure. Vraiment, j'étais littéralement suspendu aux lèvres du savant professeur et, pour ma part, je voudrais voir son sermon imprimé à plusieurs milliers d'exemplaires et distribué à tout bon Canadien ! J'en dirai autant du discours si beau et si patriotique de M. Bourassa, que j'entendais pour la première fois. Comme il m'a paru franc et loyal, le jeune vétéran de nos luttes parlementaires ! Pas de basses *flatteries* avec lui, mais la vérité pure et simple.

Que de belles choses il nous a dites durant l'heure charmante que nous avons passée à l'écouter. Ah ! si nous

suivions ses conseils, comme nous serions plus patriotes et, partant, meilleurs citoyens!....

Avec M. Bourassa, il n'est pas besoin de faire de longs discours sur l'amour du sol natal, d'écrire de beaux livres sur les actions héroïques de nos aïeux pour être patriote; il suffit tout simplement de bien faire ce que nous faisons, chacun à la place que nous a assignée la Providence. Un honnête ouvrier, qui fait bien son devoir comme tel, est un bon patriote. Un brave bûcheron qui s'enfonce dans la forêt, travaille ferme pour lui et les siens, est aussi un patriote, puisqu'en agrandissant son domaine, il embellit en même temps sa patrie!

Le motto du vrai patriote doit être : *Pro Deo et Patria!* Oui, citoyens, pour Dieu d'abord qui nous a créés et placés dans un beau pays comme le nôtre, où nous jouissons d'une pleine et entière liberté!

Pro Patria! Oui, pour la Patrie, souvenons-nous *ce que furent* nos ancêtres : les pionniers de cet immense et beau pays qu'on appelle le Canada. "O Canada mon pays, mes amours!" Oui, Canada, tu fus entièrement nôtre jadis, mais le Maître Souverain des terres et des mers a trouvé notre pays trop grand pour un petit peuple auquel Il a associé une autre race. Les deux souches de cette fière race normande doivent vivre côte à côte et ne jamais recommencer des luttes fratricides! Enterrons la hache de guerre comme l'ont fait les nombreuses peuplades, enfants des bois qui habitaient l'Amérique avant nous, et, d'un commun accord, soyons hommes, bons époux, bons pères et, partant, patriotes toujours!

Juin 1903.

Au Mont Notre-Dame.

Je viens d'assister à un des plus jolis concerts qu'il m'a été donné d'entendre. Les promoteurs de cet harmonieux *régal* ont bien mérité du public sherbrookois, auquel ils ont fait passer deux charmantes heures.

Les Dames directrices de notre couvent modèle doivent être fières de leurs anciennes élèves, fières du groupe artistique de notre petite ville qui sait si bien rendre et goûter les belles choses. Inutile de faire de nouveau l'éloge de nos musiciens, qui sont bien connus et, partant, très appréciés. Revenez encore, mesdames et messieurs, revenez nous faire goûter les avant-goûts des mélodies célestes!

O voix humaine, *divine* harmonie, musique enchanteresse, vous m'allez droit au cœur! Oh! venez encore charmer mes heures de mélancolie! Quand je vous ai bien entendues, il me semble que je deviens meilleur et que je puis recommencer les luttes de la vie!

Le Révérend M. Laporte a mis toute son âme dans ce chant divin qui nous enchante, nous transporte, nous *angélise* pour ainsi dire—accompagné des accords sublimes de notre artiste compositeur, Mme L. E. Codère.

Anges, chantez à l'entrée du céleste parvis: "Veni Sponsa Christi." Oui, viens Praxède, Epouse du Christ, tu as vaincu la Rome payenne! Près de trois cents Pontifes, re-

présentants de l'Homme-Dieu qui a souffert sur le Golgotha pour le rachat de l'humanité, ont trôné sur la chaire de Pierre depuis ton martyre. Oui, tu dis vrai, jeune et noble vierge, nos fers sont tombés quand les Juifs ont dressé la croix !.... Et la frayeur des soldats d'Hérode s'est changée en confiance pour les soldats du Nazaréen !

" Veni Sponsa Christi ! " Oui, Ste. Praxède, vous qui êtes vénérée depuis si longtemps sur nos autels, vous qui habitez avec les anges depuis des siècles, n'abandonnez pas ceux qui vous prient et qui chantent vos louanges.

Pour être juste, il faudrait nommer et remercier chacun des musiciens qui ont pris part à ce délicieux concert, mais comme leur réputation n'est plus à faire, ils n'ont pas besoin de réclame. Je me contente de leur dire un gros merci au nom de tous, et je répète : Encore, encore, encore !

Rév. M. J. O. Bérubé, diacre.

La brise, d'abord fraîche et légère, augmente tout-à-coup d'intensité ; le tonnerre gronde au loin, présage de la tempête ; le vent se déchaîne et soulève, en vagues houleuses, la surface du lac si paisible il y a un instant ; une pluie glaciale tombe par torrents ; le fluide électrique zèbre l'espace de longues traînées lumineuses, puis une ombre épaisse enveloppe bientôt la terre qui disparaît aux yeux, dilatés par la terreur, de l'infortuné resté seul en face de la mort ! Cette mort implacable resserre ses grands bras décharnés autour de sa nouvelle victime ! Moment d'angoisse s'il en fût ! Oh ! qui pourra jamais sonder les pensées de celui qui, en face des éléments déchaînés, sent que tout est bien fini pour lui ici-bas ? et mourir si jeune : 24 ans ! en pleine santé, dans la force de la jeunesse, quand tout vous sourit— à quelques pas du rivage, où est le salut !. . . *Miseremini mihi, saltem vos amici mei*. . . . Qu'il a dû les répéter, ces mots angoissants : "Au secours, je meurs !—*Miseremini mihi !*" Lui, qui dira jamais le temps qu'a duré son supplice ? Son corps est à demi plongé dans l'eau glacée (il portait un appareil de sauvetage) ; le vent et la pluie lui cinglent le visage, il fait des efforts surhumains pour atteindre la rive qui n'est plus qu'à quelques brasses de distance, mais ses membres sont engourdis par le froid, son sang se glace dans ses veines. . . . " Ste. Vierge Marie, priez pour moi ! Ste. Anne, au secours ! "

Il revoit en un instant ses bons parents : sa mère, son père, ses sœurs et ses amis, qui l'attendent là-bas, à quelques milles, et il ne peut pas même leur dire adieu, cet adieu suprême qui console au moins dans la dernière séparation !— Et cette vie sainte qu'il devait mener, (il devait recevoir l'ordre sacré de la prêtrise à l'automne); il entrevit tout cela en un clin d'œil !

Tu es sacerdos in æternum ! Oui, mon jeune ami, tu es réellement prêtre du Très-Haut, car tu as dû le désirer ; et, s'il y a un baptême de désir, il y a aussi un sacerdoce de désir, et toutes les bonnes actions que tu aurais faites comme ministre du Christ ont dû t'être comptées en arrivant dans la *Patrie !* Il me semble voir une troupe d'anges voltiger, en rasant les flots de leurs blanches ailes, et t'encourager à souffrir pour ton Dieu. Je n'ai aucun doute que ta belle âme, portée par eux aux pieds de l'Eternel, a déjà commencé à chanter les louanges de son divin Fils, que tu étais appelé à sacrifier sur l'autel !

Consolez-vous donc, parents chrétiens ; il y a un bon prêtre de moins sur cette terre d'exil, mais il y a un saint de plus au ciel !

R. I. P.

Une Crèche.

Et, d'abord, qu'entend-on par "Crèche?" Dans le sens ordinaire du mot, crèche veut dire *mangeoire* où l'on place la nourriture de nos animaux domestiques.—C'est dans une crèche, dans l'étable de Bethléem, qu'a été déposé le "Divin Enfant," à son entrée dans le monde! L'Enfant-Dieu, le Sauveur du genre humain, a sanctifié ce berceau improvisé!....Aujourd'hui, on appelle crèche, par extension, une maison spéciale aménagée pour recevoir les *tout petits.* Il existe de ces maisons bénies dans toutes les villes dignes de ce nom; il est temps d'en ouvrir une à Sherbrooke, la petite ville charitable par excellence.—La "Reine des Cantons de l'Est ajoutera un joli joyau à sa couronne déjà si belle, en fondant une "crèche" pour les petits *abandonnés!* Ce n'est peut-être pas très-juste de dire "abandonnés," mais il me semble que c'est tout comme, car, quand une pauvre mère de famille va travailler à la journée, il faut bien qu'elle laisse ses petits à la maison: un bébé de quelques mois, un autre de 2 à 3 ans, en montant jusqu'à 8 ou 10 ans! ne sont-ils pas tous abandonnés, ces chéris?....Où donc est le père, me direz-vous? Mais, il travaille aussi, je suppose; il est au chantier ou ailleurs. Le loyer coûte cher, le bois aussi—il faut nourrir et habiller tous les marmots—et la mère, en brave femme qu'elle est, travaille dur pour aider *son homme* à attacher les deux bouts; heureuse encore si elle ne fait que lui aider! Malheureusement,

quelques-unes, pour ne pas dire plusieurs, ont *tout* à faire elles-mêmes, pendant que leur seigneur et maître *bamboche* au cabaret. Honte à ces *hommes-pères*, si peu dignes de ce beau titre ! Honte à ces *sans cœur* qui se font nourrir par une femme à laquelle ils ont cependant juré, aux pieds de l'autel, fidélité, aide et protection ! Honte et déshonneur à ces monstres qui se gorgent de boisson, pendant que leur pauvre femme *sue sang et eau* pour élever leur progéniture à eux !.... Ah ! s'il m'était permis d'aller fouetter les ivrognes qui s'abrutissent dans les hôtels, au lieu de gagner le pain de leur famille, comme je le ferais avec plaisir !

Dames de Sherbrooke, qui que vous soyez, Anglaises, Ecosses, Irlandaises, ou Françaises, pourvu que vous soyez femmes, je m'adresse à vous en toute confiance : vos œuvres charitables du passé me sont une garantie de votre dévouement futur à la cause sacrée de l'Enfance ! Vous, bonnes et tendres mères, qui vous dépensez jour et nuit auprès du berceau de vos enfants, mais qui cependant avez tout le confort possible, des maris modèles, voyez un peu ce qui se passe autour de vous. N'est-il pas vrai que vous avez souvent à votre service des femmes, des mères de famille comme vous, qui laissent leurs enfants à la maison pour gagner quelques sous ?

Et que font ces petits malheureux pendant l'absence forcée de leur mère ? Ils appellent " maman ! " à grands cris, ils pleurent et sont malmenés par des enfants plus âgés du voisinage ; ils souffrent du froid, l'hiver, de la chaleur, l'été, et souvent de la faim !.... Ils sont presque toujours sales et déguenillés, les petits infortunés, car la fillette de 7 à 10 ans préposée à leur garde ne peut remplacer les soins d'une mère, puisqu'elle n'est guère plus raisonnable que les petits. En ouvrant une " crèche," ici, les *vaillantes*, qui peinent chaque jour, pourront y *déposer* leurs *poupons* le matin et

les reprendre le soir. Les braves Sœurs qui en auront charge seront leurs secondes mères et, moyennant une légère obole pour payer leur entretien, les garderont et les soigneront comme s'ils étaient *leurs*. De la sorte, ces chers petits apprendront de belles et bonnes choses, au contact de saintes femmes, et deviendront plus tard d'honnêtes citoyens.

Quel beau rêve et tout-à-fait réalisable, avec un peu de bonne volonté et une légère aumône ! Non, non, nous ne permettrons pas que l'état de choses actuel dure plus longtemps. Songeons au bien-être physique de ces enfants, mais surtout au danger moral auquel ils sont exposés tous les jours. Les admirables œuvres de charité qui existent déjà à Sherbrooke sont nobles et grandes, mais elles sont sorties de l'enfance et peuvent marcher seules ; d'ailleurs, cette œuvre nouvelle ne sera que leur complément.

Dirigeons donc tous nos efforts vers ce but si louable, plus que louable, mais *indispensable*, de la crèche et du jardin de l'enfance. On a déjà *en vue* un terrain spacieux au centre de notre bonne population ouvrière, et on fera, je n'en doute pas, un bazar splendide à l'automne qui permettra aux bonnes Sœurs d'ouvrir, avant la saison des frimas, cet asile depuis si longtemps attendu.

Cercle Dramatique, Musical et Littéraire.

Outre la "Crèche et le jardin de l'Enfance," dont j'ai parlé dans une causerie précédente, et qui seraient d'une importance majeure à Sherbrooke, il nous manque aussi un "Cercle" pour les jeunes gens. J'ai lieu d'espérer que les deux premiers auront tout l'appui désirable de la part des citoyens en général, puisqu'ils ont l'approbation de l'autorité. Attaché au premier établissement ("Crèche et jardin de l'Enfance," qui ne font qu'un,) serait aussi un "Ouvroir," où les jeunes filles qui se destinent au service, surtout celles venant de la campagne, trouveraient un asile sûr, en arrivant en ville, avant de se placer comme domestiques. Il est à ma connaissance que des malheureuses, de simples fillettes pour ainsi dire, ont été indignement trompées en débarquant dans nos murs. Elles arrivaient de leur village, où elles avaient laissé des mères chrétiennes, qui en avaient pris soin comme de la *prunelle* de leurs yeux, et qui auraient voulu les garder près d'elles toujours, toujours! Mais, comme il arrive dans bien des cas, les *mioches* augmentent au foyer, le pain se fait rare pour nourrir toutes les bouches nouvelles! Alors les plus vieux garçons quittent le toit paternel pour d'autres cieux, et les filles (chose inouïe, il n'y a pas encore bien des années!) abandonnent à leur tour, pour l'*inconnu*, le nid douillet que l'amour maternel leur avait préparé. Ah! chers enfants, le départ a été navrant; la mère sanglotait et les fibres de son cœur semblaient prêts

de se rompre, à l'approche de cette séparation angoissante! Mais, au moins, tendres mères, si vous aviez su que vos *chers trésors* auraient été bien accueillis et gardés précieusement en arrivant en ville, n'est-il pas vrai que vous auriez fait votre sacrifice avec moins de douleur? Eh bien! espérons ensemble que vos filles seront plus protégées à l'avenir et trouveront ici, dans la personne de bonnes Sœurs, mères par le cœur,—trouveront, dis-je,—de secondes mères qui s'intéresseront à leur sort.

"Crèche, jardin de l'Enfance et Ouvroir," les trois sous le même toit, combleront une grande lacune si on peut les fonder ici.

Maintenant, revenons au "Cercle" projeté.—Protégeons notre jeunesse qui, une fois sortie de l'école, s'émancipe si facilement.

Chaque semaine, pour ne pas dire chaque jour, on rencontre des jeunes gens de 16, 18 ou 20 ans qui ne savent presque plus lire ni écrire. Ils ont pourtant fréquenté l'école jusqu'à l'âge de 12 à 14 ans et plus.—Comment se fait-il donc qu'ils aient perdu, en si peu de temps, l'instruction que nos bons instituteurs avaient si prodigalement semée dans leurs jeunes intelligences? C'est facile à comprendre: le plus souvent, le jeune garçon a hâte de sortir de l'école *pour jouir de sa liberté*, comme il dit. Plus de leçons à apprendre, le soir, plus de devoirs ennuyeux à écrire, plus de Frères qui l'*épient*, même en dehors des classes, mais ses *coudées franches!*—Quel bonheur!....Ce garçonnet entre à l'usine ou ailleurs, travaille dur tout le jour, soupe à la hâte et s'habille de même, puis s'élance dans la rue ou se rend à l'auberge, où les mauvais exemples ne manquent pas! Il rentre tard le soir, se couche le plus souvent sans faire sa prière, recommence la même chose, le lendemain et les jours suivants. Les mois, les années se succèdent ainsi, et voilà

comment notre écolier arrive à perdre en peu de temps la saine et solide instruction reçue à l'école.—Ça serait pour obvier à ce grand malheur que je voudrais voir à Sherbrooke un "Cercle" ou maison de réunion pour les jeunes.

Quelques citoyens, je devrais dire plutôt *tous* les citoyens un peu philanthropes devraient s'occuper de cette grande question sociale. Louons des salles ou mieux, encore, achetons une maison, au frontispice de laquelle nous graverons: "*Aux jeunes par les vieux!*" Oui, nous qui sommes déjà à l'automne, même à l'hiver de la vie, laissons quelque chose à la jeunesse, afin qu'elle se souvienne!

Ce beau projet est tout à fait réalisable et peut marcher de pair avec la Crèche. Supposons qu'on achète un local (qu'on a sous la main) où se réuniront tous nos jeunes gens —les vieux seront là de temps en temps pour les aider de leur expérience,—ce serait une espèce de *monument national* où nos sociétés de bienfaisance pourraient se réunir à leurs jours. On y ferait de la musique, aidé de notre belle fanfare Harmonie; un peu de littérature, car on y placerait divers journaux et revues. Il y aurait aussi un gymnase pour les exercices du corps; enfin tout ce qui peut instruire et délasser en même temps.

Nos nombreuses sociétés de bienfaisance mettraient le comble à *leurs bienfaits* en prenant l'initiative de ce beau projet, et en payant au "Monument National" les loyers qu'elles paient ailleurs; avant dix ans la dette serait éteinte et il leur resterait un superbe édifice qui redirait aux *jeunes futurs* ce que leurs aînés auraient fait pour eux! Ou mieux encore, les sociétés pourraient devenir elles-mêmes propriétaires de cette maison et, à la fin, au lieu de payer loyer, elles en retireraient un dividende *matériel*, sans compter tout le bien qu'elles pourraient faire.

Etudions la question sérieusement et hâtons-nous de mettre ce projet à exécution.

Le Bazar de la Crèche, 1904.

Les élections auront lieu au commencement de novembre ; peu m'importe ! Mais on dit qu'elles passionnent au moins les trois-quarts du sexe laid !—Tant pis ou tant mieux pour ceux qui les aiment ;—quant à moi, je m'en lave les mains. Cependant, il faut des Bleus et des Rouges, ou appelez-les comme vous voudrez, pour la bonne gouverne du pays. C'est peut-être vrai, et, dans ce cas, la division n'est pas de trop, puisque si tous pensaient de la même façon, il n'y aurait qu'un parti et, partant, point d'élections.

Ceci dit, je reviens à mon sujet qui devra intéresser, *passionner* même *tout le monde* indépendamment des partis, car il s'agit d'une œuvre de charité de la plus haute importance.

Il n'y a plus ici de rouges ni de bleus, d'indépendants ni d'indifférents, mais simplement des gens de bonne volonté, prêts à verser dans les mains du beau sexe, l'aumône destinée à soulager les misères des *tout petits !* Oui, messieurs, nos femmes et nos filles tendront la main, au bazar, à la salle St. Joseph, du 17 au 22 courant. Si noblesse oblige, nous soutiendrons notre bonne réputation des années précédentes et nous donnerons généreusement pendant la semaine qui ne précédera les élections générales que de quelques jours seulement.

La charité efface beaucoup de péchés ; donc faisons la

grande pour effacer d'avance ceux que nous pourrons commettre pendant les dites élections.

Au bazar, tout le monde sera d'accord, il n'y a qu'un but à atteindre : amasser autant que possible pour alléger les souffrances des petits miséreux ! Candidats et voteurs des deux camps fraterniseront et pourront même faire un tantinet de cabale, si bon leur semble, mais bien discrètement par exemple.

Une Crèche, comme je l'entends, existe dans toutes les principales villes du Canada et des Etats-Unis, pour ne pas parler des *vieux* pays. C'est tout simplement un asile où les pauvres mères de famille placent leurs jeunes enfants pendant qu'elles vont travailler, à la manufacture ou ailleurs. Comme ce sera un fardeau de moins pour elles de penser que leurs chéris seront bien *gardés* pendant leur absence !

Et ces enfants feront plus tard des bons citoyens, messieurs, et d'autant meilleurs qu'ils auront eu de bons exemples sous les yeux, même dès le berceau.

Tenez, je prends au hasard une famille de 7 enfants, que je connais ; le père, indigne de ce beau titre, est un ivrogne incorrigible, il boit le peu qu'il gagne ; la mère, une brave femme s'il en fut, va laver à la journée, 5 jours sur 6. Les deux aînés, âgés de 12 et 14 ans, sont déjà employés à l'usine, au lieu d'aller à l'école ; mais que peuvent gagner deux enfants ? Les plus jeunes : 1, 2, 4 et 6 ans, sont sous la garde d'une fillette de 9 ans, qui ne peut aller à l'école puisqu'elle est constituée gardienne de ses petits frères et sœurs, et quelle gardienne, mon Dieu !.... et quels exemples ont sous les yeux, ces pauvres petits, du matin au soir ? c'est désolant et ça fait pitié ! Oh ! je n'ai pas de sympathie pour l'être indigne du beau titre d'homme et de père,

mais je plains de tout mon cœur la brave mère et ses enfants ! Quand nous aurons une Crèche, les trois derniers de cette famille,—et combien d'autres ?—y seront placés le matin et la mère les reprendra le soir, en revenant de son travail—et les autres iront à l'école.—Voyons, n'est-ce pas que ça vaut la peine de donner quelques sous pour aider les autorités à fonder une crèche, un asile, qui complètera nos admirables institutions de charité déjà existantes ! L'œuvre est si belle, le but si noble, que *personne* ne refusera son obole pour la faire réussir.

Comme je l'ai dit plus haut, il n'y a pas de parti qui tienne en présence du bien à faire—la vraie charité ne s'occupe pas de qui la reçoit ni de qui la demande—il n'y aurait pas d'excuses assurément pour ceux et celles qui s'abstiendraient de la faire.

L'œuvre de la Crèche s'impose et est si nécessaire que notre premier Pasteur a bien voulu la prendre sous sa haute protection.

Donc, "en avant !" C'est d'ailleurs la devise de notre ville remarquable et reconnue depuis longtemps pour sa grande charité !

Au revoir, au bazar.

Premières Souscriptions.

Liste de souscriptions pour fonder à Sherbrooke un Monument National, où toutes nos Sociétés de bienfaisance pourront se réunir.—Ce sera un lieu de ralliement pour la société St. Jean-Baptiste, c'est-à-dire pour *tous* les Canadiens-français, et dans certaines occasions pour *tous* les catholiques, et même pour les citoyens en général.

Les parts-actions sont de cent piastres pour acheter l'école connue sous le nom de "Young Ladies' Academy," près du nouveau palais de Justice. Ce site, tout à fait central, est un des plus beaux de la ville.

Les membres qui formeront le syndicat pour acheter cette propriété ne pourront certainement rien perdre, car cette maison, réparée, ne pourra qu'augmenter de valeur.

Sa Grandeur Monseigneur Paul S. LaRocque, deuxième Evêque de Sherbrooke, a bien voulu donner l'approbation suivante à cette œuvre nationale et patriotique :

"Nous, soussigné, verrions avec plaisir la fondation, à Sherbrooke, d'un Monument National, qui servirait de lieu de réunion à toutes nos sociétés catholiques, de bienfaisance et de secours mutuel.

† PAUL, Ev. de Sherbrooke."

Nous, soussignés, formons le dit Syndicat, et nous serons les co-propriétaires de l'immeuble en question.

Souscriptions de $100 payées jusqu'à ce jour:

Mgr E. C. Tanguay,
Dr J. F. Rioux,
Cie J. L. Mathieu,
C. A. E. Lefebvre,
Dr. P. Pelletier,
B. A. Dugal,
Alfred Lanctôt,
François Godbout,
Télesphore Bélanger,
A. J. Genest,
J. P. Jutras,
Boucher & Lacroix,
G. L. de Lottinville,
Firmin Campbell,
J. O. Ledoux, M. D.,
Joseph Paré,
L. A. Dufresne,
L. C. Bachand, M. D.,
Moïse Audet,
J. A. Gauthier,
J. B. Duford,
L. H. Olivier,
Rév. J. A. Castonguay,
Ludger Forest,
Louis A. Codère,
Joseph Charest,
L. E. Dastous,
S. J. Caron,
G. N. Bourque,
L. A. Bélanger,
E. C. Gatien,
J. E. Genest,
J. W. Grégoire,
Dolor Rousseau,
Thomas Tremblay,
J. A. Archambault,
A. Z. Pinsonnault,
Eugène Codère,
Alphonse Bergeron,
F. A. Gadbois, M. D.,
Jos. O'C. Mignault,
Chs. C. Cabana,
T. Bernier,
Jos. Simoneau,
J. A. Bouthillier,
Edmond Morin,
J. H. Gauvin,
Napoléon Labrecque,
Achille Joncas,
Louis Desjarlais,
A. Lachance,
Télesphore Daigle,
Eug. M. Labadie,
J. E. Marceau,
Jules Bruneau,
Geo. E. Delorme,
Joseph Lemay,
D. McManamy,
Siméon Fraser, P.C.S.,
Rév. J. A. R. Plamondon,
B. Robert,
Alfred Dion,
Chs. J. Roy, Prêtre,
D. W. Stenson,
Philippe McGee,
Joseph Trudeau,
J. D. Kennedy,
Olivier Desruisseaux,
H. Samson,
E. W. Tobin,
O. C. Morissette,
Joseph Massé,
L. J. Codère,
Hon. Juge L.P.Demers
Dr J. A. Darche,
Dr J. C. A. Ethier,
F. R. Darche.

Souscriptions de $25 payées:

Dr J. F. Rioux,
Joseph Gagné,
N. Lacroix,
N. T. Dussault,
C. F. Olivier,
J. C. St. Pierre,
J. St. Denis,
A. E. Massé,
Marcotte & Pelletier,
L. E. Panneton,
A. E. Choquette,
A. Morency,
S. Fortier,
M. O'Bready,
Dr I. Frégeau,
B. J. Boucher,
Rév. J. A. H. Gignac,
L. E. Codère,
Rév. F. V. Charest,
F. O. St. Denis,
Omer Bonin,
Pierre Couture,
G. F. Desruisseaux,
Joseph Fresne,
J. S. Maguire,
Edmond Précourt,
John Leonard,
George Bélanger,
G. H. Vaillancourt
Rév. E. St. Jean,
Joseph Fréchette,
Eugène Bourque,
N. Arguin,
D. J. McManamy,
J. S. Tétreault, N.P.,
A. J. McWilliams,
J. H. Walsh,
Antoine Albert,
M. A. Lainé,
J. O. Dufour,
M. Chagnon, M. D.,
H. H. Langlois.

Souscriptions de $10 payées:

Dr J. F. Rioux,
P. Desaulniers,
Ovide St. Cyr,
P. Bousquet,
M. T. Stenson,
A. L. Bourgeault,
Joseph Thibaudeau,
P. M. Vaillancourt,
Edouard Bérubé,
J. X. Duranleau,
Rév. S. Gervais,
A. Z. Couture,
P. D. Authier,
Henri Couture,
James D. Maguire,
Révs. Frères du Sacré-Cœur,
P. A. Juneau,
H. H. Morency,
J. A. D. Godbout,
L. Couture,
Dr F. Bertrand,
P. A. Chassé, C. R.
Dr P. E. Grandbois,
Rév. J. S. LaRocque.

Souscriptions de $5 payées:

Dr J. F. Rioux,	Rév. J. S. LaRocque,	Léandre Proulx,
Prof. J. O. Casgrain,	Rév. Paul Côté,	J. B. McGee,
Rév. N. H. G. Gaulin,	G. E. Robitaille,	Gédéon Morin,
Rév. G. A. Lemieux,	Joseph Lemieux,	Antoine Albert.

Les directeurs du Monument National remercient, de *tout cœur*, les messieurs ci-haut nommés, pour leurs généreuses souscriptions, payées ou promises, ainsi que les très-nombreuses personnes qui ont bien voulu faire des cadeaux quelconques, soit en livres, câdres, cartes géographiques, etc., etc.,—tout est entré dans le livre d'or, que chacun peut consulter, à la bibliothèque, (aux heures déterminées).

Réponse à M. Ralph Malo.

Je viens de lire un petit article intitulé : "Si j'étais riche." C'est joliment dit pour un étudiant—ça promet ! Il y a de la poésie dans cette prose signée "Ralph Malo." Allons ! mon jeune ami, vous seriez bien, bien généreux, n'est-ce pas, si vous étiez riche ? mais, prenez garde, les richesses, voyez-vous, ça vous endurcit le cœur, ça vous *rapetisse* le cerveau, ça vous fait d'un homme, bon du reste, un véritable avare....ça vous *crochit* les doigts plus que ceux de l'infortuné Iscariote dont vous parlez ! Si j'étais riche, dites-vous, je ferais bâtir des édifices, des églises, *des ci des ça*—des monastères ! pas pour y entrer vous-même, au moins ? car vous dites du même coup que vous prendriez femme si vous ressembliez au Crésus d'antan. Mais chut ! pas d'indiscrétion. Vous parlez aussi de construire des "Monuments Nationaux" et que sais-je encore ?—tout cela est fort beau, mon ami, mais il ne s'agit pas seulement de l'écrire ou de le dire, il faut le faire, même quand on est pauvre et voici comment : vous avez entendu parler, n'est-ce pas, du projet de fonder à Sherbrooke un tout petit "Monument National" bien coquet, bien gentil, où les riches et les pauvres seront également bienvenus ? Oui, eh bien ! répétez-vous bien bas à vous-même et bien haut à vos amis, qu'il faut aider à construire ce monument. Ça vous coûtera si peu. Quoi ! pour cent piastres, payées quand vous pourrez et de la manière que vous voudrez, vous serez

un des fondateurs du " Monument National " à Sherbrooke ; de ce monument qui durera tant qu'il y aura un Canadien dans la Reine des Cantons de l'Est, et vraiment, il y en aura longtemps des Canadiens ici, si surtout vous avez, comme ça, l'idée de prendre femme !

Persévérez dans vos bonnes résolutions, M. Ralph, dites bien à vos amis qu'ils en fassent autant, et je vous promets une sérénade au " Monument."—Mais soyons de bons comptes, prenez une part dans le Monument National, où vous serez chez vous.—Et notre " chez nous," on le respecte toujours, n'est-ce pas? C'est pourquoi je ne crains pas de dire aux plus hargneux, aux pessimistes qui voient déjà du sang couler à flots dans le " Monument," qui voient—toujours par anticipation—les adeptes de feu Chiniquy y trôner en maîtres, qui voient déjà une délégation envoyée par le trop *fameux* Combes, nous faire des règlements y chasser nos prêtres, qui y ont pourtant une place proéminente. Allons ! trève de sarcasmes et mettons-nous à l'œuvre sérieusement.

M. Ralph, si vous voulez former une société, avec trois de vos amis qui fourniront chacun $25, qui, avec le vôtre, formeront cent piastres—par conséquent, Ralph & Cie, $100—au profit du " Monument National." Dites à 4 autres de nos jeunes gens d'en faire autant et 4 autres encore ; —avec toutes ces parts, nous paierons et réparerons *chiquement* la bâtisse que nous avons achetée, et votre rêve sera réalisé,—au moins en partie—puisque vous aurez réellement l'illusion d'être riche ! Topez-là, Ralph, mon ami, et allez-y gaiement. !

Une Bonne Œuvre.

Au milieu de nous vit une communauté de Sœurs que nous ne voyons jamais par les rues de la ville. Ces femmes n'enseignent pas et ne soignent pas les malades. Mais que font-elles donc? Ah! ce qu'elles font! Elles méditent pendant que le monde s'amuse; elles prient pour ceux qui ne prient pas;....elles travaillent dans le silence du cloître, où nous les entrevoyons rarement à travers un grillage qui leur sert de prison, et quelle prison! Mais oui, quelle douce prison, cependant, pour ces saintes filles qui ont rononcé volontairement au monde et à ses tentations! Elles vivent en continuelle adoration en présence du Divin Époux qu'elles ont librement choisi. Leur corps est ématié, leurs traits sont tendus par les privations de toutes sortes, les jeûnes et les veilles mais leur âme est blanche, comme la colombe!

Quand le bal *bat son plein*, non loin de leur monastère, elles se lèvent à 2 hrs. du matin, se rendent à leur chapelle où elles récitent les matines....Oh! merci, mes révérendes sœurs, merci de vos bonnes prières, qui doivent toujours être entendues et exaucées par le Dieu trois fois Saint que vous implorez pour nous!

Oui, vous êtes de vraies sœurs pour nous, vos concitoyens, qui *peinons* tout le jour sans, bien souvent, avoir aucune pensée pour l'unique chose, la seule nécessaire: le

salut de nos âmes ! Mais vous êtes là, vous, sœurs chéries, vous veillez et priez pour qu'il ne nous arrive rien de fâcheux en ce monde, et surtout afin de nous rencontrer plus souvent dans l'autre vie, en présence de l'Eternel !....

Mais, jusqu'ici, qu'avons-nous fait pour vous ? Presque rien. Cependant, "reconnaissance oblige !" Donc, vous ne serez pas oubliées plus longtemps. On sait que vous devez nourrir vos corps : c'est la loi naturelle—et que vous ne pouvez vivre seulement de prières et d'adorations. Dieu le veut ainsi, à moins qu'Il fasse des miracles. Tout le monde comprend si bien tout cela que plusieurs dames organisent une partie de cartes (euchre), pour le mercredi, 14 courant, au profit de nos *bons anges gardiens*, les révérendes sœurs du Précieux Sang. Allons, citoyens, à l'œuvre ! —les occasions de faire la charité ne nous manquent pas, il est vrai, mais ce n'est que la deuxième fois qu'on nous demande pour cette communauté qui fait tant de bien parmi nous. Que chacun donc se fasse un devoir, devoir d'honneur et de reconnaissance, d'acheter un billet pour le *euchre* de mercredi prochain—et nos *bons anges* ne cesseront de prier.

Concert "Sublime."

A peu près tous les amateurs de belle musique à Sherbrooke assistaient au concert du "Paradis perdu," donné au théâtre Clement, jeudi dernier, sous l'habile direction de M. le Professeur Clerk. Ça été un vrai régal musical. Bravo! Professeur qui avez le don de faire pénétrer dans l'âme de vos élèves le feu divin qui embrase la vôtre! Bravo! jeunes filles et jeunes gens qui avez su si bien rendre le grand oratorio Bleau-Dubois. Il faut être artistes et non simplement amateurs pour rendre si parfaitement une œuvre comme celle-là. Je l'avais déjà entendue par un chœur et un orchestre puissants, mais j'ai encore plus goûté le concert de jeudi, donné par nos jeunes. La diction était tellement parfaite qu'on pouvait suivre sans "libretto" la belle poésie de Bleau. Que dire de la musique de Dubois? c'est ni plus ni moins que sublime! Mme L. E. Codère, qui était si bien secondée au piano par M. A. Létourneau, et à l'orgue par son mari, s'est surpassée, mais était comme toujours à la hauteur de sa tâche. Comment ne pas être empoigné par cette musique enchanteresse qui vous charme et vous ravit!

Ce drame-oratorio est divisé en quatre grandes parties qui ont toutes été si bien interprêtées qu'on croyait réellement assister à chacun des actes qui le composent.

Mlle Flora Olivier, dans le rôle de "l'Archange," a admirablement bien réussi; sa voix douce et sympathique

nous allait droit au cœur—on était vraiment porté à s'unir à elle et au chœur des Séraphins pour chanter les louanges de l'Eternel, ou appeler les célestes phalanges au combat !

Si notre grand'mère Eve avait la voix enchanteresse de Mlle Fréchette, je ne suis pas surpris de la chute de notre pauvre et regretté père Adam, qui s'est si bien laissé prendre à ses charmes ! M. le Dr Fleury, dans le rôle d'Adam, a été superbe.

> " La mort va la frapper, que je tombe avec elle !
> Donne ce fruit, je ne veux pas,
> En restant immortel, contempler ton trépas ! "....

Oui, c'est bien ça ; Adam, vous ne pouviez faire autrement—et vous vous êtes montré dès ce jour le soutien et le défenseur du sexe faible.

Uriel, Béliol et Moloch, trinité infernale, mais représentée, cependant par trois gentils garçons : notaire Sylvestre, Dr. Gadbois et M. L. E. Codère. Comme ils ont bien interprêté leur rôle—tantôt rageurs contre le chef qui les a perdus, tantôt pleins de foi en son génie, ils lui obéissent en aveugles.

Mais que dire de Lucifer, de satan lui-même, personnifié par M. l'avocat V. Emile Rioux ? Quelle ampleur de voix ! quel tonnerre qui gronde à la tête des cohortes rebelles ! Quel rôle terrible que celui-là ! Quoi ! oser lever l'étendard de la révolte au sein même du Paradis ? Quelle audace !

Oh ! le charmeur, comme il se faisait caressant et fascinateur auprès de notre chère et vieille mère Eve—j'en frémissais et je me disais : où donc est Adam ? va-t-il la laisser perdre ? Ah ! oui, c'en est fait, elle a succombé et Adam avec elle ! Malheur à nous, malheur à leurs descendants !

Ah ! tu peux triompher, satan, chante avec délice :

"Tu l'emportais, Dieu Sévère,
A mon tour je suis vainqueur !"
O séraphins, repliez vos ailes,
Et remontez vers les voutes éternelles !"

A nous les pleurs, les regrets et les douleurs ; nous sommes perdus !.... Adieu, beau Ciel, céleste parvis, adieu !

Mais qu'entends-je ? une voix plus douce que celle des Séraphins, plus puissante que celle des damnés et leur chef, parvient à mon oreille.

Ah ! courage, Adam et Eve, c'est le Fils qui vient, et ce Fils sera le Rédempteur, ne le dit-il pas Lui-même :

"Homme, courage ! O femme espère !
Le Ciel ne peut toujours punir ;
Vos enfants me verront venir,
Un jour, envoyé par mon Père !...."

Terrible Noyade.

M. le curé est mort ! et quatre jeunes gens de deux de nos meilleures familles ont péri avec lui ! Les cinq se sont noyés, mercredi soir, à Garthby.....

Telle était la poignaute nouvelle qui nous arrivait le soir même par le téléphone.—Chacun se demandait s'il faisait un mauvais rêve....Enfin, après maints rapports, il fallut bien se rendre à l'évidence et tout le monde, *frappé de stupeur*, put enfin se rendre compte de l'épouvantable malheur qui venait s'abattre sur notre petite ville.

M. l'abbé Gignac, curé de la cathédrale et administrateur du diocèse de Sherbrooke ; MM. Hector et Eugène Codère, fils de M. L. A. Codère ; MM. Wilfrid et Damase Massé, fils de M. Joseph Massé, ne sont plus ! Hier encore, tous joyeux, ils prenaient place dans une petite embarcation pour faire une excursion sur l'eau ;—le temps était beau et une brise légère ondulait les eaux du lac. Mais voilà que tout à coup le vent s'élève et une bourrasque fait chavirer le frêle bateau ! "Nous allons périr, mes enfants," dit M. le curé, faites votre acte de contrition et je vais vous absoudre : *Ego vos absolvo in nomine Patris, etc.*, et tous, après avoir demandé pardon au Dieu trois fois Saint, devant la Majesté duquel ils allaient paraître en un instant, s'engloutissent dans le gouffre immense !.....

Moment sublime, s'il en fut ! Quoi ! tout est fini ici

bas, il faut mourir sans dire adieu à ceux qu'on aime ! Ah ! mon pauvre cœur se serre à la pensée des angoisses éprouvées par ces infortunés jeunes gens ! Que dut-il se passer dans l'âme du bon curé ? Il ne redoutait pas la mort, lui, le prêtre modèle, l'apôtre infatigable, l'ami sincère, mais il a dû souffrir une agonie effrayante, en quelques instants, car je le connaissais bien, moi, allez : il a été mon compagnon d'enfance et d'étude et mon ami toujours ! Oui il a dû souffrir le martyre, non pour lui, mais pour les chers enfants qui étaient avec lui—il a dû s'accuser d'être la cause, bien involontaire si vous voulez, de l'affreux malheur qui devait frapper plusieurs familles de sa paroisse !

Quel deuil pour Sherbrooke, pour le diocèse et pour l'Eglise ! Quelle douleur pour notre vénérable Evêque, qu'un câblegramme a averti de la perte qu'il vient de faire ! Le Maître souverain des vivants et des morts a parlé, résignons-nous à ses décrets, qui nous paraissent bien durs parfois.—Vous, bons parents, vos chers enfants sont montés au ciel avec leur curé, qui venait de les absoudre ; d'ailleurs, ils étaient tous de bons chrétiens, sur le sort desquels vous ne pouvez avoir aucune inquiétude.

Sur sept, que contenait la fatale embarcation, les deux plus jeunes ont réussi, *en s'y cramponnant*, à atteindre le rivage. Ces deux enfants n'oublieront jamais cette terrible épreuve ! M. le curé fit réciter à tous l'acte de contrition.—Au moment d'être engloutis, ces pauvres malheureux, pleins de confiance en la Providence, s'écrièrent : "Mon Dieu ! nous avons un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon ! Pardonnez, oh ! oui, pardonnez-nous nos offenses au moment de paraître en votre divine présence !...."

Peut-on imaginer une scène plus touchante et plus sublime ?

Il me semble voir le fidèle ministre de Dieu qui regarde le ciel ! Il me semble voir ces pauvres enfants jeter un dernier regard sur le rivage où les attendent des êtres chéris ! Un seul, M. Wilfrid Massé, était marié, et sa jeune épouse et son enfant sont là sur la rive, attendant son retour ! Les pères et mères, frères et sœurs sont là aussi, dont quelques-uns sont témoins impuissants de l'horrible drame qui se déroule non loin d'eux, là-bas, sur l'onde perfide qui va bientôt engloutir les êtres qui leur sont si chers ! Les mots font défaut pour exprimer ce qu'on doit éprouver dans de telles calamités !

Adieu à tout ce que j'aimais sur la terre ! Venez me rejoindre au ciel où, il n'y aura plus de douleurs ni de séparations ! Adieu ! non, pas adieu, mais au revoir !....

RÉV. J. A. H. GIGNAC, J. C. D.

Curé de St-Michel de Sherbrooke—Administrateur du diocèse.

Le Bazar de la Crèche, 1905.

Nous aurons encore notre bazar annuel, cette année,—c'est un évènement attendu avec plaisir, par les petits comme par les grands. Je crois que tout le monde serait bien chagrin d'en être privé, car c'est entendu, c'est passé dans nos habitudes d'avoir cette fête de famille, chaque automne, avant le mois du recueillement, le mois du silence, le mois de la prière pour nos morts chéris, qui nous ont précédés dans le *grand au-delà !*

L'année dernière, à pareille époque, notre très-vénéré et regretté pasteur, feu M. le curé Gignac, faisait un chaleureux appel à ses paroissiens en faveur du bazar des *tout petits*. Comme son cœur tendre et compatissant avait compris leurs besoins ! Comme sa parole vibrante avait su trouver des mots brûlants de charité pour toucher les nôtres, en faveur des orphelins dont les mères dorment leur dernier sommeil ; en faveur surtout des malheureux petits enfants des bourreaux d'ivrognes, indignes du beau titre de père, qui gaspillent, dans l'orgie et la crapule, le peu d'argent qu'ils gagnent et qu'ils devraient ménager pour le soutien de leur famille !

Hélas ! la voix sympathique et convaincante de mon vieil ami ne résonnera jamais plus à mes oreilles ni aux vôtres ; mais souvenons-nous. . . . " Heureux celui qui passe en faisant le bien," avait-il coutume de dire.—N'est-ce pas ce qu'il a fait ? oui, *transiit benefaciendo !*—Et quelle plus belle occasion pour nous tous de suivre son exemple, que

de donner à deux mains à ceux qui pleurent, à ceux qui ont froid, à ceux qui ont faim !

Ah ! cher et bon curé, dormez en paix dans votre humide et froide *tombe* : vos bonnes paroles et vos bons exemples porteront leurs fruits.—Cette année, comme l'année dernière, vos paroissiens trouveront les moyens de faire un grand succès du bazar de la Crèche. Ils se souviendront, oui, ils se souviendront de celui qui n'aura pas même une croix sur laquelle le passant lira son nom ! Mais ce nom est ineffaçable, car il est à jamais gravé dans nos cœurs ! Les eaux du lac feront entendre leur éternel clapotement, et rouleront leurs ondes perfides, sans égard pour la précieuse dépouille qu'elles ont engloutie ; et qui se souviendra du drame de 1905, qui se rappellera de notre cher noyé ? Qui ? mais nous tous qui l'avons connu et aimé, et nous le redirons aux enfants de la Crèche, qui répèteront ce nom dans leurs prières. Il aimait tant les *tout* petits ! Un soir, il était huit heures, je visitais avec lui la classe des orphelins de l'hôpital du Sacré-Cœur ; la révde sœur gardienne nous dit : "*Chut !* MM., n'éveillez pas mes petits enfants ! "—trois chérubins dormaient à poings fermés, sur un banc, dans un coin de la salle—la bonne sœur n'avait pas voulu les déranger dans leur premier sommeil. Quelle sollicitude vraiment maternelle !—Entrez ici, messieurs, nous dit-elle, venez voir mes autres enfants.—Plusieurs orphelins de 3 à 8 ans reposaient déjà bien gentiment dans leurs petits lits proprets.

Ah ! je crois au dévouement, je crois à l'amour quasi maternel, je crois au sacrifice de ces femmes encore jeunes et belles, qui pouvaient elles-mêmes inspirer de l'amour, avoir une famille bien à elles....Mais non, *tout*, entendez-vous ? *tout* ici est sacrifié pour les pauvres, pour les orphelins, pour les malheureux de toutes sortes.

Les Sœurs de toutes nos communautés religieuses, les *vraies* sœurs de charité comme les autres, sont mortes au monde et à ses plaisirs ;—(j'en connais quelque chose, deux des miennes prient pour moi chaque jour)—leur unique bonheur consiste à faire un peu de bien en passant.

Et qu'ont-elles, en *propre*, pour faire tant de bonnes œuvres ? rien ! N'ont-elles pas fait vœu de pauvreté ? elles n'ont que nos aumônes qu'elles recevront avec reconnaissance, non pour elles, mais pour les *tout petits*, au bazar de la Crèche, dans la semaine du 23 courant. Faisons-leur une large part des biens dont la Providence nous a comblés, chacun suivant nos moyens ; l'obole du pauvre vaut autant aux yeux de Dieu que la grosse offrande du riche. Y a-t-il un plus grand bonheur pour celui-ci que de donner au nécessiteux qui lui tend la main ? Il n'y a pas de grandes fortunes parmi nous, mais toutes nos aumônes réunies en formeront une collossale pour les *tout petits*, aux yeux du Souverain Juge.

On objecte : " La Crèche devait se bâtir tout de suite, et il n'y a rien de fait, à quoi bon donner pour cette œuvre ? " Voyons, soyons de bon compte : d'abord, Paris ne s'est pas fait en un jour ; ensuite, tout le monde connaît la longue absence de notre premier Pasteur, pour le bien de son diocèse, et le grand deuil survenu pendant son absence. Il faut donc accepter l'inévitable et se mettre à l'œuvre avec un redoublement d'ardeur.

Ne craignons rien, l'argent que nous donnerons sera bien employé avant longtemps.—D'ailleurs, ne serons-nous pas récompensés au centuple de nos aumônes par le Grand Dispensateur de tous les biens !

En foule donc, au bazar de la Crèche ! soyons généreux comme d'habitude, et plus encore même si c'est possible, afin de faire du bazar de 1905, un succès sans précédent.

"Le Monument National."

Il y a près de 10 mois qu'on parle d'élever, à Sherbrooke, un Monument National. Ce temps paraît *un siècle* à quelques-uns, et bien court à plusieurs autres, qui pensent qu'il faut bien mûrir ce projet avant de le mettre à exécution. Les uns et les autres ont sans doute raison, mais auraient tort, par exemple, ceux qui, malgré l'enthousiasme du début, ne voudraient plus faire honneur à leur signature, ou, d'une manière ou d'une autre, chercheraient à nuire à l'œuvre commencée!

Il ne faut pas oublier que le syndicat du Monument National, qui a acheté l'Académie, qui s'est fait incorporer, etc., n'aurait pas fait toutes ces démarches, toutes ces dépenses, s'il n'eût compté sur le bon vouloir et sur l'honneur des signataires fondateurs. La grande majorité a répondu à l'appel des directeurs, mais il est de la dernière importance que tous suivent l'exemple des premiers, car comment voudriez-vous mener à bonne fin, cette belle œuvre commencée sous d'heureux auspices, si plusieurs ne se croyaient, en *honneur* et en *justice*, responsables envers leurs co-signataires?....Ah! non, je ne doute pas de l'honneur de mes concitoyns. Loin de moi l'idée de faire une telle injure à n'importe qui de ceux qui ont bien voulu nous promettre leur concours, mais il est temps de voir où nous en sommes avec nos finances, car le contrat est donné pour construire le "Monument National" et les travaux

sont commencés. Le tout doit être fini au 1er janvier 1906.

Nous aurons un superbe édifice complet, comprenant des bureaux pour les sociétés de bienfaisance ; un salon, où les révérendes Sœurs et les Dames de Charité pourront travailler pour les pauvres, surtout pendant la saison rigoureuse ; une salle de lecture publique et une bibliothèque ; un gymnase ; une salle d'amusements divers ; un jeu de quilles ; une baignoire et une superbe salle de concerts.

N'est-il pas vrai qu'il n'y a pas un seul Canadien qui ne se sente fier de pouvoir dire, dans quelques mois : " Voilà mon œuvre ! " car ça sera l'œuvre de tous et de chacun. Nous serons *chez nous*, pour nous instruire et nous amuser honnêtement. Ça sera un lieu de réunion où nous apprendrons à mieux nous connaître et, partant, à nous estimer et à nous respecter les uns les autres. C'est là que nous nous appliquerons à marcher toujours dans les sentiers du devoir tracés par nos pères ; à être fidèles à notre langue, à notre foi, sous l'égide de nos dévoués pasteurs. Hélas ! il en manquera un de ces zélés apôtres, à l'inauguration de notre " Monument National ; " mais notre regretté curé bénira notre œuvre du haut du ciel, je n'en doute pas.—Quelques jours après la catastrophe de Garthby, son frère, le Rév. M. J. N. Gignac, professeur au séminaire de Québec, a payé au syndicat la contribution de son cher frère. Je fis remarquer au révérend et savant abbé que feu M. le curé avait encore quelques mois avant de payer sa part.—"Non, non, me répondit-il, c'est une dette d'honneur et je la paie tout de suite."—Voilà comment on entend l'honneur dans certains quartiers ; ça fait plaisir de constater que l'exemple part de si haut !

De plus, j'ai fait remarquer au généreux exécuteur testamentaire que son vénérable frère m'avait dit qu'il donne-

rait plusieurs livres pour la bibliothèque du "Monument." —"Très-bien, dit-il, je ferai un choix de volumes qui pourront intéresser vos jeunes gens et je vous les donnerai au nom de mon frère."—Ah ! si chacun de nous voulait en faire autant, comme nous aurions un joli monument et une belle bibliothèque qui nous coûteraient presque rien : notre souscription, et quelques cadeaux en livres ou objets d'art pour notre salle de lecture.

Allons, messieurs, un peu de bonne volonté ; faisons honneur à notre signature et que ceux qui n'ont pas encore souscris le fassent au plus tôt pour l'honneur de notre race, dans les Cantons de l'Est surtout, dans l'intérêt de notre population catholique et pour l'instruction et l'éducation de notre intéressante jeunesse, qui ne demande qu'à suivre les bons exemples de ses aînés.

PREMIERE CIRCULAIRE.

Monsieur,

Les Canadiens-français et quelques Irlandais de cette ville sont à faire construire l'édifice que représente la vignette ci-haut.

J'espère que nous en commencerons l'inauguration le dimanche, 4 février prochain, par la bénédiction solennelle

que Sa Grandeur Monseigneur LaRocque a promis de donner à cette œuvre nationale et patriotique.

L'honorable juge Lemieux a bien voulu consentir à faire le discours de circonstance.

Lundi soir, le 5 février, il y aura partie de cartes et, tous les soirs de la semaine, grande *Kermesse*, chants, opérettes, vues à la lanterne magique, déclamations, etc., au profit de notre petit monument national qui sera un lieu de réunion pour les catholiques de Sherbrooke. En effet, nous aurons là une bibliothèque et une salle de lecture publiques, une salle de conférences ; des bureaux pour diverses sociétés de secours mutuels et des salles d'amusements.

Messieurs les directeurs du syndicat recevront avec reconnaissance les revues et journaux publiés dans la province et d'ailleurs, des livres, des bibelots, des objets d'art, des tableaux, des cartes géographiques, des portraits, des bustes ou des statues de nos grands hommes, ou n'importe quelle somme d'argent.

Les noms de nos bienfaiteurs seront inscrits dans un registre *ad hoc* et précieusement conservés dans nos archives.

DISCOURS D'INAUGURATION.

Monseigneur, Honorable Juge, Monsieur le Maire, Révds. Messieurs, Mesdames et Messieurs :

A l'inauguration de notre petit Monument National, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en faire l'historique en quelques lignes.

Et d'abord, ce n'est qu'après avoir obtenu l'autorisation de Monseigneur notre Evêque, que j'ai commencé à solliciter des souscriptions en faveur de cette œuvre, qui me pa-

raissait alors et qui me paraît plus que jamais, chrétienne, nationale et patriotique.....

Comment pourrait-il en être autrement, puisque je vois dans ces murs, élevés par les généreuses offrandes de nos concitoyens catholiques, notre premier Pasteur qui est venu bénir l'œuvre commencée sous d'heureux auspices ; puisque je vois ici le digne représentant de la majesté de la loi qui vous adressera la parole tout à l'heure ; je vois ici le premier magistrat de notre jeune et belle cité. Je vois aussi les Messieurs du Clergé qui m'ont toujours encouragé à continuer cette œuvre, malgré les difficultés qui surgissaient de temps en temps. Enfin, je vois ici l'élite de notre population catholique.

Depuis que l'école, connue sous le nom de "Young Ladies' Academy," était fermée, je ne passais jamais près d'ici sans jeter un œil d'envie sur ce site magnifique. Mais il n'était pas facile de l'acheter, puisqu'on a mis cinq ans à conclure le marché. A ma première entrevue avec les messieurs de la Commission scolaire protestante, on m'a simplement répondu que l'école n'était pas à vendre. Après de nouvelles instances, ces messieurs m'ont dit que je pourrais l'avoir pour 7,000 piastres comptant. Puis, un peu plus tard, le prix en était de $6,500, puis $6,000, quelques mois après de $5,500 ; enfin, après cinq ans de pourparlers, j'ai pu conclure le marché pour $4,500, mais quand j'ai signé le contrat, au nom du syndicat qui n'était pas encore formé, j'avais déjà une liste de souscriptions de $5,000, c'est-à-dire 50 noms. C'est vous dire que j'avais pleine confiance en ceux qui avaient bien voulu me donner leur signature, car, seul, je n'aurais jamais fait une telle entreprise ; d'abord, je n'en avais pas les moyens, et d'ailleurs je voulais intéresser le plus de citoyens possible.... .

Nous sommes maintenant incorporés sous le nom de

"Syndicat du Monument National." M. le Dr Pelletier, notre zélé député, nous a fait donner des lettres patentes, avec le grand sceau de la Province et la signature de Son Excellence Sir L. A. Jetté, lieutenant-gouverneur.

Je remercie donc tous les bons patriotes, qui ont daigné répondre à l'appel du plus humble d'entre eux ; je les remercie d'avoir mené à bien notre entreprise, car elle est nôtre et non la mienne. Qu'aurais-je pu faire seul, encore une fois ? rien ; mais je vous avouerai bien candidement, cependant, que j'ai été tenté plus d'une fois de me décourager. Au moment où j'allais perdre courage, une nouvelle signature s'ajoutait aux autres et l'espoir revenait avec elle. Qu'on vienne me dire après cela qu'il n'y a pas de patriotisme à Sherbrooke ! Personne d'entre nous ne prétend partir en guerre contre qui que ce soit, mais nous voulons nous affirmer et nous faire respecter, comme nous respectons nous-mêmes d'ailleurs nos concitoyens d'autres origines. L'union fait la force ; cette devise est écrite sur l'une des banderolles qui ornent cette salle, et j'espère que nous serons toujours unis : ça sera pour traiter de nos intérêts communs que nous nous assemblerons dans ces murs, pour nous mieux connaître et apprendre à nous estimer réciproquement. Vous avez compris, messieurs, que le temps était arrivé de fonder à Sherbrooke, à l'instar des grandes villes de notre pays, de fonder, dis-je, un petit monument national, où toutes les classes de la société pourraient se réunir, pour travailler d'un commun accord à l'avancement de notre race dans la métropole des Cantons de l'Est. Nous comptons pour quelque chose, n'est-ce pas ? et nous le prouvons de nouveau, ce soir, en nous assemblant *chez nous*, dans un superbe édifice que nous payons de nos deniers. Voyez ce que peut faire l'union entre un groupe d'hommes. Individuellement il aurait été impossible de faire ce que nous fai-

sons collectivement. Plusieurs ont, dans cette entreprise nationale et patriotique, des parts égales ; nous en retirerons des profits égaux, (s'il y en a) et j'espère qu'il y en aura. Mais, du moins, nous aurons ensemble la satisfaction de dire : nous sommes les fondateurs de ce petit monument qui s'élève fièrement à l'ombre du clocher. " Honni soit qui mal y pense ! "—C'est la fière devise du peuple anglais, mais qui vient de la France, qui a été conservée à travers les siècles et que nous répétons nous-mêmes en ce jour contre ceux qui nous blâmeraient sans nous comprendre. " Dieu et mon droit ! " autre belle devise que nous n'oublierons jamais. Notre écusson, c'est-à-dire les armes du syndicat du Monument National, se composent d'une feuille d'érable, l'emblême de notre vaste pays ; d'un castor industrieux qui nous donne l'exemple d'un travail constant et intelligent ; du motto : " Va droit ! " oui, va droit au but, c'est-à-dire allons tous ensemble vers le but proposé : faire un peu de bien en passant ici-bas, contribuons dans la mesure de nos forces à l'éducation et à l'instruction de nos jeunes gens qui seront les hommes de demain ; nous, leurs aînés, nous disparaîtrons bientôt, mais eux se souviendront. Oui, jeunes gens, souvenez-vous toujours que c'est pour vous surtout ce Monument National, c'est pour vous toute cette pompe, c'est pour vous cette démonstration, c'est pour vous grouper, vous unir, vous instruire que vos pères, vos frères, vos amis ont fait de généreux sacrifices.

Plusieurs personnes distinguées ont promis de venir vous faire ici des conférences historiques, scientifiques, agricoles, musicales, etc., car il faut joindre l'utile à l'agréable ; à vous donc d'en profiter. Le Monument National sera pour vous une seconde école, où vous viendrez, le soir, vous délasser des rudes travaux du jour, tout en vous instruisant et en vous amusant, car vous aurez ici une belle bibliothè-

que, où vous puiserez diverses connaissances qui vous aideront à faire votre chemin, chacun à la place que vous assignera la Providence. A propos de cette bibliothèque, j'ai adressé au-delà de 250 circulaires à des personnages marquants, à des connaissances et à quelques amis. Plusieurs m'ont déjà répondu favorablement. Ici encore, le syndicat, par l'entremise de notre député toujours prêt à nous rendre service, demandera au gouvernement pour nous, et par conséquent pour vous tous, 100 à 150 volumes de nos meilleurs écrivains canadiens, ainsi qu'un octroi pour notre salle de conférences. Moi-même, je continue à demander *pour vous*. On m'a dit que j'étais *toqué ;* Larousse explique dans son dictionnaire que le mot *toqué* veut dire un peu fou. Mais que m'importe ! je suis bien destiné à mourir *toqué*, car ni mes confrères ni moi ne connaissons de remèdes pour la maladie qu'on appelle la *toquade !* Si, pourtant, je me trompe ; si vous voulez me guérir, c'est de donner au Monument National ce que vous avez de trop : un bon volume quelconque, un bibelot, une carte géographique, un beau tableau, une statue, une urne, un meuble, ou même prendre une part, suivant vos moyens, car notre dévoué trésorier, M. Dugal, a toujours son grand livre ouvert pour les recevoir. Le nom de chaque donateur sera inscrit dans le livre d'or avec le cadeau qu'il fera ou la part qu'il prendra ; ce livre d'or est ici : chacun pourra y enregistrer son nom avec le montant ou l'objet qu'il lui plaira de donner au Monument National. Nous tenons beaucoup aux autographes ! Nous en ferons une collection ; pour 25 centins et plus, bien entendu, si vous le voulez, vous pourrez signer ici. Demain soir, à 8½ précises, il y aura un grand tournoi de cartes et, tous les autres soirs de la semaine, grande Kermesse, du beau chant, de la belle musique, de la magie, *blanche* seulement, car Monseigneur ne nous en permettrait pas d'au-

tre ! des vues à la lanterne magique, il y aura un bureau de poste, où vous écrirez à vos amis et recevrez leurs messages ; la reine de Bohême et ses dames d'honneur vous diront la bonne aventure, le prince de Monaco et ses ministres seront ici avec leur fameuse roulette. Enfin, vous aurez d'honnêtes amusements et des rafraîchissements servis à la carte, tout comme à Paris, quoi ! Il n'y aura pas de ces vilaines listes qui vous font *suer sang et eau* dans les bazars ordinaires, malgré les jolis minois des passeuses d'icelles ; vous dépenserez volontairement ce que vous voudrez et pour un bon but, puisque ce sera pour notre Monument à tous :—la *toquade* qui revient ! mais il faut le payer, car on n'aime pas les dettes ici. Je m'aperçois que j'abuse de votre complaisance ; encore un mot et je termine.

Merci, Monseigneur, d'avoir daigné vous rendre bénir l'œuvre de quelques-uns de vos diocésains, surtout de votre ville épiscopale. Merci, Honorable Juge, d'avoir rehaussé par votre présence et le discours que vous avez bien voulu accepter de nous faire, de rehausser, dis-je, l'éclat de cette fête de famille. Merci, M. le maire, de l'encouragement que Votre Honneur veut bien donner à notre œuvre, qui est aussi la vôtre, et qui sera toujours, je l'espère, et dans toutes les acceptions du mot, un ornement pour la jolie ville dont vous êtes aujourd'hui le premier magistrat ; merci, MM. du clergé et, en particulier, merci à notre dévoué gérant, Monsignor Tanguay. Merci à M. le supérieur de notre beau et florissant Collège, qui m'avez tant aidé de vos bons conseils. Merci, M. le député, des démarches que vous avez déjà faites auprès de vos collègues en faveur de notre Monument National. Merci, MM. les directeurs du syndicat, de l'aide constante que vous m'avez si généreusement donnée pour la réussite de l'œuvre que nous avons entreprise ensemble. Merci, mesdames, d'avoir consenti à

vous dépenser encore pour organiser notre Kermesse, qui sera un succès, je n'en doute pas, car elle est entre trop bonnes mains pour ne pas réussir : "Ce que femme veut Dieu le veut." Merci à vous, mesdames et messieurs, d'être venus en si grand nombre à l'inauguration de notre Monument National, que M. l'abbé Auclair a qualifié du grand nom de Panthéon ! J'ai l'espoir qu'en effet ce monument deviendra entre vos mains un véritable petit Panthéon. Merci à tous ceux qui ont assisté à l'inauguration de cet édifice qui contribuera, je l'espère, à l'instruction de notre intéressante jeunesse. Vous savez qu'il y a, à Montréal et à Québec, et peut-être dans d'autres villes, des groupes de jeunes gens que d'habiles directeurs ont formés en associations de la jeunesse catholique. Notre toujours regretté curé, mon vieil ami, avait formé le beau projet d'organiser un de ces groupes ici, dans le Monument National. Dieu l'a rappelé à Lui, par une mort tragique et prématurée, en l'enlevant à notre affection ; mais son digne successeur, (qui m'a depuis longtemps honoré de son amitié) qui a passé ses plus belles années au milieu de nous, à préparer les jeunes pour les rudes combats de la vie, m'a donné l'assurance qu'il continuerait l'œuvre projetée par son prédécesseur. D'ailleurs, encouragés comme nous le sommes par le premier Pasteur de ce diocèse et par vous tous, nous entrevoyons l'avenir avec confiance.

Merci, mesdames et messieurs.

LE MONUMENT NATIONAL.

On peut voir près des hauteurs de l'évêché un édifice de brique, aux proportions grandioses, s'élevant depuis quelque temps comme pour vouloir dominer une grande partie

des alentours : c'est le Monument National, une œuvre, comme on le sait, née du plus beau patriotisme. Il a bon entourage : la cathédrale, deux couvents, le collège, l'évêché ; il regarde, vers le nord, le superbe palais de justice neuf, qui lui sert de relief.

C'est vraiment un monument parmi les plus beaux édifices de la côte.

Les travaux sont très avancés : les murs sont terminés ou à peu près et l'on va poser le toit. Le Monument National pourra être ouvert, croit-on, au mois de février prochain.

Les entrepreneurs de l'édifice sont MM. Dion & Simoneau, dont la renommée comme constructeurs n'a fait que grandir depuis quelques années. La pose de l'appareil de chauffage a été confiée à M. G. Delorme, plombier bien connu. Le Monument National sera remarquablement bien éclairé. On y verra sept cents lampes. M. A. E. Choquette a été chargé des travaux pour l'éclairage.

L'édifice sera surmonté de quatre tourelles.

Le président du Syndicat du Monument National est M. le Dr J. F. Rioux, dont le zèle a été admirable ; le trésorier est M. B. A. Dugal, le digne gérant de la Banque Nationale. Mgr E. C. Tanguay, du séminaire, est le gérant du Monument National.

Les contributions pour l'œuvre du Monument National ont été généreuses. Mais l'entreprise, dès les commencements, a paru hardie. Elle l'était, si l'on songe que ce bel édifice est dû à la générosité de quelques Canadiens-français, soucieux de l'avenir de la nation, désireux de fonder dans notre ville une institution qui parlera à la postérité.

Les projets sont en grande partie réalisés ; on a les plus belles espérances pour l'avenir du Monument National.

Il va falloir meubler l'édifice, le garnir.

Les livres, les gravures, les objets d'art qu'on voudra bien donner pour la nouvelle institution seront reçus avec plaisir. On peut offrir ces dons à présent.

Les personnes qui voudraient s'inscrire comme souscripteurs peuvent aussi le faire. Nous croyons que c'est une des œuvres les plus dignes d'un patriote.

Le Monument National va coûter de $18,000 à $20,000. Nous le compterons parmi nos édifices publics les plus jolis de Sherbrooke.—(Du *Progrès de l'Est.*)

La Kermesse du "Monument National."

Il est vraiment beau de constater l'entrain qui existe pour son organisation. Tout le monde travaille avec ardeur pour la réussite de cette grande fête de famille—je ne crois pas qu'il y est une seule voix discordante,aussi je ne doute pas de son succès. Il est vrai que, de mémoire d'homme, nous n'avons jamais eu de fête semblable à Sherbrooke ; ça sera une *féérie*, quoi ! Dans chaque département, les dames et les demoiselles auront chacune leur costume : il y aura des Canadiennes, ça va de soi ; des Bretonnes, des Parisiennes, des Italiennes, des Espagnoles, des Alsaciennes, des Irlandaises, des Anglaises, des Ecossaises, des Turques et même des Japonaises. Je vois d'ici la binette des vieux célibataires endurcis—vont-ils en lancer des œillades ! Mais, *fichtre !* prenez garde à vous, mes bons amis, vous vous ferez *rouler* de la belle façon, si vous n'êtes pas gentils ; car, cette fois, la belle et douce Canadienne aura du renfort par l'énumération que je viens de faire. Oh ! je sais bien que les Canadiennes d'aujourd'hui, comme nos mères et nos grand'mamans, peuvent bien se défendre seules, mais, comme l'*union fait la force*....enfin, suffit, je me comprends. Allons ! messieurs, ne me prenez pas au sérieux, pour *une fois*, venez à la kermesse en toute confiance, il n'y aura pas même une seule liste....Ouf ! quel soulagement ! vous dé-

penserez ce que vous voudrez et comme vous l'entendrez, voilà ! Quelques messieurs seront aussi costumés : tels que le prince de Monaco et ses ministres ; le fameux magicien Cagliostro, etc.

Il y aura donc grande Kermesse du 4 au 10 fév. 1906. Ça sera une date mémorable, et le carnaval de cette année aura du retentissement à Sherbrooke, et même au loin.— Aussi, pourquoi donc tous ces préparatifs ? mais c'est tout simplement pour notre joli petit "Monument National !" A quoi servira cet édifice qu'on qualifie pompeusement de "*Monument ?*" Appelez-le comme vous voudrez : salle de lecture et d'amusements, salle de concerts ou de conférences, ça sera toujours un lieu de réunion pour tous les citoyens de Sherbrooke et pour nos visiteurs. Jeunes et vieux auront donc leur entrée libre au "Monument" après la kermesse et, moyennant une légère contribution, tout le monde pourra faire, qui une partie de quilles, qui une partie de bagatelles, etc., lire de bons livres et de bons journaux. N'est-il pas vrai que cette maison va combler une lacune à Sherbrooke ? Faisons-là donc belle et confortable, afin que ça soit une réjouissance pour tous d'y aller passer un bon quart d'heure quand nos occupations nous le permettront. Inutile de faire de longues phrases ; vous viendrez et vous jugerez.

Les promoteurs de cette entreprise,—c'est-à-dire tous ceux qui ont bien voulu prendre des parts qui, soit dit en passant, vaudront toujours 100 pour 100 et même plus, puisque le "Monument National" ne pourra qu'augmenter de valeur chaque année,—les promoteurs, dis-je, reçoivent beaucoup d'encouragement de la part des citoyens de Sherbrooke et de l'étranger. Des lettres d'adhésion, des revues et des journaux, des livres, etc., adressés au Syndicat, arrivent tous

les jours.—En attendant mieux, je remercie tous nos bienfaiteurs et leurs noms seront publiés après la kermesse.

Je prie toutes les personnes du dehors qui ont reçu des circulaires et toutes celles qui, n'en ayant pas reçues, par oubli ou autrement, mais qui s'intéressent à notre œuvre chrétienne, nationale et patriotique, de vouloir bien adresser au Syndicat ce qu'elles pourront avant le 4 février prochain. —Nos amis de la ville sont aussi priés de nous envoyer leur offrande avant, ou après cette date, ça va de soi, si ça leur convient mieux, de même que les premiers nommés.

Merci à tous et au revoir, à la kermesse.

Au Concert.

SOUVENIR DE LA KERMESSE.

Mesdames et messieurs,

Messieurs les directeurs du Syndicat du "Monument National" m'ont chargé de vous remercier de tout ce que vous avez bien voulu faire pour le succès de la kermesse. Je me rends bien volontiers à leur désir, qui est aussi le mien, vous n'en pouvez douter!—Je remercie donc bien cordialement toutes les dames, qui ont quitté les douceurs de leurs foyers respectifs, pour s'exposer ici à contracter de vilains rhumes dans une bâtisse fraîchement finie.—Je remercie les gentilles demoiselles qui ont sacrifié leur mardi et leur jeudi, et même le dimanche, qui ont sacrifié, dis-je, les heures de charmant babil qu'elles destinent à l'être aimé, au désiré, qui arrive ces jours-là régulièrement, le plus tôt possible après sept heures. Il y a bien eu quelques petites compensations dans les galeries, mais *chut!* pas d'indiscrétions! —car ça ne serait pas tout-à-fait le moyen de s'attirer les bonnes grâces de ces demoiselles.—D'ailleurs, il faut que la jeunesse se passe,—et tout s'est si bien passé que vraiment on n'a que des louanges à faire aux jeunes comme aux vieux.

Mais, qu'entends-je? des murmures confus! Ah! je comprends: ce sont les plaintes des maris, des amoureux

qui ont vidé leurs bourses, qui pour madame, qui pour une fiancée.—Je me hâte donc de vous remercier, messieurs, d'avoir dépensé si généreusement pour l'œuvre nationale et patriotique que nous avons entreprise ensemble. Inutile de vous en faire connaître le but, vous le connaissez d'avance et ce serait une redite. N'est-il pas vrai que vous avez joui pendant la semaine qui vient de s'écouler? Vous avez senti que vous étiez parfaitement *chez vous* dans le "Monument National," et vous l'êtes en effet.

Encore une fois, je remercie, au nom de mes co-directeurs tous ceux et celles qui ont contribué, de quelque manière que ce soit, au succès de cette fête de famille qui a dépassé toutes nos espérances.—S'il y a eu quelques petits désagréments, j'espère qu'on les oubliera, car personne, à ma connaissance du moins, n'a eu l'intention d'en causer.—Je dis "au revoir," à la même époque, l'an prochain, si Dieu nous prête vie!

En terminant, vous aimerez sans doute à entendre la lecture d'une charmante petite lettre reçue ce matin de notre cousin de Bretagne, le célèbre barde Botrel.—Voici cette lettre:

EN TOURNÉE À TRAVERS LA BELGIQUE.

4 février 1906.

Votre bonne lettre, cher cousin, a couru bien longtemps après nous....et me parvient enfin, en Belgique, le jour même de l'inauguration du Monument pour lequel vous me demandez quelques VERS.

Trop tard! mes rimes arriveraient comme soupe au dessert!

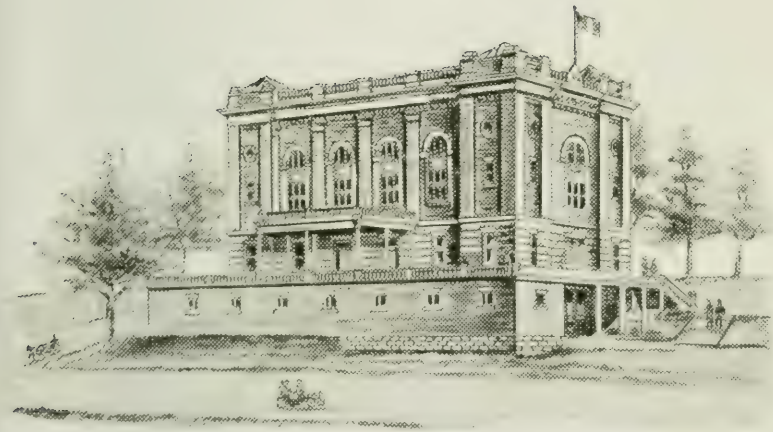
Croyez que notre pensée traverse l'Atlantique en ce beau jour de fête et que notre cœur est au milieu de vous..... Dites à vos compatriotes combien nous les aimons et quel souvenir exquis nous avons gardé de leur chaude réception.

Que n'étiez-vous à l'inauguration de Cartier? c'était superbe et votre Ministre a été longuement acclamé.

Sur ce, fraternelle accolade du barde et la plus mignonne révérence de sa "Douce."

Votre dévoué cousin,

BOTREL.



LE MONUMENT NATIONAL.

(Inauguré le 4 février 1906.)

Plaidoirie d'Intérêt Professionnel. (*)

Monsieur le Président, Messieurs,

Je viens aujourd'hui plaider la cause de quelques-uns de nos jeunes compatriotes : je veux parler des étudiants en médecine "irréguliers." Je me demande depuis longtemps où est l'anomalie à leur sujet, car anomalie il y a ; je vais essayer d'élucider la question une bonne fois, avec votre précieux concours. Et d'abord, pourquoi y a-t-il des étudiants en médecine qui sont dans la "fausse" position que nous connaissons tous ? La loi exige un titre de bachelier, ou un examen équivalent, avant que le Bureau des médecins puisse octroyer une licence à un jeune homme ; très-bien, mais pourquoi cette même loi permet-elle à celui qui n'a pas,—ou qui est supposé ne pas avoir les connaissances voulues,—pourquoi la loi lui permet-elle, dis-je, de commencer un cours de médecine, si on est moralement certain que ce jeune homme viendra se heurter à un obstacle insurmontable à la fin de son cours ? Voilà le "hic" pour moi ! De plus, comment se fait-il que les Universités admettent, comme étudiants en médecine, des jeunes gens qui n'ont fait aucun cours d'études ? Est-ce pour pouvoir dire qu'el-

(*) Lu devant le deuxième Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord.

les ont un grand nombre d'élèves, ou par amour du "gain ?" A mon avis, à son entrée à l'Université, un jeune homme devrait être "mis en demeure" de montrer ses qualifications aux autorités, et si ses titres n'étaient pas pas trouvés suffisants, qu'on lui en ferme tout de suite les portes, en lui faisant comprendre qu'il vaut mieux ne pas s'exposer à perdre les plus belles années de sa jeunesse à étudier une profession qu'il ne pourra exercer plus tard. Est-ce juste ? Oui, n'est-ce pas ? et ce jeune homme fera autre chose, à moins qu'il veuille étudier la médecine en "amateur," ce que n'importe qui a droit de faire. Mais quels sont ceux de nos jeunes gens qui devraient être admis d'emblée à l'étude des professions ? car il faut nécessairement une délimitation en tout ; pour moi, sont éligibles "sans examen" les bacheliers, les inscrits dans nos collèges et les porteurs de diplômes académiques. Qu'on fasse subir des examens à ceux qui n'ont pas ces qualifications, très-bien ; mais je vous demande s'il est bien nécessaire de faire faire une règle de percentage, une version grecque ou latine, demander une question d'histoire ou de géographie à un jeune homme qui sort du collège ou de l'école normale ? Il a passé par toute la "filière ;" ses titres le prouvent : *dignus est intrare !* On me dira peut-être : il n'y a que les bacheliers qui devraient avoir ce privilège. Allons donc ! voici un garçon qui réussit aussi bien que son voisin, mais par malchance, par maladie ou autrement, il perd quelques dixièmes, quelques points même, et il n'est qu'"inscrit," tandis que son compagnon qui a été plus chanceux est bachelier ; ils ont travaillé autant l'un que l'autre, ils ont droit aux mêmes privilèges, d'après moi.

A mon avis toujours, ont droit aussi d'étudier n'importe quelle profession, sans examen, les porteurs de diplômes académiques. Vous en doutez ? eh bien ! que dites-vous des capacités de l'éminent médecin et chirurgien que nous

pleurons tous ? Vous savez ce qu'était le regretté Dr Brennan, médecin très-distingué, chirurgien des plus habiles, écrivain hors ligne ; et cependant le Dr Brennan n'avait jamais fait de cours classique "comme on l'entend," mais il était porteur d'un diplôme académique par exemple, il savait parfaitement les deux langues. Il n'était pas "bachelier-ès-arts," mais il savait tourner une lettre au besoin et on sait comment il écrivait un article "sur n'importe quel sujet médical." Je connais des bacheliers, voire même des docteurs en droit ou en médecine, qui ne sont pas capables d'écrire une lettre ! Un garçonnet de 15 à 16 ans, qui suit le cours de nos écoles modèles, peut faire mieux ; c'est désolant ! Par contre, je connais entre autres un curé de cathédrale qui n'a fait qu'un cours d'école normale, mais qui cependant a "décroché" ses titres de Docteur en droit canonique, en théologie, etc., à Rome ; c'est une lumière dans le clergé ; les prêtres qui ont fait des cours classiques ne sont pas capables de composer de meilleurs sermons que les siens, ni de les dire avec plus d'éloquence. Ne dites pas que ce sont des exceptions, car je pourrais vous en nommer un grand nombre d'autres, et même plusieurs médecins distingués que je vois dans cette enceinte.

Maintenant, on prêche depuis quelque temps, en certains quartiers, qu'il faudrait au moins cinq ans pour étudier la médecine ! Voyons, soyons sérieux ; ceux qui agitent cette question n'ont fait que les quatre années d'études médicales réglementaires et sont-ils de bons médecins ?—Je leur laisse la réponse. Qu'on fasse travailler nos étudiants en médecine, comme ceux de nos collèges, pendant dix mois, du commencement de septembre à la fin de juin, et je vous garantis qu'ils en sauront plus long pendant leurs quatre ans d'études sérieuses, (sans autre interruption que les deux mois de vacances), que ceux qui étudieront pendant cinq à

six ans, *à raison* de six à sept mois par année tout au plus. D'ailleurs, quand on sort de l'école, on n'a que la clef de la science que l'on doit perfectionner par des études constantes. Pour réussir dans le monde, il faut suivre le courant ; marcher à pas de géant, et non reculer ou rester stationnaire avec son petit bagage de science dans sa tête, comme la tortue qui porte sa maison sur son dos. Il faut de l'étude, du savoir-faire et beaucoup de tact.

Il faut éviter le désœuvrement, à la ville comme à la campagne, car il conduit à bien des vices, surtout à l'ivrognerie dont, malheureusement, quelques médecins sont les infortunés esclaves.

Un docteur doit être à l'abri de tout soupçon, comme la femme de César !

Soirée Dramatico-Musicale.

La jolie séance, donnée à la salle des Arts, hier soir, par notre aimable jeunesse de Sherbrooke-Est, a été toute une révélation pour moi. Oh! je savais bien qu'il y avait des talents cachés sur la rive est du Saint-François, mais je ne les croyais pas si nombreux. On a joué deux opérettes historiques avec un *brio* remarquable. D'abord, Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, et ses compagnes nous ont fait assister à Domrémy même, au prologue de l'épopée militaire qui a sauvé notre chère vieille France des serres de ses ennemis! Et de qui Dieu s'est-il servi pour cela? d'une pauvre petite bergère, d'une enfant naïve, innocente en son cœur, mais combien remplie de cette foi qui transporte les montagnes, qui applanit et renverse tous les obstacles! La seconde opérette, le Royal Dindon, nous a rappelé un épisode de la vie du bon roi Henri IV, le Béarnais. Les jeunes gens comme les jeunes filles ont réussi à la perfection: il y a de l'*étoffe* d'artistes parmi eux.

Que dire de nos gentilles petites *Mascottes* qui faisaient le pas gymnastique avec tant de précision? Elles étaient belles à ravir sous leurs petits bonnets crânement *fichés* sur leur nuque, et dans leurs petites jupes *coquelicot*. Comme la vieille chanson de "Maître Corbeau" semblait rajeunie en sortant de leurs lèvres roses!

Vraiment, il y a des trésors cachés à Sherbrooke qui ne

demandent qu'à être cultivés pour *rapporter* au centuple. En effet, nous avons eu, en quinze jours, le grand et magnifique concert du " Paradis perdu," qui sera répété le 7 mars, et hier soir, la belle et intéressante soirée que tout le monde a paru bien goûter—et tout cela par nos jeunes. Nous avons donc chez nous tous les éléments voulus pour nous instruire et nous amuser ; il ne nous manque plus qu'un local convenable, où nous puissions être complètement indépendants—et grâce à Dieu et au bon vouloir de tous nos compatriotes, nous pourrons, avant longtemps, je l'espère, nous réunir dans *nos murs*. Je veux parler du " Monument National " projeté, que tous bons Canadiens ont à cœur de voir bientôt s'élever fièrement à l'ombre de nos institutions religieuses. Jeunes filles et jeunes gens, j'ai une grande faveur à solliciter de vous : je viens vous demander l'aumône, et sans honte encore, car ce n'est pas pour moi, merci à Dieu ! mais pour le Monument National. Je serais si fier, si *tout notre monde*, petits et grands, contribuait à l'œuvre nationale commencée.

Que vous faudrait-il faire pour cela ? voici : simplement répéter, d'ici aux prochaines vacances, par exemple, le beau concert du " Paradis perdu " et la soirée du 1er mars—au profit du Monument, cette fois. Pour un but comme celui-là je suis sûr qu'il se vendrait au moins 400 à 500 billets pour chaque représentation ; car, qui aurait le courage de refuser 50 sous pour pouvoir se dire plus tard : tiens, moi aussi j'ai aidé à construire le Monument qui sera un ornement, pour Sherbrooke et une gloire pour notre nationalité.—Je vous laisse avec cette suggestion, dans l'espérance que vous ne resterez pas sourds à l'appel de votre vieil ami.

Feu le Docteur Frégeau.

Le Dr Frégeau est mort ! il y a un bon citoyen de moins sur la terre et un saint de plus au ciel !....

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire ; ainsi, l'homme bon et sympathique qui vient de disparaître n'a pas une histoire bien mouvementée, malgré son grand âge, mais on peut dire de lui : *transiit benefaciendo !* Oui, il a passé en faisant le bien, sans bruit et sans ostentation.

Les malheureux surtout le pleureront, car il a été vraiment le "médecin des pauvres !" Pendant près d'un demi siècle, il fut leur ami et leur bienfaiteur. Il n'a jamais rebuté personne, car il était doué d'un cœur tendre et généreux.

Il est mort relativement pauvre, malgré la somme énorme de travail qu'il a fait pendant sa longue carrière médicale.

Il était jovial à ses heures, et ses confrères savent qu'il avait toujours un bon mot pour les faire rire, une bonne histoire à leur raconter, sans blesser la charité ni faire d'accroc à la morale.

Le Docteur avait pratiqué sa profession à Ely, Stukely, Lawrenceville et Waterloo, et il fut pendant quelques années représentant de son comté. A ce propos, il disait plaisamment : "Je n'ai pas voulu accepter un second mandat, parce que je voulais rester honnête homme !" Mais, va sans dire qu'il disait cela pour taquiner nos jeunes députés actuels.

Il y a une quinzaine d'années, le Docteur vint s'établir à Sherbrooke, où il croyait que la pratique de ville le fatiguerait moins que celle de la campagne ; cependant, ici comme là-bas, il ne savait pas refuser les soins de son ministère à qui les réclamait. Même pendant les plus grosses tempêtes de l'hiver, si un malade éloigné avait besoin d'un médecin, il était toujours certain de voir arriver près de son chevet le bon vieux Dr Frégeau.

Ses clients le payaient quand ils voulaient et comme ils l'entendaient. Le Docteur était un homme vraiment religieux : il appartenait à la congrégation des hommes et aux tiers-ordre de St. François, et il voulut être enseveli dans son costume de bure. Quand il était appelé près d'un malade bien souffrant, il n'hésitait pas, en attendant l'effet des remèdes qu'il lui administrait, il n'hésitait pas, dis-je, à prier seul ou avec la famille éplorée, pour le soulagement de son patient ; c'était un véritable apôtre. A son tour, quand la maladie est venue le terrasser, maladie douloureuse s'il en fut, il priait et recommandait à son entourage de prier avec lui. Ah ! comme il a souffert avec résignation, sans se plaindre ! Il m'a édifié bien des fois ainsi que ceux qui étaient admis près de lui.

Dormez en paix, mon vieil ami, priez pour nous, priez pour moi, le Juge Souverain des vivants et des morts que vous avez si fidèlement servi ! Demandez-Lui pour nous tous la grâce d'imiter vos vertus, afin de partager un jour votre récompense !

R. I. P.

A bord "La Touraine."

ASSEMBLÉE DES MÉDECINS AU "MONUMENT NATIONAL" SHERBROOKE.

M. le Président, Messieurs,

A notre dernière réunion, à l'hôtel Continental, le 10 juin 1906, vous avez bien voulu accepter l'invitation que je vous fis alors, au nom du Syndicat, de tenir vos intéresantes assises au Monument National. Je regrette infiniment de ne pas être là pour vous en faire les honneurs, mais, M. le vice-président, *mon ennemi juré!* qui n'en est que plus mon *vieil ami*, (j'ai nommé M. le Dr Camirand) vous recevra avec son urbanité proverbiale. Il me connaît bien, lui, allez! il sait que sous la rude *écorce chinoise* qui me recouvre tout entier, bat un cœur qui ne demande qu'à aimer beaucoup, et à l'être un *tout petit peu* en retour!....

C'est sur les vagues bleu-sombre de l'océan immense que je vous trace ces quelques lignes. A travers le hublot de ma cabine, je vois cette planète de feu qu'on appelle le soleil; vous la voyez aussi, n'est-ce pas? Ses rayons bienfaisants réchauffent mes membres engourdis, en même temps qu'ils vivifient aussi les vôtres..... Ah! mais, je pourrai alors vous envoyer un sourire de *bienvenue* sur un rayon de cet astre lumineux; quel bonheur! Donc, à 4 hrs p. m., le jour de votre assemblée, regardez bien, là, dans la direction

de la ville lumière, mon regard se portera vers vous tous, en passant par ce phare merveilleux, dont la douce chaleur réchauffera notre amitié. Ne l'oubliez pas, j'y serai, moi ! Quand vous aurez donné la *meilleure part* à vos délibérations scientifiques, amusez-vous, car le " Monument National " est et sera toujours, je l'espère, le *sanctum sanctorum*, c'est-à-dire le lieu par excellence, où *tous* les citoyens de Sherbrooke, de même que nos visiteurs, auront toujours un accès facile et *trouveront* une cordiale réception qui ne se démentira jamais.

De cette manière, tout en gardant précieusement nos souvenirs réciproques du passé, nous contribuerons à former une nation : *la nation canadienne*, composée, si vous voulez, d'éléments hétérogènes, mais dont les différents membres, unis les uns aux autres par une franche et cordiale amitié, formeront un tout harmonieux.

Voilà, messieurs, le vœu bien sincère que je forme pour le plus grand bien de notre Patrie commune, notre cher et beau Canada !

Mais je m'aperçois que je vous dérobe un temps précieux ; pardonnez-moi, et reprenez vos travaux, dont profitera l'humanité souffrante, et moi je retourne à mes rêveries si douces, oui si douces, puisque je pense à tous ceux que j'aime et auxquels j'ai laissé, en partant, la plus grosse partie de mon pauvre cœur !—Février 1906.

Banquet Gouin.

M. le Président, Hon. Messieurs, Messieurs,

En assistant à ce magnifique banquet, j'étais loin de m'attendre à adresser la parole devant cette assemblée choisie. D'abord, je n'ai pas l'habitude de faire des discours en public, et je me sens beaucoup plus à l'aise près des malades. Enfin, puisque la plus simple étiquette exige qu'on réponde à toute lettre polie, à plus forte raison dois-je répondre à la gracieuse invitation qui m'est faite. Je m'adresse donc ici à des hommes, bien qu'il y ait des dames qui m'entendent ; mais, celles-ci sont nos anges protecteurs !. . . . elles planent, pour ainsi dire, dans ces galeries élevées à la jeunesse sherbrookoise, par leur dévouement ; je m'explique : quand on a parlé de construire ce petit Monument National, qui nous abrite en ce moment, ce sont les dames qui ont encouragé leurs maris, leurs fils et leurs amis à souscrire généreusement pour cette œuvre philantropique. Ce sont elles qui ont bien voulu faire de notre belle Kermesse de février dernier, le succès que vous connaissez—et, ce sont elles encore, je n'en doute pas, qui feront le succès de celle de février prochain.—Je profite donc de la première occasion qui m'est donnée, pour les remercier de tout mon cœur, pour leur dévouement à la cause sacrée de notre intéressante jeunesse. Nous nous retrouvons ensemble ici, ce soir, pour une nouvelle inauguration, celle de notre splendide Palais de Jus-

tice qui fait tant d'honneur à ses promoteurs. Mais ceux-ci avaient des moyens pour le payer, ils avaient tout le district et même le gouvernement pour leur venir en aide, tandis que les promoteurs du Monument National, son humble voisin, ont été obligés de tendre la main, de frapper à bien des portes, d'essuyer bien des refus, mais aussi combien, oh ! combien d'encouragements qui faisaient bien vite oublier les rebuffades ! Il a été dit tant de belles choses, aujourd'hui, du palais de justice, que je croirais ajouter une note discordante à ce concert de louanges, en en parlant plus longtemps ; par contre, il me sera bien permis de plaider la cause du Monument National. Je ne suis pas avocat, malheureusement, et je n'ai pas l'éloquence des disciples de Thémis, moi, l'humble disciple d'Esculape, mais je demanderai quand même de rendre justice au faible comme au fort—je demanderai à l'Honorable Premier et aux honorables messieurs ses collègues de faire une petite, oh ! une bien petite part des revenus de la Province, à cette institution naissante, qui est appelée à faire tant de bien au public de Sherbrooke, et surtout aux jeunes gens qui seront les hommes de demain !

Vous voyez, M. le Premier Ministre, que c'est le vœu général que je vous exprime par les longues acclamations que vous venez d'entendre ; je renouvelle donc ma demande, convaincu d'avance que vous l'exaucerez, que vous nous aiderez à augmenter la bibliothèque des jeunes gens et à leur faire donner des conférences scientifiques, agricoles, commerciales, etc., pendant les longues soirées d'hiver, et vos requérants ne cesseront de prier.

Avant de terminer, je remercie bien cordialement le comité chargé d'organiser cette belle fête, et son digne président en particulier, d'avoir accepté l'invitation du Syndi-

cat, d'inaugurer le palais de justice au Monument National —et j'espère, qu'à l'avenir comme par le passé, la plus franche harmonie ne cessera de régner entre les deux voisins.

Encore un mot et j'ai dit.—Tout le monde peut aider le Monument National, en envoyant un ou plusieurs bons livres pour la bibliothèque ; un tableau quelconque pour l'ornement des salles ; un objet d'art pour le musée projeté, ou n'importe quelle somme en argent, qui sera reçue avec reconnaissance et entrée dans le livre d'or.

Seconde Circulaire.

Monsieur,

L'année dernière, à pareille époque, j'adressais à quelques *haut* personnages, à des connaissances et à des miens amis, une circulaire annonçant l'inauguration de notre Monument National. J'ai été si bien reçu, *presque par tous*, que je suis encore assez téméraire (peu raisonnable même !) pour renouveler ma demande, cette année. Nous aurons, dans la semaine du 4 février prochain, une grande KERMESSE à laquelle je vous convie.

Jusqu'à présent, le plus beau succès a couronné les efforts des promoteurs de cette entreprise nationale. Ils ont déjà un bon *noyau* de livres choisis, qui sont prêtés *gratuitement* à qui les demande ; plusieurs belles revues et bons journaux—reçus à titre gracieux et avec reconnaissance—qui sont lus, chaque jour, dans la salle de lecture publique de l'institution.

Un cercle d'études sérieuses, (cercle LaRocque) sous le contrôle immédiat de M. le curé de la Cathédrale, a ses réunions régulières au Monument. Nos deux belles sociétés canadiennes-françaises, l'Union St. Joseph de Sherbrooke et l'Union St. Joseph du Canada, (succursale d'Ottawa) y ont leurs importantes et patriotiques assises. Une belle et spacieuse salle de conférences, qui a déjà répercuté les échos des nobles et patriotiques discours du Rév. Père Lalande,

S. J., des Honorables juges Lemieux et Demers, etc., est à la disposition du public.

Enfin, une vaste salle d'amusements est chaque jour le *rendez-vous* favori de notre intéressante jeunesse, qui n'y court aucun risque pour sa vertu. Mais les dépenses sont énormes et la dette *flottante* du Monument est considérable. C'est pourquoi je fais de nouveau appel aux amis des jeunes gens, qui seront les hommes de demain, pour nous aider à *mener à bien* cette œuvre commencée sous d'heureux auspices.

Il nous faudrait un gymnase et un bain public pour compléter notre installation.

Je compte donc sur votre bienveillance pour me faire parvenir ce que vous pourrez ou ce que vous voudrez : livres, revues, journaux, bibelots de tous genres, ou n'importe quelle somme en argent.

Le Bazar de 1906.

La charité pour être bonne doit être constante, généreuse et s'étendre à tous les âges de la vie. Constante, c'est-à-dire qu'on ne doit pas se lasser de donner—le bon Dieu ne nous prodigue-t-Il pas ses faveurs chaque jour, et pourquoi nous les accorde-t-Il ; n'est-ce pas pour que nous partagions à notre tour un peu du superflu qu'Il nous donne si libéralement ? Malheur à l'avare qui amasse des trésors pendant que de malheureux enfants souffrent de faim à sa porte ! Malheur à celui qui fait bombance, quand de petits orphelins et de pauvres vieillards grelottent de froid et sont tourmentés par les angoisses de toutes sortes causées par la pauvreté !.... Honte à l'harpagon *aux doigts crochus* qui ne pense qu'à lui et qui craint de donner quelques sous dans l'intérêt général de ses concitoyens ! Ce sont pourtant ces mêmes concitoyens qui le font vivre lui, et sa *nichée.* Mais que lui importe, pourvu qu'il fasse de l'argent qu'il placera à gros intérêts !.... Pauvre insensé, je vous plains, car je ne comprends pas qu'un homme de bon sens se fasse tirer l'oreille, quand il s'agit de faire un peu de bien autour de soi ! Attendez un an, deux ans, dix ans, vingt ans, si vous voulez, et il ne vous faudra, comme aux autres, que quatre planches et une fosse au cimetière. Vos concitoyens seront contents d'être débarrassés d'un égoïste, comme d'une nuisance publique, et vos héritiers auront hâte de se partager vos dépouilles !

La charité doit être généreuse, c'est-à-dire qu'on doit donner de bon cœur et non à regret. Il ne faut pas jeter son aumône à la face du pauvre comme on jette un os à un chien. Il est déjà assez humiliant de demander, sans être rebuté par des paroles grossières, ou simplement par une *moue* dédaigneuse qui, d'abord, humilie profondément le malheureux qui la réclame, mais qui plus est, fait perdre le mérite de l'aumône. Ne disons jamais : " Encore un bazar, toujours des quêtes à n'en plus finir ! " Mais le bon Dieu se lasse-t-Il de nous donner, de nous faire gagner de l'argent, de faire prospérer notre négoce ? Ne nous donne-t-Il pas chaque jour, enfin ? Alors, quelle raison aurions-nous de nous plaindre, si on nous demandait même tous les jours ! Prenons garde, les rôles sont souvent intervertis en ce monde, tenons-nous le pour dit !....

O mon Jésus, vous qui êtes né pauvre volontairement, qui avez été couché sur un lit de paille, dans une crèche, à Bethléem, qui avez vécu et travaillé dans la pauvreté à Nazareth, avec St. Joseph et votre Sainte Mère Marie, faites que tous les citoyens de Sherbrooke se sentent émus de la *misère* dans laquelle vit un bon quart de la population ; faites qu'ils donnent généreusement au prochain bazar, afin que ceux et celles que vous avez proposés pour distribuer vos largesses fassent une moisson abondante, qu'ils seront si heureux de donner, à leur tour, aux nécessiteux qu'ils coudoient tous les jours !

Enfin, la charité doit s'étendre à tous les âges de la vie —voilà pourquoi nos guides spirituels ont eu la bonne idée d'unir ensemble l'enfant et le vieillard.—Le bazar se fera donc cette année pour la crèche et l'hôpital. Oh ! que ce sera beau ! Je jouis d'avance du spectacle....Voyez ces petites têtes blondes et brunes de l'enfance—printemps de

la vie—mariées aux têtes blanches des vieillards—l'hiver de la vie!—Comme Jésus, qui mourut pour tous à Jérusalem, doit sourire dans son beau Ciel, de nos bonnes intentions qui devront être suivies de bonnes actions, le 15 octobre prochain et les jours suivants. Un bon hôpital (si mal placé qu'il soit!) est d'une urgente nécessité dans une ville prospère comme la nôtre! Il serait honteux pour nous, si nos malades et nos infirmes nécessiteux étaient abandonnés à leur malheureux sort! De même aussi, il serait moins que convenable, si nous ne prenions pas au plus tôt les moyens d'assurer aux *tout petits* une éducation que la religion nous commande de leur donner. Tous comprennent l'importance d'une crèche, dans une ville manufacturière surtout, où il y aurait 50 à 100 enfants et plus même qui en bénéficieraient. N'est-ce pas un devoir sacré d'en ouvrir une le plus tôt possible?

Il a déjà été dit tant de choses sur ce sujet qu'il serait inutile de les répéter. Qu'il suffise de dire que c'est le désir de notre premier Pasteur, que c'était le vœu de notre regretté curé, que c'est celui de son digne successeur et de tous les gens bien pensants.—A l'œuvre donc; donnons pour les *tout petits*, pour les malades indigents et les pauvres vieillards. Répétons à satiété: "La charité efface les péchés!"

Concert à Sherbrooke-Est.

Jeudi soir, 15 novembre, j'eus le plaisir d'assister à une très, très-jolie petite soirée donnée par les jeunes amateurs de St. Jean-Baptiste, dans la grande salle de la belle école des Révds Frères. Cette séance était sous le patronage de l'actif et dévoué M. Laporte, curé, au profit des œuvres de sa paroisse ; il y avait salle comble.—Vraiment, on fait bien les choses à l'Est—il y a de l'étoffe pour faire des artistes dans ce beau et progressif quartier de notre petite ville. Tout a été bien, très-bien, et l'éloge de nos jeunes amis n'est plus à faire—ils ont fait leurs preuves ; inutile de donner leurs noms qui sont bien connus. Donc, chants, opérettes, déclamations, tableaux, tout a été réussi à la perfection, grâce surtout à la dévouée, active et habile directrice, Mlle Ida Biron.

Vous êtes dignes de monter au *Panthéon*, mes jeunes amis ; aussi, la prochaine fois, venez vous faire entendre sur un plus grand théâtre, où l'on pourra loger plus de monde pour être témoin de vos succès : c'est vous dire de venir au "Monument National."

Ce qui m'a le plus frappé, c'est quand j'entendis les voix enfantines de petits bons hommes de 10 à 12 ans, fièrement campés sur leurs torses, chanter d'une voix vibrante, en parlant du "Canadien" : "Il gardera l'honneur de son drapeau !"—Quand j'entendis ces voix, dis-je, mêlées à celles

plus mâles de jeunes gens et d'hommes faits, je sentis les fibres de mon cœur se dilater et une larme humecter ma paupière, et je me dis : Non, non, ceux-là ne failliront pas à l'honneur !....

Qu'est-ce donc que l'honneur du drapeau ? Le poëte entendait-il par là qu'il fallait vaincre ou mourir sur un champ de bataille ?—oui, pour ceux que le devoir appelle sous les étendards de la patrie menacée !—mais il voulait aussi nous faire comprendre *tout simplement* le devoir accompli, dans les choses mêmes ordinaires de la vie.

Garder l'honneur du drapeau, c'est tendre une main secourable à son frère dans le besoin ! Garder l'honneur du drapeau, c'est ne rien faire qui puisse blesser la société dans ses *droits sacrés !*—" Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fut fait à toi-même."—Par conséquent, le plus *élevé* comme le plus *humble* des citoyens peut et doit *garder* l'honneur du drapeau ; que ce soit l'Union Jack, le Tricolore, le Fleur de lys, le drapeau de Carillon ou du Sacré-Cœur, c'est le drapeau de son choix ou celui de la Patrie : il ne faut pas le traîner dans la fange ! L'humble ouvrier, qui travaille péniblement mais honnêtement aux travaux les plus pénibles, pour le soutien de sa famille, est plus grand, à mes yeux, que le multi-millionnaire qui entasse ses millions, quand une partie de l'humanité peine, souffre et pleure ! Le manœuvre honnête vaut mieux, à mes yeux, que le plus grand des orateurs qui emploie le talent que Dieu lui a donné à vilipender ses frères !

Le bon Dieu a placé chacun de nous où il a voulu ; employons bien notre temps, *si court, hélas !* qui nous est donné, à soulager l'humanité souffrante, dont chaque membre est solidaire l'un de l'autre :—ce faisant, nous travaillerons tous ensemble à la gloire du Drapeau !

Ouverture de la "Crèche."

Enfin, c'est un fait accompli : Sherbrooke a sa "Crèche," ou "refuge" pour les *petits*.

Les *difficiles* n'aiment pas ce mot qui leur semble vulgaire....Allons donc ! la "Crèche," un mot *vulgaire ?* n'est-ce pas dans ce berceau improvisé que le Sauveur du monde a voulu être déposé, à Bethléem, il y a près de vingt siècles ?

Qui êtes-vous donc, *vous* qui prétendez être plus *grand*, plus *savant*, plus *riche*, plus *saint* que votre Créateur ?

Pour moi, ce mot béni de "Crèche" rend bien toute ma pensée : je l'aime et le vénère et n'en voudrais pas choisir un autre dans notre belle langue française, pourtant si riche en expressions de toutes sortes.

Sois bénie, ô sainte Crèche de Bethléem, qui a été sanctifiée par le doux Agneau que la Vierge de Nazareth y a déposé ! Sois bénie aussi, ô Crèche de Sherbrooke, pour tout le bien que tu feras aux petits orphelins, aux petits délaissés, à ces enfants auxquels le Sauveur a dit : "Venez tous à moi !"—Allez, mes chéris, allez vous jeter dans les bras de ces femmes dévouées, les *bonnes* Sœurs de charité, qui seront pour vous de secondes mères ! Allez, mes agnelets, l'Agneau divin, le Jésus de la "Crèche" de Bethléem vous chargera tous sur ses épaules et vous fera traverser, sans encombre, les écueils si souvent dangereux de l'enfan-

ce et de la première jeunesse ! Allez, en toute confiance, dans cette maison bénie, fondée par l'amour paternel de notre premier Pasteur.—Allez sans crainte dans ce refuge, que notre vénéré Curé a pris, avec tant d'intérêt, sous sa protection immédiate. Vous y recevrez la nourriture de vos âmes en même temps que celle de vos corps. Répondez-moi, enfants, n'avez-vous pas déjà subi la douce influence de vos bonnes mères d'adoption ? Oui, n'est-ce pas ? je vous ai vus, les mains jointes, à genoux devant le Divin Crucifixé, demandant grâce pour votre malheureux père ivrogne ! Je vous ai vu supplier la très-sainte Vierge d'encourager votre pauvre mère à supporter les épreuves de la vie !—Eh bien ! les *sceptiques*, si le spectacle qui m'a si vivement frappé ne vous touche pas, je ne saurai trop comment vous qualifier ! Dans tous les cas, l'œuvre est belle et mérite tout l'encouragement possible des gens bien pensants, et il n'a pas fait défaut jusqu'ici, grâce à Dieu ! Le tronc de St. Antoine sera bientôt trop petit pour toutes les offrandes qui y seront déposées ; aussi, M. le curé se propose-t-il d'en faire placer d'autres dans différents endroits. Imaginez donc, durant la la semaine de l'ouverture de la "Crèche," il y a trouvé $12.04, au lieu de trois ou quatre piastres qu'il y trouvait généralement. Il a fait un *pacte* avec le bon saint Antoine, c'est sûr ; il en est bien capable, allez !—Et les pains donc : dix-huit (18) *bons complets*, assez pour nourrir tous les *habitants* de la Crèche pendant un mois !—n'est-ce pas merveilleux ?

Il y a encore bien des choses qui manquent : les salles paraissent très-pauvres dans leur nudité, mais combien riches pourtant du dévouement de leurs quatre premières gardiennes !—Je connais trop mes concitoyens, pour croire un moment qu'ils ne se feront pas un *point d'honneur* d'encourager cette nouvelle œuvre, qui est appelée à faire tant

de bien aux *tout petits*. S'ils ont le bonheur d'être pères surtout, oh ! alors, leur charité ne connaîtra pas de bornes, car ils penseront à leurs *tout petits*, à eux, qu'ils entourent de tant de sollicitude, d'amour et de bien-être ! Ils en feront une *faible* part aux *petits* amis de Jésus de Noël, qui les a tous pris sous sa divine protection, je n'en doute pas.

Agapes fraternelles.

L'Association médicale de Sherbrooke conviait, mercredi soir, à un superbe banquet, au "Château Frontenac," tous les membres de la profession de nos beaux Cantons, ainsi que les délégués des universités Laval et McGill. Les couleurs *entrelacées* de nos deux bonnes vieilles Alma Mater ornaient la magnifique salle à dîner de l'hôtel éclairée à *giorno.*

Le président, le Dr Banfill, de East Angus, s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de tact, ainsi que le secrétaire, le Dr Darche, et les membres du comité d'organisation.

Le menu, artistement typographié par l'habile prote du *Progrès de l'Est*, était *recherché* et fut bien servi, comme on sait toujours le faire au "Château;" mais je crois que le maître d'hôtel s'était encore *surpassé*—il sait que les médecins sont de bons juges de l'art culinaire et qu'il leur faut des mets hygiéniques.

L'Orphéon local a régalé les convives de ses morceaux de choix.

Plusieurs discours de circonstance ont été prononcés par des *medicos* qui se sont révélés bons orateurs.

Le représentant de McGill, le Dr Armstrong, a annoncé aux jeunes qu'une chaire nouvelle serait ouverte chez leur Alma Mater, grâce à la munificence d'un Crésus montréalais.

Le Dr S. Lachapelle, l'ami des *tout petits*, qui représentait l'Université Laval, a parlé avec l'éloquence qu'on lui connaît. Ses paroles de FEU vont droit au cœur de ses auditeurs qui sont littéralement suspendus à ses lèvres. Qu'il fait bon d'entendre ce vétéran des bonnes causes, nous parler avec conviction, de l'œuvre pour laquelle il sacrifie sa vie, *pourtant si chère :* l'œuvre de la Crèche de Montréal maitenue à *force* de dévouement par les bonnes Sœurs de la Miséricorde. Le savant professeur, qui est aussi un auteur distingué, a promis d'envoyer plusieurs copies de son incomparable livre : " Femme et *Nurse* " à la bibliothèque du Monument. Ce beau livre sera prêté, surtout aux mères qui y puiseront tant de bons conseils pour bien élever leurs *chers petits.*

Somme toute, ce premier banquet des médecins a été un grand succès. Il a cimenté cette union, déjà pourtant si intime, qui doit toujours exister entre des hommes appelés chaque jour à disputer à la mort les plus chères existences. Les médecins de Sherbrooke, et tous ceux que je connais dans les Cantons de l'Est, donnent certainement l'exemple de la tolérance ; ils peuvent bien différer d'opinion quelquefois, mais enfin, le bien général passe pour eux avant les intérêts particuliers. Ils sont placés dans des positions qui leur ouvrent toutes les portes ; c'est pourquoi ils peuvent faire un peu de bien, en semant partout l'esprit de justice, dont ils récolteront eux-mêmes les plus doux fruits.

J'espère que ces réunions se renouvelleront au moins chaque année, et que tous les médecins, sans exception, se feront un point d'honneur d'appartenir à cette belle société médicale qui se réunit tous les mois au " Panthéon " de Sherbrooke : le Monument National.

La Kermesse du "Monument National."

Le 4 février prochain (1907), aura lieu le joyeux anniversaire de l'inauguration du Monument National. Il y a déjà un an que cet édifice public a vu le jour ; a-t-il répondu à l'attente de ses fondateurs? Je le crois, car, que de belles choses y ont déjà été accomplies et que d'autres il se propose de faire. Aussi, comme il est *choyé*, le petit Monument ; comme il est *dorloté*, comme il est *gâté* par tout le monde, sans distinction de croyance ni de race : c'est la *mascotte* du tout Sherbrooke intellectuel ! Il comprend si bien qu'il est dans les bonnes grâces de tous que, chaque jour, il se pare, pour s'embellir de nouveau, afin d'être plus digne de ses nombreux bienfaiteurs.

Oh ! ce n'est pas un ingrat, allez ! il reconnaît *tous* les sacrifices que *tous* se sont imposés et s'imposent encore pour lui, et j'affirme, en son nom, que sa reconnaissance sera aussi durable que le roc sur lequel il s'élève fièrement, mais sans ostentation ! De son *observatoire*, il a vu surgir d'autres institutions, si je puis m'exprimer ainsi ; il ne les jalouse pas, au contraire, il leur a tendu et leur tendra toujours une main secourable et amie, car s'il veut vivre lui-même, il veut aussi laisser vivre les autres.

Le club des jeunes gens anglais (Y. M. C. A.) a ses sympathies ; ils seront toujours, je l'espère, comme deux frères

Siamois qui travailleront de concert pour le plus grand bien de la jeunesse sherbrookoise, chacun dans son genre. L'imposant Stadium, l'œuvre grandiose de deux de nos jeunes et entreprenants concitoyens, lui a fait un *peu* envie, mais seulement parce qu'il désirerait être aussi grand, aussi vaste que lui pour donner plus de confort à ceux qui veulent bien le favoriser de leurs visites. Enfin, si modeste qu'il soit, dans ses proportions, il compte sur l'appui général pour fêter convenablement l'anniversaire de sa naissance, durant la semaine du 4 février prochain. La kermesse sera inaugurée, comme l'année dernière, par un grand *tournoi* de cartes. Le reste de la semaine prochaine sera consacré à divers amusements : du chant, de la musique, des déclamations, des ventes publiques ; des rafraîchissements seront servis, etc., etc. Une succursale de l'Hôtel des Postes y sera installée par l'ordre de l'hon. ministre ; un bureau d'*express* y sera ouvert pour la commodité du public visiteur. Une *table ronde*, du fameux Casino de son altesse le prince de Monaco, a été expédiée à grands frais, pour la circonstance. Les Bohémiennes sont attendues de jour en jour, dans leur belle *roulotte*, qui a un peu souffert du froid et de la tempête de ces jours passés. Les splendides costumes des dames et demoiselles sont arrivés de Paris par le dernier paquebot. Enfin, tout sera prêt pour le jour indiqué.

De beaux prix seront donnés chaque soir aux heureux gagnants qui n'auront pas d'autres dépenses à faire (s'ils ne le veulent pas) que de payer dix centins d'entrée, car cette année, comme l'année dernière, il n'y aura pas de listes.

Madame la Présidente et ses aides vous diront elles-mêmes toute leur reconnaissance et moi je vous *tire ma révérence.*

FIN.

Cher lecteur,

Avez-vous eu la patience de me lire entièrement avant de vous rendre à cette fin tant désirée ? Quand vous avez jeté les yeux sur ce mot " Fin," dans la table des matières, vous avez cru sans doute, en poussant un soupir de soulagement, que c'était réellement le *bout* de votre martyre. Mais, hélas ! j'avais encore quelque chose à ajouter avant de terminer mon petit travail. Cependant, je ne voudrais pas vous laisser en colère contre moi, parce que vous avez peut-être perdu votre temps à lire mes *élucubrations ;* aussi, avant de me séparer de vous, je vous demande humble pardon, car je serais bien chagrin de partir pour le grand *au-delà*, en pensant que vous pourriez conserver de la rancune contre moi. Je suis déjà un vieil arbre *rabougri*, battu par les tempêtes de la vie ! Je penche déjà vers la tombe que j'entrevois béante à mes pieds ! Ma chevelure brune d'autrefois se parsème de jour en jour de *fils d'argent* plus nombreux ! Tel le chêne qui incline sa tête altière sous les vents de l'automne, et dont les feuilles jonchent déjà le sol ; il lui reste bien de la sève, mais combien peu d'ombrage ! Ainsi, moi-même, je sens mon cœur rajeunir à mesure que j'avance vers le *terme fatal !* et je suis un peu comme ces bonnes vieilles filles qui cachent aux yeux inquisiteurs *l'irréparable outrage des ans*, et qui ne laissent après elles qu'un

doux souvenir ! Hélas ! je n'aurai pas même cette suprême consolation, car mon souvenir n'aura pas la *douceur du miel :* c'est pourquoi je vous ai offert mon " Premier Né " qui sera suivi de ma " Cadette ; " (on est toujours plus indulgent pour les enfants !) mais je vous *défends* de la lire celle-là, à moins que ça ne soit pour faire pénitence, à la fin du carême, car elle verra le jour durant la semaine sainte, je crois, ou avant, si mon éditeur ne fait pas trop jeûner ses *typos* pendant cette *maigre* quarantaine ou *vice-versa !*

NOTA.—Le nom de M. le Dr. J. O. Camirand a été omis par erreur, car le Docteur a payé sa part de cent dollars un des premiers ; la même chose est malheureusement arrivée pour M. Théod. Camirand, qui a aussi, depuis longtemps, enrichi le Monument National de sa part de vingt-cinq piastres.

ERREURS.—Plusieurs fautes typographiques se sont glissées, *inaperçues*, malgré toute la bonne volonté de l'éditeur, des typographes et même du correcteur d'épreuves. Entr'autres: page 5, avant dernière ligne, *qui préfère parfois frapper, etc.*, au lieu de *à frapper.*—Page 27, 4ème ligne, 1837 au lieu de 1857 ;

Page 112, 4ème ligne au bas de la page, amateur remarquable au lieu d'*amateurer marquable ;*

Page 136, 3ème ligne, au haut de la page, lisez célestes au lieu de *célestes, etc., etc.*

N'en parlons plus et passons pardessus !

Fin *finale* de " Mon Premier Né."

INDEX.

	Page
Introduction	3
A propos de réquisition	5
Fleurs Champêtres	6
Le bazar de 1892	7
Les célibataires	9
Le bazar de 1893	11
La langue française	15
Le bazar de 1894	18
L'ivrognerie	20
Le bazar de 1895	23
Les écoles du Manitoba	26
Le bazar de 1896	30
St. Fabien, (Rimouski)	32
Le bazar de 1897	35
Les journaux	37
Le bazar de 1898	39
Hygiène du bain	42
Le bazar de 1899	44
Conte de Noël	47
Le bazar de 1900	53
Un mot d'hygiène	56
Lettre d'Europe, 1900	58
Excursion de la Presse, (Provinces Maritimes)	61
Concert	74
Liberté, Fraternité, Egalité	75
Excursion de la Presse, (Haut-Canada)	77
Le bazar de 1901	86
Feue Sœur St. Charles	89
Disgracieux	91
Le bazar de 1902	93

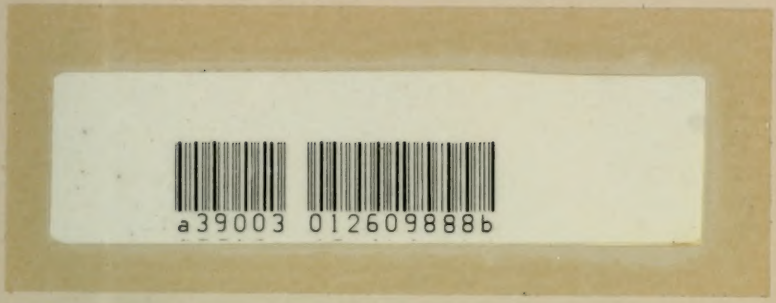
PAGE

Congrès National, (Springfield, Mass.) 97
Nos pauvres Institutrices 102
Le bazar des Médecins, 1903 106
Réunion intime 111
La St Jean-Baptiste 113
Au Mont Notre-Dame 115
Rév. M. J. O. Bérubé, diacre 117
Une Crèche 119
Cercle dramatique, musical et littéraire 122
Le bazar de la Crèche, 1904 125
Premières souscriptions 128
Réponse à M. Ralph Malo 131
Une bonne œuvre 133
Concert "sublime" 135
Terrible noyade 138
Le bazar de la Crèche, 1905 141
Le Monument National 144
Première Circulaire 146
Discours d'inauguration 147
Le Monument National, (du *Progrès de l'Est*) 153
La Kermesse du Monument National 156
Au concert—souvenir de la Kermesse 159
Plaidoirie d'intérêt professionnel 161
Soirée dramatico-musicale 165
Feu le Dr Frégeau 167
A bord "La Touraine" 169
Banquet Gouin 171
Seconde Circulaire 174
Le bazar de 1906 176
Concert à Sherbrooke-Est 179
Ouverture de la "Crèche" 181
Agapes fraternelles 184
La Kermesse du Monument National, 1907 186
Fin 188

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE
00



COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 02 09 20 01 0